

# Ouverture sur la littérature de langue allemande<sup>1</sup>

**Textes choisis**  
par Thierry Feral<sup>2</sup>

*« On sait que l'enseignement de l'allemand en France  
fait mauvais ménage, aujourd'hui,  
avec la littérature et tout ce qui y ressemble... »*  
Georges-Arthur Goldschmidt

*En hommage à Michel Tournier,  
disparu le lundi 18 janvier 2016, à 91 ans.*

**Johann Wolfgang Goethe (1749 – 1832)**

## **Le suicide de Werther<sup>3</sup>**

« Ils sont chargés... Minuit sonne, ainsi soit-il donc ! Charlotte ! Charlotte, adieu ! adieu ! »  
Un voisin vit la lumière de l'amorce et entendit l'explosion ; mais, comme tout resta  
tranquille, il ne s'en mit pas plus en peine.

Le lendemain, sur les six heures, le domestique entra dans la chambre avec de la lumière.  
Il trouve son maître étendu par terre ; il voit le pistolet, le sang, il appelle, il le soulève ;  
point de réponse. Seulement, il râlait encore. Il court chez le médecin, chez Albert.  
Charlotte entend sonner ; un tremblement agite tous ses membres ; elle éveille son mari ;  
ils se lèvent ; le domestique, en pleurant et en sanglotant, leur annonce la triste nouvelle ;  
Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Lorsque le médecin arriva, il trouva le malheureux à terre, dans un état désespéré ; le  
pouls battait encore, mais tous les membres étaient paralysés. Il s'était tiré le coup au-  
dessus de l'œil droit ; la cervelle avait sauté. Pour ne rien négliger, on le saigna au bras ;  
le sang coula ; il respirait encore.

Au sang que l'on voyait sur le dossier de sa chaise, on pouvait juger qu'il s'était tiré le coup  
assis devant son secrétaire, qu'il était tombé ensuite, et que, dans ses convulsions, il avait

---

1. On pourra également consulter « Plaidoyer pour la littérature allemande », in T. Feral, *La Mémoire féconde*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 99-136.

2. Les textes sont présentés dans l'ordre chronologique (index p. 83). Les notes en bas de page précisent la source. Concernant les extraits, il est évident qu'ils ne sauraient refléter toute la richesse d'un ouvrage ; c'est pourquoi j'incite fortement à la lecture de tous les titres dans leur intégralité — et par-delà, des autres publications des auteurs répertoriés.

3. *Les Souffrances du jeune Werther (Die Leiden des jungen Werthers, 1774)*, traduction de Pierre Leroux, Paris, Librairie Charpentier, 1963, pp. 186-188.

roulé autour du fauteuil. Il était étendu près de la fenêtre, sur le dos, sans mouvement. Il était entièrement habillé et botté ; en habit bleu, en gilet jaune.

La maison, le voisinage, et bientôt toute la ville furent dans l'agitation. Albert arriva. On avait couché Werther sur le lit, le front bandé. Son visage portait l'empreinte de la mort ; il ne remuait aucun membre ; ses poumons râlaient encore d'une manière effrayante, tantôt plus faiblement, tantôt plus fort ; on n'attendait que son dernier soupir.

Il n'avait bu qu'un seul verre de vin. *Emilia Galotti*<sup>4</sup> était ouverte sur son bureau.

La consternation d'Albert, le désespoir de Charlotte, ne sauraient s'exprimer.

Le vieux bailli accourut ému et troublé ; il embrassa le mourant en l'arrosant de larmes. Les plus âgés de ses fils arrivèrent bientôt après lui, à pied : ils tombèrent à côté du lit en proie à la plus violente douleur, et baisèrent les mains et le visage de leur ami ; l'aîné, celui qu'il avait toujours aimé le plus, s'était collé à ses lèvres, et y resta jusqu'à ce qu'il fût expiré ; on l'en détacha par force. Il mourut à midi. La présence du bailli et les mesures qu'il prit prévinrent un attroupement. Il le fit enterrer de nuit, vers les onze heures, dans l'endroit qu'il s'était choisi. Le vieillard et ses fils suivirent le convoi. Albert n'en avait pas la force. On craignit pour la vie de Charlotte. Des journaliers le portèrent ; aucun ecclésiastique ne l'accompagna.

## Johann Wolfgang Goethe (1749 – 1832)

### Le Roi des Aulnes<sup>5</sup>

Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?

C'est le père avec son enfant.

Il serre le jeune garçon dans ses bras,

Il le tient au chaud, il le protège.

- Mon fils pourquoi caches-tu peureusement ton visage ?

- Père, ne vois-tu pas le Roi des Aulnes ?

Le Roi des Aulnes avec sa couronne et sa traîne ?

- Mon fils, c'est une traînée de brume.

- Cher enfant, viens, partons ensemble !

Je jouerai tant de jolis jeux avec toi !

Tant de fleurs émaillent le rivage !

Ma mère a de beaux vêtements d'or.

- Mon père, mon père, mais n'entends-tu pas  
Ce que le Roi des Aulnes me promet tout bas ?

- Du calme, rassure-toi, mon enfant,

C'est le bruit du vent dans les feuilles sèches.

- Veux, fin jeune garçon, -tu venir avec moi ?

Mes filles s'occuperont de toi gentiment.

Ce sont elles qui mènent la ronde nocturne,

Elles te berceront par leurs danses et leurs chants.

---

4. Drame de Gotthold Ephraim Lessing (1772) dans lequel une jeune fille choisit de mourir de la main de son père pour préserver sa pureté qu'elle redoute ne pas pouvoir défendre par sa seule volonté.

5. *Le Roi des Aulnes* [*Erlkönig*, 1782], traduction de Michel Tournier en appendice à son très remarquable roman *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard – folio, 1996, pp. 497-498.

- Mon père, mon père, ne vois-tu pas là-bas,  
Danser dans l'ombre les filles du Roi des Aulnes ?  
Mon fils, mon fils, je vois bien en effet  
Ces ombres grises, ce sont de vieux saules.

- Je t'aime, ton beau corps me tente,  
Si tu n'es pas consentant, je te fais violence !  
- Père, père, voilà qu'il me prend !  
Le Roi des Aulnes m'a fait mal !

Le père frissonne, il presse son cheval,  
Il serre sur sa poitrine l'enfant qui gémit.  
À grand-peine, il arrive à la ferme,  
Dans ses bras l'enfant était mort.<sup>6</sup>

## Achim von Arnim (1781 – 1831)

### Le Seigneur Olof<sup>7</sup>

Loin de chez lui, le Seigneur Olof chevauche tard dans la nuit,  
Pour à ses noces convier ses amis ;  
Soudain, il rencontre des Elfes dansant sur une verte prairie.  
La fille du Roi des Aulnes tend la main et s'adresse à lui :  
« Bienvenue, Seigneur Olof, pourquoi être si pressé ?  
Viens me rejoindre et avec moi danser. »  
« Je n'ai ni le droit ni ne veux danser,  
Demain matin mes noces je vais fêter. »  
« Écoute, Seigneur Olof, si ensemble nous dansons,  
Je t'offrirai, faits d'or, des éperons,  
Et une chemise de soie d'une délicatesse comme il n'y en a qu'une,  
Blanchie par ma mère au clair de la lune. »  
« Je n'ai ni le droit ni ne veux danser,  
Demain matin mes noces je vais fêter. »  
« Écoute, Seigneur Olof, si tu dances contre mon corps,  
Je t'offrirai quantité d'or. »  
« Ton or, je l'accepterais volontiers,  
Mais je n'ai ni de le droit ni ne veux danser. »  
« Puisque tu refuses, Seigneur Olof, de danser avec moi,  
Que peste et autres maladies s'emparent de toi. »  
Elle lui porte un coup au cœur,  
Jamais il n'a éprouvé une telle douleur.  
Elle le cale, tout pâle, sur son coursier :  
« Rentre chez toi retrouver cette fiancée que tu as l'audace de me préférer. »

---

6. Dans *Quand Freud voit la mer* (Paris, Buchet-Chastel, 1988, p. 187), Georges-Arthur Goldschmidt relevait que ce poème avait « curieusement disparu de la mémoire collective depuis les années soixante... » ; L'association avec la période nazie n'y était vraisemblablement pas étrangère ainsi que je l'ai suggéré à la lumière de mon propre vécu dans *Le Racisme, ténèbres des consciences*, Paris, L'Harmattan, 2004, pp. 154-155.

7. *Le Seigneur Olof* [*Herr Olof*], publié en 1805 dans le recueil *Des Knaben Wunderhorn* (*Le Cor enchanté de l'enfant*) coédité avec Clemens Brentano (1778-1842), adaptation française de T. Feral.

Lorsqu'il arriva à sa demeure,  
 Sa mère l'attendait, tremblant depuis des heures.  
 « Mon fils, explique-moi d'où te vient cette extrême pâleur ! »  
 « Comment ne serais-je pas d'une extrême pâleur,  
 Moi qui m'en reviens de chez le Roi des Aulnes. »  
 « Mais mon fils, mon fils adoré,  
 Que vais-je donc dire à ta fiancée ? »  
 « Dites-lui, mère, que je me suis attardé dans la forêt  
 À chevaucher et mes chiens promener. »  
 Au matin, le jour à peine levé,  
 Arrive la fiancée avec le cortège des invités.  
 On sert de l'hydromel, on sert du vin,  
 « Où est le Seigneur Olof, celui qui sous peu sera mon conjoint ? »  
 « Le Seigneur Olof s'est attardé dans la forêt  
 À chevaucher et ses chiens promener. »  
 La fiancée souleva alors  
 Un drap écarlate,  
 Dessous gisait le Seigneur Olof,  
 Et il était mort.

## Johann Wolfgang von<sup>8</sup> Goethe (1749 – 1832)

### Le désespoir de Faust<sup>9</sup>

Philosophie, hélas ! jurisprudence, médecine, et toi aussi, triste théologie !... je vous ai donc étudiées à fond avec ardeur et patience : et maintenant me voici là, pauvre fou, tout aussi sage que devant. Je m'intitule, il est vrai, Maître, Docteur, et, depuis dix ans, je promène ça et là mes élèves par le nez. — Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... Voilà ce qui me brûle se sang ! J'en sais plus, il est vrai, que tout ce qu'il y a de sots, de docteurs, de maîtres, d'écrivains et de moines au monde ! Ni scrupule, ni doute ne me tourmentent plus ! Je ne crains rien du diable, ni de l'enfer ; mais aussi toute joie m'est enlevée. Je ne crois pas savoir rien de bon en effet, ni pouvoir rien enseigner aux hommes pour les améliorer et les convertir. Aussi n'ai-je ni bien, ni argent, ni honneur, ni domination dans le monde : un chien ne voudrait pas de la vie à ce prix ! Il ne me reste désormais qu'à me jeter dans la magie<sup>10</sup>.

8. Anobli en 1782.

9. *Faust* (première partie) [*Faust / erster Teil*, 1808], traduction de Gérard de Nerval, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 47 (il s'agit là de la traduction « historique » ; on dispose désormais d'une version beaucoup plus fidèle élaborée par le germaniste Jean Lacoste, Paris, Bartillat, 2009).

10. Il n'est pas inintéressant de rapprocher ce texte du sonnet XXXII des *Regrets* de Joachim Du Bellay (1558) : « *Je me ferai savant en la philosophie, / En la mathématique et médecine aussi ; / Je me ferai légiste, et, d'un plus haut souci, / Apprendrai les secrets de la théologie ; // Du luth et du pinceau j'ébatterai ma vie, / De l'escrime et du bal* ». *Je discourais ainsi // Et me vantaient en moi d'apprendre tout ceci, / Quand je changeai la France au séjour d'Italie. // O beaux discours humains ! Je suis venu si loin / Pour m'enrichir d'ennui, de vieillesse et de soin, / Et perdre en voyageant le meilleur de mon âge. // Ainsi le marinier souvent, pour tout trésor / Rapporte des harengs en lieu de lingots d'or, / Ayant fait comme moi un*

## Ludwig Börne (i.e. Juda Löw Baruch, 1786 – 1837)

### Une nation allemande construite sur l'exclusion<sup>11</sup>

Les glorieux orateurs publics qui ont enflammé et armé le peuple allemand ont voulu enseigner ce qu'ils avaient appris, à savoir que la patrie n'avait pu être asservie que parce qu'elle était morcelée. Comme ils n'ont pas pu établir l'unité du pouvoir, ils ont au moins voulu réaliser l'unité du peuple dans un même esprit, un même cœur et une même nourriture. Mais cette nourriture, jugèrent-ils, devait être à la mesure de la nature enfantine et de la fragilité de la liberté allemande, simple et facile à dissoudre. Les juifs, avec leur culture étrangère et fermée leur parurent trop indépendants pour être assimilés à la liberté générale, ils leur semblaient être un repas dur et indigeste. En outre apparurent toutes sortes de fantômes théâtraux. On avait voulu, comme dans un opéra, un chœur unisono et uniforme ; on ne voulait que des Allemands comme ils étaient sortis des forêts de Tacite<sup>12</sup>, avec des cheveux rouges et des yeux bleu clair. Les juifs noirs contrastaient horriblement.

## Heinrich Heine (1797 – 1856)

### Là où l'on brûle les livres...<sup>13</sup>

*Almanson*

[...]

Un malheur n'arrive jamais seul !  
De Grenade nous parvenaient quotidiennement  
Des échos de plus en plus alarmants ;  
Et de même que le Bédouin se propulse prestement  
Face contre terre lorsque se lève le simoun brûlant,  
Nous nous jetâmes plus d'une fois sur le sol en pleurant  
Pour que le souffle méphitique des tristes nouvelles ne nous réduise pas à néant.  
C'est ainsi que l'on nous avertit  
Que nos mollahs,  
Morabites et alfaquis,

---

*malheureux voyage.*

11. *Pour les juifs* [Für die Juden, 1819], traduction de Rachid L'Aoufir, in *Ludwig Börne*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 161. En 1819 éclatèrent un peu partout en Allemagne de violentes émeutes dirigées contre l'émancipation des juifs ; voir à ce propos Jeanne Favret-Sanda, *Le Christianisme et ses juifs*, Paris, Seuil, 2004, section « Hep, hep, Juif crève ! » ; *Hep, hep (Hierosolyma est perdit)* était le cri de guerre des pogromistes.

12. Allusion à la récupération par les nationalistes allemands du mythe germanique tel qu'il apparaît sous la plume de Tacite dans *La Germanie* ; cf. Jacques Ridé, « La fortune singulière du mythe germanique en Allemagne », in *Études germaniques*, 4/1966, pp. 493-495 ; pour le texte de *La Germanie*, voir l'édition bilingue à la société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1962.

13. *Almanson* [Almanson, 1823], adaptation de T. Feral. Heine a situé sa pièce en Andalousie mauresque à l'époque de la *Reconquista* (1492).

Venaient de renier leur foi.

*Hassan*

Dès qu'il y a quelque part matière à brader sa croyance,  
Ce sont les religieux qui les premiers entrent dans la danse.

*Almansor*

Du grand Zegri<sup>14</sup> nous sûmes alors,  
Que lâchement effrayé par la perspective de la mort,  
Il venait d'embrasser la croix,  
Et que le peuple, imitant ses prélats,  
Sous l'eau du baptême courbait la tête en armada.

*Hassan*

Le nouveau ciel séduit en masse les vieux pêcheurs.

*Almansor*

Nous apprîmes que, au beau milieu de la place du marché,  
À Grenade, le terrible Jiménez<sup>15</sup> avait  
— Ma langue se fige dans ma bouche —  
Jeté le Coran dans les flammes d'un bûcher !

*Hassan*

Ce ne fut qu'un prélude,  
Là où l'on brûle les livres,  
On finit aussi par brûler les hommes !

## **Arthur Schopenhauer (1788 – 1860)**

### **Mentir<sup>16</sup>**

Je peux donc sans injustice, dès là seulement que je m'attends à être attaqué par ruse, opposer la ruse à la ruse ; et je n'ai pas besoin, quand un homme s'immisce sans permission dans mes affaires privées, de lui tenir le dé, pas plus que de lui indiquer, par un mot comme celui-ci, « je veux garder le secret là-dessus », le point précis où gît quelque mystère peut-être fâcheux pour moi, peut-être utile à savoir pour lui, et dont la connaissance en tout cas lui donnerait la haute main sur moi :

*Scire volant secreta domus, atque inde timeri<sup>17</sup>.*

[Ils veulent savoir les secrets de la maison, pour se faire craindre.]

Je suis en droit de me débarrasser de lui par un mensonge, à ses risques et périls, dût-il en résulter pour lui quelque erreur dommageable. En pareille occasion, le mensonge est l'unique moyen de me protéger contre une curiosité indiscrete et soupçonneuse : je suis

---

14. Épisode rapporté avec toutes les précisions utiles in Carl Josef von Hefele, *Le Cardinal Ximènes et la situation de l'Église en Espagne à la fin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle* [1844], trad. fr. Paris, Poussielgue-Rusand, 1856, pp. 70 sq. (version numérisée disponible sur Google).

15. Francisco Jiménez de Cisneros (1436-1517), moine franciscain et cardinal, conseiller d'Isabelle la Catholique ; sera Grand-Inquisiteur d'Espagne de 1507 à 1517.

16. *Le Fondement de la morale* [*Über die Grundlage der Moral*, 1840], traduction d'Auguste Burdeau, Paris, Livre de Poche, 1991, pp. 175-176.

17 . Citation reprise de Juvenal (approximativement 60 – 130), *Satire* 3, vers 115.

dans le cas de légitime défense. « *Ask me no questions, and I'll tell you no lies* [Ne me questionnez pas, je ne vous mentirai pas] », voilà la maxime vraie ici. Aussi chez les Anglais où le nom de menteur est le plus sanglant des reproches, et où par suite le mensonge est réellement plus rare qu'ailleurs, on regarde comme inconvenante toute question qu'on pose à autrui sans sa permission et touchant ses affaires : et c'est cette inconvenance qu'on désigne par le mot *questionner*. — Et d'ailleurs il n'est pas d'homme intelligent qui ne se conforme au principe que j'ai posé, et le plus loyal même en est là. Si par exemple, revenant d'un endroit écarté, où il a touché de l'argent, il rencontre un inconnu qui se met à faire route avec lui, et qui lui demande, comme il est d'usage en pareil cas, d'abord où il va, puis d'où il vient, puis peu à peu l'interroge sur ce qu'il y était allé faire, notre homme lui répondra par un mensonge, pour éviter d'être volé. Si on vous rencontre dans la maison d'un homme dont vous souhaitez d'épouser la fille, et qu'on vous questionne sur votre présence, inattendue en pareil endroit, vous ne manquez pas de donner un faux prétexte : à moins que vous n'ayez le timbre un peu fêlé. Et il ne manque pas de cas semblables, où il n'est pas d'homme raisonnable qui ne mente sans le moindre scrupule.

### **Adalbert Stifter (1805 – 1868)**

#### **La science de l'âme n'a pas tout éclairé<sup>18</sup>**

Il arrive souvent dans la vie humaine que les choses et les circonstances ne nous apparaissent pas clairement de prime abord, et que nous restions longtemps incapables d'en pénétrer le sens. Elles attirent ainsi notre âme par un certain charme délicieux et plein de mystère. Un visage ingrat nous réserve souvent une beauté intérieure dont cependant nous ne savons dans l'instant déceler la valeur, tandis que les traits de quelqu'un dont tous s'entendent à louer la splendeur nous paraîtront froids et vides. De la même façon, nous sommes séduits par un être que nous connaissons à peine, mais ses manières, ses mouvements nous plaisent ; quand ils nous ont quittés, nous souffrons de son absence, au point d'en ressentir une vague langueur, presque de l'amour pour lui, en évoquant son souvenir bien des années plus tard : et nous n'arrivons pas à nous sentir à l'aise avec celui dont les talents s'affichent et nous éblouissent, quand bien même sa compagnie nous est familière depuis toujours. Il s'agit sans aucun doute de qualités morales que le cœur devine, et que la raison seule ne peut observer ni mesurer avec justesse et précision. La science de l'âme n'a pas tout éclairé ni tout expliqué, bien des choses lui sont restées étrangères et obscures. Aussi n'est-il pas exagéré de dire qu'il existe encore un abîme infini et serein où rôdent Dieu et les esprits. L'âme, dans ses instants de ravissement, le survolent souvent, la poésie parfois le dévoile d'un innocent geste d'enfant, mais les instruments de mesure de la science sont encore loin de prétendre y avoir abordé, ni même seulement y avoir mis la main.

---

18. *Brigitta* [Brigitta, 1844], traduction de Marie-Hélène Clément et Silke Hass, Paris, Cambourakis, 2015, pp. 7-8.

## Paul Heyse (1830 – 1914)

### André<sup>19</sup>

Le vicaire habitait au bout de la *Laubengasse*. Cette rue doit son nom à deux rangées d'arcades sous lesquelles le soleil ne pénètre jamais ; les maisons basses aux cours étroites, aux vestibules obscurs, sont pour la plupart fort anciennes et tenues avec une propreté douteuse ; d'une grande profondeur, elles touchent, vers le nord, aux vastes vignobles qui s'étendent au pied de la montagne ; au sud, elles arrivent jusqu'au mur de la ville. De ce côté, l'horizon est moins rétréci, la vue s'étend le long des quais et de la rivière, dans la profonde et large vallée. La modeste habitation du prêtre auxiliaire jouissait de cet avantage. Néanmoins, André, habitué à l'air libre du Küchelberg, se regardait comme prisonnier dans sa nouvelle demeure. Il aurait certes échangé avec joie sa fenêtre éclairée par le soleil pour une étroite et sombre lucarne au nord, d'où il pût apercevoir la montagne et la grotte, théâtre de ses yeux. Il devint plus taciturne encore, malgré la bonté paternelle de son instituteur. L'étude lui était tout à coup devenue pesante, il mangeait peu, ne dormait pas, de sorte qu'après quelques semaines, les fraîches couleurs de son teint avaient disparu. Un jour enfin il dit à son maître que si on le retenait davantage à la ville, il mourrait infailliblement. Il n'avait pas prononcé une seule fois le nom de sa sœur ; mais le compatissant médecin de l'âme devina qu'une nostalgie dévorante l'entraînait vers elle ; consterné de l'état où il voyait le jeune homme, il se chargea de représenter à la mère la nécessité de son retour. La vieille Moïda s'emporta, cria, ne voulut rien entendre ; le soir pourtant, André frappait à la porte de la chaumière, et après une scène violente qui se termina par une crise nerveuse de la petite Maria, il fut convenu que l'écolier déserteur rentrerait au logis, mais qu'il y remplirait l'office de valet, et coucherait dans le hangar, derrière la maison.

## Carl Spitteler (1845 – 1924)

### Cessons d'être semblables au grand nombre...<sup>20</sup>

C'était au temps de sa jeunesse. Son sang était rouge de santé et ses forces de jour en jour croissaient.

Prométhée, débordant d'orgueil, dit à Épiméthée son ami et son frère :

- Debout ! Viens ! Cessons d'être semblables au grand nombre, à ceux-là qui fourmillent dans le tas commun !

« Car si nous conformons notre coutume à l'exemple commun, nous serons bientôt de valeur commune, et nous n'éprouverons jamais plus de nobles joies, ni de ces peines qui enrichissent l'âme ! »

Et cette parole prit et flamba dans l'autre cœur, et ils se mirent en route, et là où ils trouvèrent la plus calme vallée, là où les lignes des montagnes joignaient le plus paisible geste, c'est là qu'ils choisirent leur gîte, et chacun bâtit sa maison, de part et d'autre de la claire fontaine.

Et là ils vécurent à l'écart de la foule, et ils n'allaient pas sacrifier aux dieux de leurs frères, et ils n'allaient pas au marché faire emplette d'idées correctes, et lorsque les autres chantaient, ils ne chantaient pas avec eux.

19. *Le Garde-vignes* [*Der Weinhüter*, 1864], traduction d'Émile Jonveaux, in Paul Heyse, *L'Arrabiata – Le Garde-vignes – Résurrection*, Paris, Rombaldi, 1960, pp. 100-101.

20. *Prométhée et Épiméthée* [*Prometheus und Epimetheus*, 1881, paru sous le pseudonyme de Carl Felix Tandem], traduction de Charles Baudoin, Paris, Rombaldi, 1961, pp. 49-50.



Et ils mirent une poutre en travers du chemin, et ils fermèrent au verrou leur vallée, et n'accueillirent ni lois ni mœurs ; le seul ordre qu'ils écoutaient était le murmure de leurs âmes, quand ils erraient pensifs dans la forêt ou le bocage, ou dans la contrée parfumée des montagnes en fleurs.

Et à la suite de ces choses, leur allure devint étrange et leur langue changea, si bien qu'ils disaient R où les autres prononçaient L, et qu'ils se rejetaient en arrière, là où les autres se signaient en hommage de leur vénération ébahie.

Et de là vint une disparité réciproque, et voici, quand de-ci de-là un hasard, ou la nostalgie de société, les induisait au cercle de leurs frères, les jeux se figeaient autour d'eux, les dialogues familiers se taisaient, et ils ne trouvaient point de place, et ils ne convenaient nulle part, et partout ils étaient des hôtes étrangers et malvoulus.

Et lorsque au bout du jour, comme les autres, ils allaient par la grande rue et se rafraîchissaient à l'air du soir d'été, il arrivait que les Anciens du peuple, devant leur porte, murmuraient ou se parlaient confortablement l'un à l'autre :

- D'où viennent-ils, ceux-ci ? et leur allure n'est pas commune, mais il y manque un petit quelque chose, que je regrette fort.

Et l'autre sur le même ton complétait et paraphrasait :

- Et il y a aussi en eux un petit quelque chose de trop, qui me déplaît singulièrement.

Et personne qui ne se scandalisât de leur allure, chacun à sa manière.

## **Friedrich Nietzsche (1844 – 1900)**

### **Nous avons inventé le bonheur...<sup>21</sup>**

« Il est temps que l'homme se propose un but. Il est temps que l'homme plante le germe de son espérance la plus haute.

Son sol maintenant est encore assez riche. Mais cette terre un jour sera pauvre et stérile, et aucun grand arbre ne pourra plus y croître.

Hélas ! Le temps approche où l'homme ne lancera plus par-delà l'homme la flèche de son désir, où la corde de son arc ne saura plus vibrer !

Je vous le dit : il faut encore porter en soi le chaos, pour être capable d'enfanter une étoile dansante. Je vous le dis : vous portez en vous un chaos.

Hélas ! Le temps est proche où l'homme ne mettra plus d'étoile au monde. Hélas ! Le temps est proche du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même.

Voici ! Je vous montre le dernier homme.

« Amour ? Création ? Désir ? Étoile ? Qu'est cela ? »

— Ainsi demande le dernier homme et il cligne de l'œil.

La terre sera devenue plus exigüe et sur elle sautillera le dernier homme qui amenuise tout. Sa race est indestructible comme celle du puceron ; le dernier homme vit le plus longtemps.

« Nous avons inventé le bonheur », disent les derniers hommes et ils clignent de l'œil.

Ils ont abandonné les contrées où la vie était dure : car on a besoin de chaleur. On aime encore son voisin et on se frotte à lui : car on a besoin de chaleur.

Tomber malade et être méfiant passe chez eux pour un péché : on s'avance avec précaution. Bien fou qui trébuche encore sur les pierres ou sur les hommes !

Un peu de poison de-ci, de-là : cela procure des rêves agréables. Et beaucoup de poison en dernier lieu, pour mourir agréablement.

On travaille encore, car le travail est une distraction. Mais on a soin que la distraction ne

---

21. *Ainsi parlait Zarathoustra* [*Also sprach Zarathustra*, 1883-1884], traduction de Maurice Betz, Paris, Livre de Poche, 1963, pp. 23-24.

fatigue pas.

On ne devient plus ni pauvre ni riche : c'est trop pénible. Qui voudrait encore gouverner ? Qui voudrait encore obéir ? C'est trop pénible.

Point de berger et un seul troupeau ! Chacun veut la même chose, tous sont égaux : quiconque est d'un autre sentiment va de son plein gré dans la maison des fous.

« Autrefois, tout le monde était fou », disent les plus fins, et ils clignent de l'œil.

On est prudent et l'on sait tout ce qui est arrivé : de sorte que l'on en finit pas de se moquer. On se dispute encore, mais on se réconcilie bientôt — de peur de se gâter l'estomac.

On a son petit plaisir pour le jour et son petit plaisir pour la nuit : mais on révère la santé.

« Nous avons inventé le bonheur », disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil. »

## Theodor Storm (1817-1888)

### L'empreinte du diable<sup>22</sup>

Le maire se trouvait dans son bureau. Le gendarme entra et annonça qu'il ramenait le bagnard Wenzel qui venait tout juste d'être libéré.

Le maire esquissa un sourire : « Tiens donc, une vieille connaissance ! »

Le gendarme fit son rapport : « Je l'ai rencontré derrière la ville, au raidillon des vaches. John Glückstadt était avec lui ! »

Le maire réfléchit un instant : « Bien sûr, bien sûr, John Glückstadt... »

« Ça m'a tout de suite paru suspect, Monsieur le maire, une telle rencontre derrière la ville, au moment du casse-croûte, en un lieu que personne ne fréquente jamais à cette heure-ci... »

« Qu'est-ce que vous voulez dire par là, Lorenzen ? », demanda le maire. « John Hansen<sup>23</sup> est maintenant un homme respectable qui cherche à gagner honnêtement sa vie et à donner une bonne éducation à sa petite fille ! »

« Sans doute, Monsieur le maire, mais à une époque ils ont été ensemble au bagne ; ce n'est peut-être pas sans raison qu'ils se retrouvent aujourd'hui ! »

Le maire se contenta de secouer la tête. Durant l'hiver, il avait consenti un petit prêt à John et celui-ci lui avait restitué la somme dès le printemps. « Non, non, Lorenzen, insistait-il, n'allez pas chercher des poux à ce brave homme. Je le connais mieux que vous. Il a du travail maintenant et il ne souhaiterait le perdre pour rien au monde. Faites plutôt entrer Wenzel ! »

« À vos ordres », dit le gendarme en effectuant un demi-tour réglementaire en direction de la porte. Mais la récusation des conclusions qu'il avait si soigneusement mûries à propos de John Glückstadt n'avait pas manqué de le courroucer. C'est pourquoi il s'empressa de raconter dans la foulée — et en l'amplifiant — cette histoire terriblement louche à tous les ouvriers et artisans qu'il croisa. Ceux-ci la rapportèrent aux domestiques qui, à leur tour, la rapportèrent à leurs maîtres. Et c'est ainsi que, en un temps record, toute la ville ne parla plus que des redoutables projets conçus par Wenzel et John à l'occasion de leurs retrouvailles. Et bien que Wenzel ait été relâché dès le lendemain pour, après avoir été envoyé d'une administration à l'autre, totalement disparaître du pays, l'affaire marqua John de l'empreinte du diable. Il avait espéré pour tout l'été conserver son travail dans le grand jardin en bas de la ville, peut-être même pour des années, car le propriétaire n'avait

22. *Un Double* [*Ein Doppelgänger*, 1886], traduction de T. Feral, in *Contre la vie mutilée*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 18-19.

23. Le vrai nom de John Glückstadt, surnom rappelant sa détention de six ans au célèbre pénitencier de Glückstadt (sur l'Elbe, au nord-ouest de Hambourg) pour avoir, durant sa jeunesse, participé à un cambriolage organisé par Wenzel.

cessé de le complimenter sur le soin et la célérité avec lesquels il l'exécutait. Or voilà que soudain on lui fit savoir que l'on n'avait plus besoin de lui. Toutes ses demandes dans d'autres maisons essuyèrent un refus net. Il réussit pourtant encore à obtenir pour un salaire de misère quelques tâches aux champs dans un village d'à côté. Mais là aussi, ce fut bientôt terminé...

## Arthur Schnitzler (1862 – 1931)

### Le sacrifice de Marie<sup>24</sup>

Quand Alfred fit dans l'après-midi sa visite à Félix, il le trouva en meilleure forme que les jours précédents. « Si ça continue ainsi, lui dit-il, je te permettrai de te lever dans quelques jours. » Comme tout ce qu'on lui disait, le malade écouta ces paroles avec indifférence et répondit par un « oui, oui » excédé.

Alfred se retourna alors vers Marie, assise à la table, et lui dit : « Vous aussi, vous auriez besoin d'avoir meilleure mine. »

Sur ces mots, Félix observa Marie de plus près et fut frappé de sa pâleur extrême. Il s'était habitué à vite chasser de son esprit les pensées que lui inspirait parfois le dévouement généreux de son amie. Par moment ce sacrifice ne lui paraissait pas tout à fait authentique, et la mine patiente qu'elle montrait l'irritait. Il aurait souhaité à certaines heures la voir manifester de l'agacement. Il guettait le moment où d'un mot, d'un regard elle se trahirait, afin de pouvoir lui jeter au visage en termes injurieux qu'il n'avait pas été dupe une minute, que son hypocrisie l'écœurerait, qu'elle le laisse mourir en paix.

Lorsque Alfred avait parlé de la mine de Marie, elle avait rougi un peu et souri. « Je me sens très bien », avait-elle dit.

Alfred s'approcha d'elle. « Non, ce n'est pas si simple. Votre Félix profitera peu de son rétablissement, si vous devez à votre tour tomber malade.

- Mais je me porte vraiment très bien.

- Dites-moi, n'allez-vous jamais prendre un peu l'air ?

- Je n'en éprouve pas le besoin.

- Dis-moi donc, Félix, elle ne quitte jamais ton chevet ?

- Tu le sais bien, Alfred, c'est un ange.

- Excusez-moi, Marie, mais c'est trop bête. Il est inutile et puéril de vous échinier de cette façon. Il vous faut sortir. Je vous affirme que c'est nécessaire.

- Mais que voulez-vous de moi ? dit Marie avec un pâle sourire. Je n'en ai nulle envie.

- Cela ne compte pas. C'est du reste un mauvais signe de ne pas en avoir envie. Vous allez sortir aujourd'hui même. Allez vous asseoir une heure dans le parc, ou, si cela ne vous dit rien, prenez une voiture, et faites-vous promener dans le Prater. L'atmosphère y est délicieuse en ce moment.

- Mais...

- Il n'y a pas de mais. Si vous continuez à vous comporter ainsi en créature angélique, vous ruinerez votre santé. Regardez-vous donc dans une glace, vous dépérissez. »

En entendant ces mots d'Alfred, Félix ressentit un coup douloureux au cœur. Une rage rentrée le consumait. Il croyait discerner dans les traits de Marie l'expression d'une résignation douloureuse qui suscitait la pitié, tandis que, dans son esprit, une vérité intangible de faisait jour : c'était le devoir de cette femme de souffrir avec lui, de mourir avec lui.

Elle ruinait sa santé ? Quoi de plus naturel. Avait-elle peut-être l'intention de garder ses joues roses et ses yeux brillants tandis qu'il approchait à grand pas de sa fin ? Alfred

24 . *Mourir* [Sterben, 1895], traduction de Robert Dumont, Paris, Stock, 1994, pp. 78-81.

croyait-il vraiment que cette femme, son amante, avait le droit d'envisager l'avenir au-delà de sa dernière heure à lui ? Elle-même l'osait peut-être...

En proie à une colère farouche, Félix scrutait les mouvements du visage de Marie tandis que le docteur répétait inlassablement ses propos agaçants. Finalement Alfred obtint la promesse de Marie de sortir le jour même, en lui déclarant que l'accomplissement de cette promesse faisait partie de ses devoirs de garde-malade au même titre que tous les autres. « Parce que moi je ne compte plus, pensa Félix, parce qu'on abandonne à son sort celui qui de toute façon est perdu. » Quand Alfred partit, il lui tendit une main négligente. Il le haïssait.

Marie n'accompagna le docteur que jusqu'à la porte de la chambre et revint sans tarder auprès de Félix. Celui-ci restait allongé dans son lit, les lèvres serrées, un pli profond barrait son front. Marie le comprenait, elle le comprenait si bien. Elle se pencha sur lui et sourit. Il respirait fortement, voulait parler, voulait lui jeter au visage la pire des insultes. Il estimait qu'elle l'avait bien mérité. Mais elle, avec le même sourire patient, fatigué, lui caressa les cheveux, et murmura tout contre ses lèvres : « Je ne sortirai pas. »

Il ne répondit rien. Toute une longue soirée jusque tard dans la nuit elle resta assise à son chevet, et s'endormit finalement dans son fauteuil.

## Thomas Mann (1875 – 1955)

### L'agonie<sup>25</sup>

Vers quatre heures, l'état de la malade empira. On la soutenait et l'on essuyait la sueur de son front. Le souffle menaçait de lui manquer tout à fait, et l'angoisse augmentait.

- Dormir... dit-elle péniblement. Une piqûre...

Mais on ne voulait pas l'endormir.

Tout à coup, elle se mit à répondre à des choses que les autres n'entendaient pas, comme elle l'avait déjà fait une fois :

- Oui, Jean, ce ne sera plus long. (Et tout de suite après :) Oui, ma chère Clara, je viens.

Et l'agonie reprit de plus belle. Luttait-elle encore contre la mort ? Non, elle luttait contre la vie pour obtenir la mort :

Je veux bien, haletait-elle, mais je ne peux pas... Quelque chose pour dormir, messieurs ; par pitié, quelque chose pour dormir...

Ce « par pitié arracha un sanglot à Mme Permaneder et un gémissement sourd à Thomas, qui se prit la tête à deux mains. Mais les médecins connaissaient leur devoir. Il s'agissait de conserver cette vie à la famille, aussi longtemps que possible, alors qu'un stupéfiant aurait causé la mort immédiate sans résistance possible. Le rôle des médecins n'est pas d'amener la mort, mais de conserver la vie coûte que coûte [...] ; ils soutenaient le cœur à l'aide de divers toniques et réussirent plusieurs fois à obtenir, au moyen d'un émétique, un soulagement passager.

A cinq heures, la lutte atteignait le comble de l'horreur. Mme Buddenbrooks, redressée convulsivement et les yeux grands ouverts, agitait les bras comme pour chercher un point d'appui ou des mains tendues vers elle, et répondait de tous les côtés à des appels entendus d'elle seule, qui semblaient se faire de plus en plus nombreux et pressants. Non seulement son mari défunt et sa fille, mais aussi ses parents, ses beaux-parents et divers autres membres de sa famille qui l'avaient précédée dans la mort semblaient être présents quelque part, et elle prononçait des prénoms dont personne dans la chambre n'eût pu dire à brûle-pourpoint quels étaient les morts qu'ils désignaient.

---

25. *Les Buddenbrooks* [*Buddenbrooks*, 1901], traduction de Geneviève Bianquis, Paris, Fayard – LdP, 2013, pp. 575-576.

- Oui, criait-elle en se tournant de côté et d'autre... Je viens... Tout de suite... Un instant... Voilà... Je ne peux pas... Messieurs, un calmant...

A cinq heures et demie, il y eut un moment d'accalmie. Puis très brusquement passèrent sur ses traits vieillies, ravagés par la souffrance, un frémissement, une joie subite et mêlée d'effroi, une tendresse profonde, frissonnante, craintive ; elle étendit soudain ses bras grands ouverts et, avec une vivacité telle et si inattendue, qu'on sentit qu'entre ce qu'elle avait entendu et sa réponse il ne s'était pas écoulé une seconde, elle s'écria très haut, avec une expression d'obéissance absolue, de docilité infinie, angoissée et tendre :

- Me voici...

Puis elle expira.

Tous avaient tressailli. Qu'était-ce donc que cela ? Qui l'avait appelée pour qu'elle eût obéi immédiatement ?

Quelqu'un écarta les rideaux de la fenêtre et éteignit les bougies, tandis que le docteur Grabow, de son air le plus doux, fermait les yeux de la morte.

Ils frissonnaient tous dans la pâle lueur de ce matin d'automne qui remplissait à présent la chambre. Sœur Léandra voila la glace de la toilette avec un linge.

## Rainer-Maria Rilke (1875 - 1926)

### L'amour, commerce d'une humanité avec une autre<sup>26</sup>

A peine en arrivons-nous aujourd'hui à considérer sans préjugés les rapports d'un être avec un autre. Nos tentatives pour vivre de tels rapports manquent d'exemples qui les guideraient. Et pourtant le passé enferme des ébauches de vie qui ne demandent qu'à aider nos pas hésitants.

La jeune fille et la femme, dans leur développement propre, n'imiteront qu'un temps les manies et les modes masculines, n'exerceront qu'un temps des métiers d'hommes. Une fois finies ces périodes incertaines de transition, on verra que les femmes n'ont donné dans ces mascarades, souvent ridicules, que pour extirper de leur nature les influences déformantes de l'autre sexe. La femme qu'habite une vie plus spontanée, plus féconde, plus confiante, est sans doute plus mûre, plus près de l'humain que l'homme, — le mâle prétentieux et impatient, qui ignore la valeur de ce qu'il croit aimer, parce qu'il ne tient pas aux profondeurs de la vie, comme la femme, par le fruit de ses entrailles.

Cette humanité qu'a mûrie la femme dans la douleur et dans l'humiliation verra le jour quand la femme aura fait tomber les chaînes de sa condition sociale. Et les hommes qui ne sentent pas venir ce jour seront surpris et vaincus. Un jour (des signes certains l'attestent déjà dans les pays nordiques), la jeune fille sera ; la femme sera. Et ces mots « jeune fille », « femme », ne signifient plus seulement le contraire du mâle, mais quelque chose de propre, valant en soi-même ; non point un simple complément, mais une forme complète de la vie : la femme dans sa véritable humanité.

Un tel progrès transformera la vie amoureuse aujourd'hui si pleine d'erreurs (et cela malgré l'homme, qui d'abord sera devancé). L'amour ne sera plus le commerce d'un homme et d'une femme, mais celui d'une humanité avec une autre. Plus près de l'humain, il sera infiniment délicat et plein d'égard, bon et clair dans toutes les choses qu'il noue ou dénoue. Il sera cet amour que nous préparons en luttant durement : deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre.

---

26. *Lettres à un jeune poète* [*Briefe an einen jungen Dichter*, posthume 1929], traduction de Bernard Grasset et Rainer Biemel, Paris, Grasset – Cahiers Rouges, 1993, pp. 81-84. L'extrait présenté date du 14 mai 1904.

## **Else Lasker-Schüler (1869 – 1945)**

### **Fin du monde<sup>27</sup>**

Des larmes couvrent le monde,  
Comme si le bon Dieu était mort,  
Et l'ombre de plomb qui tombe,  
Pèse le poids des tombes.

Viens, cachons-nous plus proches l'un de l'autre...  
La vie repose dans les cœurs  
Comme dans des cercueils.

Toi ! Embrassons-nous ardemment –  
Un désir frappe ce monde  
Duquel nous devons mourir.

## **Waldemar Bonsels (1880 – 1952)**

### **Maya et le mourant<sup>28</sup>**

À peine fut-il terrassé que les abeilles regagnèrent dare-dare l'entrée pour se jeter de nouveau dans la mêlée. En assistant à ce spectacle, le cœur de la petite Maya avait battu à tout rompre. Elle se glissa en silence vers le mourant. Il gisait dans la pénombre, recroquevillé sur lui-même. Il respirait encore. Voyant qu'il était encore en vie, Maya se dépêcha d'aller chercher de l'eau et du miel pour revigorer le mourant mais il secoua la tête et refusa de la main. « Ce que je veux avoir, je le prends tout seul, dit-il fièrement, je n'accepte aucun cadeau. » « Ah bon, rétorqua la petite Maya, je pensais simplement que vous aviez peut-être soif. » Le jeune officier fit un sourire à la petite Maya et expliqua sur un ton étrangement sérieux et presque dénué de tristesse : « Je vais mourir ». La petite abeille ne sut que répondre. C'était la première fois qu'elle comprenait réellement ce que cela signifiait de devoir mourir. Alors que c'était un autre qui était concerné, elle se sentait beaucoup plus proche de la mort que lorsqu'elle l'avait elle-même frôlée dans la toile de l'araignée. « Si seulement je pouvais faire quelque chose », pleura-t-elle. Le mourant resta muet. Il ouvrit encore une fois les yeux, respira profondément, et ce définitivement. Une demi-heure plus tard, on le balança dans l'herbe au pied de la porte de la ville, ainsi que ses autres compagnons morts au combat. Mais la petite Maya n'oublia plus jamais ce que lui avait appris ce bref adieu. Elle sut désormais pour toujours que ses ennemis étaient eux aussi des êtres comme elle, qu'ils aimaient leur pauvre vie tout comme elle, et que rien ne pouvait les aider à ne pas subir la mort. Elle se souvint alors du génie des fleurs qui lui avait raconté comment il ressuscitait à chaque nouvelle floraison de la nature et elle aurait vivement souhaité savoir si les autres êtres qui mouraient sur terre retournaient pareillement à la lumière. « Je veux croire qu'il en est ainsi », soupira-t-elle.

---

<sup>27</sup> *Fin du monde* [*Weltende*], poème publié en 1905 dans le recueil *Der siebente Tag* [Le septième jour] ; traduction de Caroline Tudyka in *L'Exil d'Else Lasker-Schüler*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 51.

<sup>28</sup> *Maya l'abeille* [*Die Biene Maja*, 1912], traduction de T. Feral, in *Contre la vie mutilée*, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 113-114.

## Gustav Meyrink (1868 – 1932)

### L'histoire du Golem<sup>29</sup>

« Qui peut dire qu'il *sait* quelque chose sur le Golem ? » répondit Zwakh en haussant les épaules. « On le relègue dans le domaine des légendes jusqu'au jour où un événement survient dans les ruelles qui lui redonne brusquement vie. Alors pendant un certain temps tout le monde parle de lui, les rumeurs prennent des proportions monstrueuses et elles finissent par devenir si exagérées qu'elles sombrent du fait même de leur invraisemblance. L'origine de l'histoire remonte au XVII<sup>e</sup> siècle, dit-on. Un rabbi de cette époque aurait créé un homme d'après des formules aujourd'hui perdues de la Cabale pour lui servir de domestique, sonner les cloches de la synagogue et faire les gros travaux.

Mais ce n'était pas un homme véritable et seule une vie végétative, à demi-consciente, l'animait. Elle ne subsistait même qu'au jour le jour, entretenue par la puissance d'un parchemin magique glissé derrière ses dents et qui attirait les forces sidérales libres de l'univers.

Et lorsqu'un soir, avant la prière, le rabbi oublia de le retirer de la bouche du Golem, celui-ci fut pris d'un accès de folie furieuse et se mit à courir dans les ruelles en massacrant tout ce qui lui tombait sous la main.

Jusqu'à ce que le rabbi se jette sur lui et détruise le parchemin. Alors la créature tomba sans vie. Il n'en resta que la figure de nain en glaise que l'on montre aujourd'hui encore dans la vieille synagogue. »

[...]

« Évidemment, je ne sais sur quoi repose l'origine de l'histoire du Golem, mais je suis sûr qu'il y a dans ce quartier de la ville quelque chose qui ne peut pas mourir, qui hante les lieux et garde une sorte d'existence indépendante. Mes ancêtres ont habité ici depuis des générations et personne ne peut avoir accumulé plus de souvenirs que moi, vécus et hérités, sur les réapparitions périodiques du Golem ! »

Zwakh s'était soudain tu et l'on sentait que ses pensées erraient dans le temps passé.

## Leo Perutz (1882. - 1957)

### L'alchimiste<sup>30</sup>

« [...] Qu'attendez-vous de moi ?

- Votre Grâce doctissime, je ne veux ni sirop ni pommade ! C'est autre chose que j'attends de vous, parce que vous maîtrisez les *scientia*, mais surtout la *necromantiam*. Je connaissais jadis un homme qui m'enseigna que les années du passé errent à la dérive en un lieu nommé *stagnum oblivionis*, comme les nuages dans le vide du cosmos, et qu'elles peuvent apparaître et disparaître à nouveau sur l'ordre de certaines personnes. Maître, tenez-vous les temps passés en votre pouvoir ? Savez-vous faire retentir des mots entendus jadis et surgir par magie devant mes yeux des hommes qui pourrissent depuis longtemps dans leurs tombes ?

- Mon ami ! Vous exigez beaucoup, me semble-t-il. Seuls Dieu et le Diable funeste peuvent

<sup>29</sup> *Le Golem* [*Der Golem*, 1915], traduction de Denise Meunier, Paris, Marabout, 1985, pp. 38-41.

<sup>30</sup> *La Troisième balle* [*Die dritte Kugel*, 1915], traduction de Jean-Claude Capèle, Paris, Fayard, 1987, pp. 13-17.

accomplir une chose pareille.

- Pourtant, Votre Grâce doctissime, j'ai connu autrefois quelqu'un qui, à l'aide de formules magiques et des vapeurs de la jusquiame, savait faire sortir de sa tombe l'ombre de Néron le sanguinaire et l'obligeait à s'asseoir avec nous à la table, à chanter et à jouer du luth. »

L'alchimiste de penche vers moi, me dévisage longuement et murmure :

« Mon ami, seul le comte de Masticona est capable de pareille chose. Je le connais bien, voilà tout juste sept semaines que j'ai envoyé un messenger à ce grand astrologue et alchimiste pour lui demander de me donner une formule obscure, chargée de mystère, que je ne parviens pas à trouver et dont j'ai besoin pour achever des choses de la première importance. Ce n'est qu'une formule, et pourtant, la vie d'un homme en dépend. Dieu fasse que sa réponse arrive à temps, sinon, je devrai m'attendre à bien des malheurs.

- Votre Grâce doctissime ! Vous me voyez fort surpris. Un petit enfant qui trébuche trouvera le jardin d'Éden ou la terre promise avant que votre message n'atteigne le comte de Masticona. Apprenez donc de ma bouche que Masticona est mort. Je me trouvais en personne devant son lit de mort, le vendredi qui précède le dimanche des Rameaux, dans son château hongrois de Gran. Lui qui savait bannir toutes les maladies et les fièvres à l'aide de formules hébraïques a été victime d'une épidémie inconnue qui n'a frappé personne avant ni après lui. En vérité, il n'est pas bon de vouloir percer les secrets de Dieu. »

Le vieil homme, debout devant moi, presse sa tête entre ses mains, et le vent joue dans sa chevelure blanche.

Soudain, il se redresse. Son visage est livide.

« Mon ami ! Je vous remercie. Désormais, j'ai le cœur content et léger. Sans vous, j'aurais erré encore des jours durant, harcelé par la peur et l'impatience, le souci n'aurait cessé de me tirer brusquement de mon sommeil, toutes les nuits, comme si la réponse du grand Masticona pouvait me parvenir une heure trop tard. Car la vie d'un homme dépendait de cette affaire. Mais désormais, j'ai retrouvé la joie et la paix. Soyez-en remercié au nom de Dieu, mon ami. Rappelez-moi ce que vous attendez de moi.

- Je désire retrouver une année de ma vie passée, une année d'où une voix s'est élevée et m'a appelé trois fois en cette heure. Maître ! Je dirai un Pater pour le salut de votre âme si vous m'accordez cette grâce. »

L'alchimiste saisit une gourde qu'il porte à la ceinture et remplit son gobelet.

« Que Dieu vous donne ce que vous désirez ! Buvez ceci et n'oubliez pas le Pater ! »

J'ai l'impression d'avaler un feu sulfureux qui me coupe le souffle.

« Maître, votre vin ne vient ni de Hongrie ni du Brabant. Malheur à moi ! Votre vin me consume le cœur. »

Le vieillard sourit et hoche la tête.

« *Et quid volo, nisi ut ardeat ?* » C'est cela précisément que je veux. Qu'il brûle encore ! »

Je ne parviens plus à boire, les flammes de l'enfer me brûlent la gorge. Je jette le gobelet à terre.

« Mon ami ! Pourquoi ne l'avez-vous pas vidé ? Vous en avez renversé beaucoup !

- Qu'y avait-il au fond du gobelet ?

- Je ne le sais point. Peut-être la fin d'une grande souffrance, peut-être celle d'un bonheur. Adieu, mon ami, et n'oubliez pas le Pater. »



## Hanns Heinz Ewers (1871 – 1943)

### La Madone l'a voulu...<sup>31</sup>

Arrivé devant la pièce où reposait la jeune fille, il eut un instant d'hésitation, un léger frisson d'angoisse. Il colla son oreille contre la porte. Aucun bruit... Il appuya sur le loquet et entra. Aussitôt il aperçut l'image de la Sainte-Vierge dans le cadre, le rameau de buis, auquel s'ajoutait trois anémones bleues, à droite le petit bénitier, à gauche, contre la fenêtre, la lampe ardente... Sa lumière mate tombait sur le lit. La jeune fille, éveillée, fixait Frank Braun, le visage pâle, les lèvres tremblantes. Elle ne proféra pas un mot, tourna seulement ses yeux bleus vers la Madone, d'un air suppliant. Ses doigts se rejoignirent : elle priait.

Frank Braun s'interposa entre l'image sainte et la jeune fille.

- C'est la Madone qui m'a appelé, fit-il, le verbe ardent.

Il arracha la chemise virginale, découvrant la chair blanche comme l'écume. Il répéta sourdement :

- C'est la Madone qui m'envoie !

La jeune fille jeta un cri et, des poings et des ongles, tenta d'échapper à l'étreinte. Frank Braun la saisit aux hanches, la repoussa et lui renversa la tête, de la main droite. Alors, sans qu'il sût comment, son doigt se trouva pris entre des dents solides. Il cria de douleur, mais tordit autour de son poignet les nattes de la jeune fille. Les dents lâchèrent prise. De la main droite il lui serra la gorge, tandis que de la gauche il lui maintenait les bras derrière le dos.

C'est ainsi qu'il la prit.

Elle ne baissa pas les paupières. Douleuruse, sans un geste, en silence, elle considérait l'étranger, son bourreau. Ses yeux étaient rivés sur cette impitoyable main qui lui emprisonnait le bras, sur cette main, hideuse et terrible ! "Pas une plainte ne tomba de ses lèvres, pas une larme de ses yeux.

Frank Braun sentit, peu à peu, la force qui guidait ses mains refluer vers son âme. Sa poitrine en feu s'apaisa. Une harmonie, sereine et subite, se prit à sourdre en lui. Il parla.

Sa voix avait la douceur des musiques lointaines. Et les mots tombaient dans l'oreille de la jeune fille qui ne pouvait s'empêcher de les écouter : mots de tendresse infinie, mots étranges et persuasifs qu'il avait dits, jadis, à d'autres femmes, et d'autres mots encore, dont la douceur l'enivrait lui-même. Ils descendaient, pluie merveilleuse et rafraîchissante, sur le pauvre corps martyrisé.

Alors elle pleura.

Il la prit dans ses bras, avec mille précautions, comme un petit enfant.

- La Madone l'a voulu ! murmura-t-il.

Elle tourna la tête et le regarda. Était-ce bien le même homme que tout à l'heure ? Cependant, tout à l'heure... Mais savait-elle, au juste, ce qui s'était passé tout à l'heure ? Elle se retrouva dans les bras d'un être nouveau. Elle lui pressa inconsciemment le bras, puis retira sa main, effrayée du geste involontaire.

Lui, continuait de parler. Il tissait, lentement, le tendre réseau d'amour autour de l'âme de la jeune fille. Elle ferma les yeux et sentait les pulsations du corps de Frank Braun contre sa chair, à elle. Une chaleur infinie la pénétra. Cet amour, débordant de caresses, amollissait sa volonté. Elle ne se défendit plus quand il chercha ses lèvres. Le cauchemar s'était mué en rêve. Elle s'abandonna...

Frank perçut, entre ses bras, l'éveil d'une vie nouvelle. Le vainqueur savoura l'ivresse de sa victoire. Une femme venait de naître. Elle s'offrait toute entière, les seins en avant. Elle emprisonna la tête de Frank Braun dans ses deux mains, l'attira à soi et la baisa

---

31. *L'Apprenti sorcier* [*Der Zauberlehrling*, 1917], traduction de Marc Henry et Charlette Adrienne, Paris, 10/18, 1991, pp. 49-52.

fougueusement.

- Oui, cria-t-elle enfin, c'est la Madone qui t'a envoyé. Je suis à toi !

Et ses étreintes se firent plus ardentes.

Elle lui prit les mains, ne se rappelant plus l'impression terrifiante qu'elle en avait ressentie quelques instants auparavant. Elle les porta à ses lèvres, heureuse et docile.

Ils restèrent étendus sans dormir, sans parler. Un long frémissement de volupté les agitait. L'amour les avait emportés dans son tourbillon.

## Andreas Latzko (1876 – 1943)

### Pour la patrie..<sup>32</sup>

Johann Bodgán chercha en tâtonnant sa petite glace dans sa poche et se re-regarda avec accablement. C'était ça, ça, le fiancé de la belle Marcsa ! Cette tête de singe, ce masque de carnaval raccommodé par un soi-disant célèbre professeur, qu'avaient-ils à voir avec le beau Johann à qui Marcsa avait promis sa main, à qui elle avait dit adieu en pleurant ? Il n'y avait qu'un seul Johann Bodgán pour la Marcsa, le sémillant cocher de maître, le plus beau garçon du village... À propos, était-il encore cocher de maître ? Le comte se garderait bien de déparer son splendide équipage avec un tel épouvantail et de faire son entrée en ville avec un monstre de foire sur le siège. On le mettrait à la moisson, on lui ferait nettoyer les écuries. Et la Marcsa, la belle Marcsa qui faisait se retourner tous les hommes, pourrait-elle devenir la femme d'un manœuvre ?

Non, Bodgán le sentait bien, le pauvre hère affalé sur le banc ne serait plus Johann Bodgán pour la Marcsa. Elle ne voudrait pas plus de lui comme mari que les maîtres n'en voudraient comme cocher. Un infirme est un infirme. La Marcsa s'était fiancée avec Johann Bodgán, non avec le monstre qu'il lui ramenait.

Peu à peu, son désespoir se changea en rage froide contre la racaille des villes qui lui avait fait gober des balivernes. Soi-disant que Marcsa serait fière d'un fiancé défiguré pour la patrie ! Fièvre ! Haha !

Il ricanait, ses doigts tournaient et retournaient la maudite glace avec tant de fureur qu'elle se brisa, lui coupant la main. Le sang coula dans sa manche sans qu'il s'en aperçut, tant était grande sa colère contre les mijaurées de l'hôpital qui lui avaient monté le bourrichon.

Sûr, elles se disaient qu'un homme avec un seul œil et une moitié de nez, ce serait assez bon pour une paysanne. La patrie ! Est-ce que c'était au bras de la patrie qu'elle irait à l'hôtel ? Et quand les autres femmes diraient « La pauvre... », est-ce que c'est avec la patrie qu'elle paraderait ? Ce n'est pas la patrie qui conduirait le carrosse à travers le village, les rubans du chapeau flottant au vent ! Foutaises !

Écroulé sur le banc, regardant fixement le nom de la gare, ce nom qui contenait toute sa vie, ses espoirs et ses souvenirs, il se rappela soudain Pierre le boiteux qui habitait la maison en ruine derrière le moulin, lorsque Johann était encore enfant. Il le revit avec sa jambe à la traîne, sa figure creusée et triste. Oui... celui-là aussi avait donné sa jambe « pour la patrie » pendant l'occupation de la Bosnie, et une fois de retour on l'avait laissé pourrir dans la maison abandonnée, souffre-douleur de gamins qui imitaient sa démarche, victime de la rancune hargneuse des paysans, car il vivait à la charge de la commune.

« Au service de la patrie ! » Est-ce qu'on parlait de la patrie quand Pierre passait ? On disait « not' pauvre » avec mépris, et c'est tout.

---

32. *Hommes en guerre [Menschen im Krieg, 1917]*, traduction de Martina Wachendorff et Henri-Frédéric Blanc, Marseille, Agone, 2003, pp. 122-123.

## Gerhart Hauptmann (1862 – 1946)

### Les pêcheurs<sup>33</sup>

L'auditeur voulait savoir si le récit reposait sur un événement réel, ou s'il n'était qu'invention.

« J'ai déjà dit, répondit Ludovico, pâlisant légèrement, qu'un fait réel a été l'occasion de mon griffonnage ». Puis il se tut un bon moment. Il continua ensuite : « Il y a six ans environ, on a chassé un prêtre de son autel et de son église, au sens propre du mot, à coups de bâtons et de pierres. Du moins, lorsque je revins d'Argentine en Europe, cela me fut raconté par tant de personnes que je ne doute pas du fait même. Les incestueux Scarabota, également, ont vécu ici, dans la région du Generoso, mais pas sous ce nom. Le nom d'Agathe est de mon invention, je l'ai simplement emprunté à la chapelle de Sainte-Agathe, au-dessus de laquelle, comme vous le voyez, les bruns ravisseurs de poissons décrivent toujours leurs cercles. Mais les Scarabota ont eu réellement, entre autres fruits de leur péché, une grande fille et le prêtre a été accusé d'entretenir avec elle des relations illicites. On dit qu'il n'a pas nié le fait, qu'il n'a pas manifesté non plus le moindre repentir, et le pape, à ce que l'on affirme, l'a excommunié pour cette raison. Les Scarabota durent quitter la région. Il paraît qu'ils sont morts de la fièvre jaune à Rio — les parents, pas les enfants. »

Le vin et l'émotion causée chez l'auditeur par le lieu, l'heure, la compagnie et surtout le récit qui venait d'être lu, joints à toutes sortes de circonstances mystiques, le poussèrent à insister encore. Il posa de nouvelles questions sur le sort de Francesco et d'Agathe. Sur ce point, le pâtre ne put rien dire : « On prétend seulement que pendant longtemps ils ont scandalisé le pays, en profanant et en souillant les chapelles solitaires éparses dans toute la région, faisant d'elles l'asile de leurs joies maudites. » À ces mots, l'anachorète éclata d'un rire bruyant et déchaîné, que rien ne faisait attendre, et qu'il ne put arrêter qu'au bout d'un moment.

## Thomas Mann (1875 - 1955)

### Bauschan et les mouettes<sup>34</sup>

Le caractère des mouettes a quelque chose de sauvage, de rauque, de solitaire, de mélancolique et de monotone ; une dure atmosphère de brigandage famélique les entoure quand elles croisent presque tout le jour par troupes autour de la cascade et à l'endroit où des eaux brunâtres se déversent dans le fleuve par la large bouche de l'égout. Car la pêche en plein vol, telle que la pratiquent certaines d'entre elles, est loin d'être assez fructueuse pour apaiser leur faim collective et toujours errante, et elles sont souvent obligées de se contenter des débris répugnants qu'elles arrachent à ces déversoirs et qu'elles emportent dans leurs becs recourbés. Elles n'aiment point le rivage. Mais quand les eaux sont basses, elles s'accroupissent en groupes compacts sur les écueils émergés qu'elles couvrent de leurs masses blanches, comme on voit dans les mers du nord les récifs et les îles grouillants des hordes d'eiders qui y nichent, et c'est un admirable spectacle que de les voir soudain s'envoler toutes ensemble et s'élever en l'air tandis que Bauschan les menace en aboyant de la rive, par-dessus l'eau qui les sépare. Elles

---

33. *Le Mécréant de Soana* [*Der Ketzer von Soana*, 1918], traduction de René Guignard, Paris, Rombaldi, 1961, pp. 171-172.

34. *Maître et chien* [*Herr und Hund*, 1919], traduction de Geneviève Bianquis, in *Sang réservé suivi de...*, Paris, Grasset – Cahiers rouges, 1990, pp. 208-209.

pourraient se sentir en sécurité ; le danger n'est pas sérieux. Car sans parler de la peur de l'eau qui lui est innée, Bauschan a la sagesse et la raison de se méfier du courant auquel il ne saurait résister et qui certainement l'entraînerait Dieu sait où, peut-être dans le Danube ; encore n'y arriverait-il que méconnaissable ; nous en avons vu des exemples sous forme de cadavres de chats qui voguaient tout gonflés vers ces contrées lointaines. Il ne dépasse jamais dans le fleuve les premières pierres couvertes d'eau et même quand la volupté de la chasse agite tous ses membres, quand il feint d'être prêt à se jeter dans les flots, à le faire tout de suite ou au premier signal, on peut se fier à sa prudence qui veille même dans la passion, et il s'en tient à mimer un élan, à s'avancer jusque sur l'extrême bord de l'acte – vaines menaces qui au fond ne sont pas dictées par la passion, mais froidement calculées pour intimider ces palmipèdes.

Et les mouettes sont de cœur et d'esprit trop indigentes pour rire de ces simulacres. Elles essaient de rester perchées, mais une secousse d'inquiétude traverse leur foule, elles tournent la tête ; une d'abord, puis une autre, ouvre ses ailes à tout hasard, et tout à coup leur masse entière, comme une nuée blanchâtre d'où sortent des cris amers et fatalistes, s'enlève bruyamment dans les airs ; Bauschan court en tous sens sur les pierres pour les disperser et les tenir en haleine, car il tient surtout à ce qu'elles restent en mouvement, il ne veut pas qu'elles se posent, il faut qu'elles volent, soit en montant soit en descendant le cours du fleuve, et qu'il puisse leur donner la chasse

## **Franz Kafka (1883 - 1924)**

### **Écrire pour être libre ?<sup>35</sup>**

Très cher père,

[...]

Tu as touché au plus juste en concevant de l'aversion pour mon activité littéraire, ainsi que pour tout ce qui s'y rattachait et dont tu ne savais rien. Là, je m'étais effectivement éloigné de toi tout seul sur un bout de chemin, encore que ce fut un peu à la manière du ver qui, le derrière écrasé par un pied, s'aide du devant de son corps pour se dégager et se traîner à l'écart. J'étais en quelque façon hors d'atteinte, je recommençais à respirer. Exceptionnellement, la répugnance que tu ne manques pas de montrer d'emblée, pour mon activité littéraire comme pour le reste, me fut agréable. Ma vanité, mon ambition avaient certes à souffrir de l'accueil, devenu célèbre parmi nous, que tu faisais à mes livres : « Pose-le sur la table de nuit ! » (lorsqu'il arrivait un livre, en effet, tu jouais généralement aux cartes), mais au fond je m'en trouvais bien, non seulement à cause de mon attitude de revendication méchante, non seulement parce que je me réjouissais de voir ma conception de nos rapports une fois de plus confirmée, mais aussi, tout à fait spontanément, parce que cette formule me paraissait signifier à peu près : « Maintenant tu es libre ! » Bien entendu, c'était là une illusion, je n'étais pas, ou dans le meilleur des cas, pas encore libre. Dans mes livres, il s'agissait de toi, je ne faisais que m'y plaindre de ce dont je ne pouvais me plaindre sur ta poitrine. C'est un adieu que je te disais, un adieu intentionnellement traîné en longueur, mais qui, s'il m'était imposé par toi, avait lieu dans un sens déterminé par moi.

---

35. *Lettre au père* [*Brief an den Vater*, 1919], traduction de Marthe Robert, Paris, Gallimard – folio, 2009, pp. 68-69.

## Hermann Hesse (1877 - 1962)

### Le sage<sup>36</sup>

Au cours de ses pérégrinations, Govinda, pour se reposer, avait fait un court séjour au Jardin que la courtisane Kamala avait donné aux disciples de Gotama. C'est là qu'il entendit parler d'un vieux passeur qui habitait, disait-on, à une journée de marche du fleuve et que beaucoup de gens considéraient comme un sage. Lorsque Govinda reprit sa route, il choisit celle qui passait par cet endroit, car il était curieux de voir cet homme. Quoiqu'il eût vécu toute sa vie dans l'observance de la règle et, en raison de son âge avancé et de sa modestie, qu'il jouît auprès des moines plus jeunes que lui d'une haute considération, l'inquiétude et le besoin de chercher hantaient toujours son âme.

Il vint donc au fleuve et pria le vieillard de le passer de l'autre côté. Quand ils eurent quitté le bateau il lui dit : « Tu as toujours montré beaucoup de complaisance à l'égard des moines et des pèlerins ; car nombreux sont ceux d'entre nous que tu as déjà transportés d'une rive à l'autre de ce fleuve. Mais, dis-moi, passeur, est-ce que toi aussi tu es de ceux qui cherchent le bon sentier ? »

Siddhartha, dont la vieille face souriait sous la flamme du regard, répondit : « Prétendrais-tu être un chercheur, ô Vénérable, toi qui es déjà chargé d'années et qui portes la devise des moines de Gotama ? »

— Je suis vieux, il est vrai, reprit Govinda, mais je n'ai pas pour cela cessé de chercher. Il me semble même que ma destinée soit de chercher sans répit. Toi aussi, je pense, tu as cherché. Veux-tu me dire quelques paroles, Homme vénéré ?

Siddhartha répondit : « Que pourrais-je avoir à te dire, ô Vénérable ; ... que peut-être tu cherches trop ? Que c'est à force de chercher que tu ne trouves pas ?

— Comment cela ? fit Govinda.

— Quand on cherche, reprit Siddhartha, il arrive facilement que nos yeux ne voient que l'objet de nos recherches ; on ne trouve rien parce qu'ils sont inaccessibles à autre chose, parce qu'on ne songe toujours qu'à cet objet, parce qu'on s'est fixé un but à atteindre et qu'on est entièrement possédé par ce but. Qui dit chercher, dit avoir un but. Mais trouver, c'est être libre, c'est être ouvert à tout, c'est n'avoir aucun but déterminé...

## Stefan Zweig (1881 – 1942)

### Le devoir<sup>37</sup>

« Je sais combien il est absurde, de ma part, de m'adresser ainsi à la première personne qui me rencontre, mais... je suis... je suis dans un état psychique terrible... J'en suis à un point où il faut absolument que je parle à quelqu'un, sinon je suis perdu... Vous me comprendrez lorsque... oui, lorsque je vous aurai raconté... Je sais que vous ne pouvez pas m'aider... mais ce silence me rend comme malade... et un malade est toujours ridicule pour les autres... »

Je l'interrompis et le priai de ne pas se tourmenter. S'il voulait bien me raconter... Je ne pouvais naturellement rien lui promettre, mais c'était un devoir, du moins, de montrer quelque bonne volonté. Quand on trouve quelqu'un dans la détresse, on est naturellement tenu de lui rendre service...

« Le devoir... de montrer quelque bonne volonté... le devoir d'essayer... Vous pensez

36 . *Siddhartha* [*Siddhartha*, 1922], traduction de Joseph Delage, Paris, Grasset, 1971, pp. 183-187.

37. *Amok ou le fou de Malaisie* [*Der Amokläufer*, 1922], traduction de Alzir Hella et Olivier Bournac, revue par Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent, Paris, Livre de poche, 2013, pp. 36-37.

donc, vous aussi, qu'on a quelque devoir... qu'on a le devoir d'offrir sa bonne volonté... »  
Trois fois, il redit la phrase. Cette façon sourde et obtuse de répéter les choses me fit frissonner. Cet homme était-il fou ? Était-il ivre ?

Mais, comme si cette supposition avait passé mes lèvres, il dit soudain, d'une voix toute différente :

« Vous me croirez peut-être ivre ou fou. Non, je ne le suis pas... pas encore. Seulement, le mot que vous avez prononcé m'a ému bien étrangement... Bien étrangement, parce que c'est cela qui me tourmente maintenant : est-ce qu'on a le devoir... le devoir... »

Il balbutiait encore. Puis il s'arrêta net ; ensuite il reprit avec un nouvel élan :

« Voyez, je suis médecin. Et, pour un médecin, il y a souvent de ces cas, tellement terribles !... Oui, disons des cas extrêmes, où l'on ne soit pas si l'on a le devoir... En effet, il n'existe pas qu'un devoir unique, celui qu'on a envers autrui, mais il y a aussi un devoir envers soi-même, un devoir envers l'État et un autre envers la Science... Il faut être secourable, certes ; c'est pour cela qu'on est là... Mais ce genre de maximes, ce n'est jamais que de la théorie... Dans quelle mesure, en effet, doit-on se montrer secourable ?... Vous êtes un étranger, et je vous suis étranger, et je vous demande de ne pas dire que vous m'avez vu... Bon ! vous vous taisez : vous remplissez ce devoir... Je vous prie de causer avec moi, parce que je crève de mon silence... Vous êtes prêt à m'entendre... Bien... mais c'est là une chose facile... Or, si je vous demandais de m'empoigner et de me jeter par-dessus bord... Ici, certainement, s'arrête la complaisance, l'obligeance. Il y a, à coup sûr, une limite quelque part... là où votre propre existence, votre responsabilité entrent en jeu... Il faut que cette limite soit... Le devoir est, à coup sûr, limité... Ou bien, peut-être, ce devoir pour un médecin ne s'arrêterait-il à rien... ? Faut-il qu'il soit le sauveur, la providence universelle, uniquement parce qu'il possède un diplôme avec des mots latins ? Faut-il que, vraiment, il sacrifie sa vie et se tourne les sangs quand une femme... quand un homme vient lui demander d'être noble, secourable et bon ? Oui, le devoir, le devoir s'arrête quelque part... là où l'on n'a plus le pouvoir de l'accomplir, précisément là... »

## **Sigmund Freud (1856 – 1939)**

### **Parce que j'étais juif<sup>38</sup>**

Je suis né le 6 mai 1856, à Freiberg, en Moravie, une petite ville de la Tchécoslovaquie actuelle. Mes parents étaient juifs, moi-même suis demeuré juif. De ma famille paternelle, je crois savoir qu'elle séjourna longtemps dans les pays rhénans (à Cologne), qu'à l'occasion d'une persécution contre les juifs, au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle, elle s'enfuit vers l'Est et dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle qu'elle revint de Lituanie, par la Galicie, vers un pays de langue allemande, l'Autriche. Je fus amené, à l'âge de quatre ans, à Vienne, où je fis toute mon instruction. Au lycée, je fus pendant sept ans premier de ma classe, j'y avais une situation privilégiée, je n'étais presque jamais soumis aux examens. Bien que nous fussions de condition très modeste, mon père voulut que je ne suivisse, dans le choix d'une profession, que mon inclination. Je ne ressentais pas, en ces jeunes années, une prédilection particulière pour la situation et les occupations du médecin ; je ne l'ai d'ailleurs pas non plus ressentie depuis. J'étais plutôt mû par une sorte de soif de savoir, mais qui se portait plus sur ce qui touche les relations humaines que sur les objets propres aux sciences naturelles, soif de savoir qui n'avait d'ailleurs pas encore reconnu la valeur de l'observation comme moyen principal de se satisfaire. Cependant, la doctrine, alors en

---

38. *Ma vie et la psychanalyse* [*Selbstdarstellung*, 1925], traduction de Marie Bonaparte, Paris, Gallimard – idées, 1972, pp. 13-15.

vogue, de Darwin m'attirait puissamment, comme promettant de donner une impulsion extraordinaire à la compréhension des choses de l'univers, et je me souviens qu'ayant entendu lire, peu avant la fin de mes études secondaires, dans une conférence populaire, le bel essai de Goethe sur « La Nature », c'est cela qui me décida à m'inscrire à la Faculté de médecine.

L'Université, où j'entrai en 1873, m'apporta d'abord quelques déceptions sensibles. J'y rencontrai cette étrange exigence : je devais m'y sentir inférieur, et exclu de la nationalité des autres, parce que j'étais juif. La première de ces prétentions qu'on voulut m'imposer, je ne m'y soumis résolument pas. Je n'ai jamais pu saisir pourquoi je devais avoir honte de mon origine, ou comme l'on commençait à dire : de ma race. Mais à la communauté de nationalité avec les autres je renonçai sans grand regret. Je pensais en effet qu'une petite place dans les cadres de l'humanité pourrait toujours se trouver pour un collaborateur zélé, même sans un tel enrôlement. Cependant une conséquence, pour plus tard importante, de ces premières impressions d'université fut de me familiariser de bonne heure avec le sort d'être dans l'opposition et de subir l'interdit d'une « majorité compacte ». Ainsi se prépara en moi une certaine indépendance en face de l'opinion.

De plus, je dus faire l'expérience, dès mes premières années universitaires, que la particularité et l'étroitesse de mes dons naturels m'interdisaient tout succès dans plusieurs branches de la science vers lesquelles je m'étais précipité dans mon zèle juvénile excessif. J'appris ainsi à reconnaître la vérité de l'avis que donne Méphisto :

*En vain vous errez dans la science en tous sens,  
Chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre<sup>39</sup>.*

## **Paula Schlier (1899 – 1977)**

### **Le sauveur était là...<sup>40</sup>**

À Munich, les dernières années, la politique avait cessé d'être un passe-temps bourgeois pour devenir une épidémie. Nul n'y échappait. En 1923, au plus gros de l'été, la crise devint imminente. Il n'était rien pour nos bons Munichois qui ne fût mis en danger par le traité de Versailles, ni *La Bataille d'Arminius*<sup>41</sup> qu'on donnait au « Prince Régent », ni le barrage du Valchensee, ni la Nouvelle Sécession qui exposait au Palais de Cristal. Les projets de transformation de l'École Technique Supérieure, la fête de charité de la Princesse Hohenlohe, les acrobaties de Udet, l'as des pilotes d'aviation, les ballets du Théâtre Allemand, l'abaissement du prix de la bière, - œuvre philanthropique du général Von Kahr<sup>42</sup> -, tout semblait menacé par ce honteux traité, depuis le petit génie de la bière de Munich jusqu'à l'immense lion de Bavière. Nul Munichois ne pouvait plus dire un mot, ne pouvait plus concevoir une pensée, sans se demander comment il sauverait la patrie. Les dames de la plus haute société en avaient perdu le sommeil ; on disait qu'elles erraient la nuit dans les jardins de leurs villas, berçant leur insomnie au chant du rossignol et la heurtant aux racines des bosquets. Un père, pour être fier, voulait voir son rejeton s'arrêter devant les généraux et s'écrier, le doigt tendu : « C'est Dudendorff »<sup>43</sup>, mais rien

39. *Faust / 1<sup>ère</sup> partie*, « Cabinet d'étude », aparté de Méphistophélès à la fin de sa conversation avec l'élève.

40. *Les Cahiers de Petra [Petras Aufzeichnungen, 1926]*, traduction d'Alexandre Vialatte, *Cahiers Alexandre Vialatte*, 29/2004, pp. 107-108.

41. Pièce en cinq actes de Heinrich von Kleist (1808).

42. Gustav von Kahr (1862-1934), chef du gouvernement de Bavière, doté de pouvoirs dictatoriaux (mais nullement général).

43. Général Erich Ludendorff (1865-1937), commandant en chef de l'armée et dictateur militaire jusqu'à fin octobre 1918 ; exilé en Suède après l'armistice, il revient en Allemagne en 1920 et met son immense renommée au service du mouvement national-socialiste.

n'égalait son orgueil si le petit bonhomme savait déjà chanter : « Nous voulons ba-a-t-tre la France, mou-ou-ri-r en vaillants –z-héros ! »

D'ailleurs le sauveur était là ; nul doute possible ; on l'entendait tous les lundis à la *Brasserie des Bons Bourgeois* ou encore au *Caveau du Lion*. Ces jours-là tous les employés demandaient congé à cinq heures pour pouvoir faire queue jusqu'à huit et trouver une place dans la salle. Les ménagères sacrifiaient la soupe du soir et les enfants pleuraient de n'avoir pas le droit de les suivre.

Un jour, je voulus moi aussi aller entendre Adolf Hitler.

## Kurt Tucholsky (1890 – 1935)

### La publicité<sup>44</sup>

Sous le charme de l'amour, on se fatigue vite. Les nerfs sont hyper-tendus dans la pièce, l'air est brûlant, accablant et confiné. En de tels moments, rien ne vous rafraîchit davantage qu'une tasse de bouillon de nouilles translucide que vous pouvez confectionner avec le « Bouillon cube de Cucuron ». Une petite tasse de bouillon brûlant vous apportera le calme, peut-être le bonheur.

Lorsque bébé a bu l'encrier, donnez-lui une feuille de papier buvard Hermann Burte à manger. D'expérience, nous savons que les tout-petits apprécient ce remède et même les adultes trempés en profitent. Dans les foyers convenables, les enfants bien soignés devraient de temps en temps être soumis à cette cure — le petit jojo que vous voyez sur la photo ignore depuis sa naissance ce que c'est que d'être mouillé. Pas de grande nation sans papier buvard ! Hermann Burte & Hans Grimm, Papier buvard en gros<sup>45</sup>.

Les femmes fougueuses se gardent d'autant plus longtemps qu'on les met la nuit au Frigidaire ; elles restent ainsi appétissantes et digestes en toute saison. L'atmosphère constante et sèche conserve les femmes du monde ; pour la santé, aucun hymen ne vaut notre appareil réfrigérant.

Plus qu'un souvenir — le papier hygiénique Rosen est comme un filtre sorti des mains du maître-sorcier Cagliostro. Noble, racé et subtil dans la ligne, il a su se frayer un chemin auprès de l'aristocratie de l'élégance. N'oubliez pas, avant d'offrir un petit paquet adorablement emballé, de corner chacune des feuilles : vous donnerez ainsi à votre cadeau une note personnelle.

« Ah ! qui pourrait bien le lui dire ! » - si jeune, si belle et on l'évite déjà ! Les gens à l'haleine impure, même lorsqu'elle s'échappe de la bouche, sont solitaires. Entre autres, ma plume répugne à en dire plus : la jeune fille n'a pas utilisé « Eucal » et personne n'ose donc s'approcher d'elle pour lui faire les propositions qu'une girl sportive de notre époque devait être préparée à recevoir. Envoyez-nous vos dents — nous vous les enverrons nettoyées par retour du courrier, d'un blanc étincelant et éclatant.

Lorsque vous vous trouvez dans le cercle de vos relations d'affaires avec de jolies femmes autour d'un vin mousseux soigné et pétillant alors que votre foyer confortable, distingué et plein de tact vous entoure, n'oubliez pas d'avoir sous la main notre

---

44 *L'art de la publicité* [*Werbekunst*, 1927], in Kurt Tucholsky, *Bonsoir révolution allemande*, choix de textes traduits par Alain Brossat, Klaus Schuffels, Claudie Weill, Dieter Welke, Grenoble, Presses Universitaires, 1981, pp. 112-113.

45 Hermann Burte (i.e. H. Strübe, 1879-1960) et Hans Grimm (1875-1959), deux auteurs d'extrême-droite abhorrés par Tucholsky.



appareil de luxe « Kokmès »<sup>46</sup>. L'effet fascinant de votre soirée de fête n'en sera que rehaussé ; aucune femme du monde élégante et soignée n'est pensable sans lui. « Kokmès » n'a pas d'effets secondaires nocifs, parce qu'il n'en a absolument pas. Nous le fabriquons uniquement pour rentrer dans nos frais de publicité qui sont très élevés et nous ne l'annonçons que pour pouvoir le fabriquer. Et nous symbolisons ainsi ce qui nous tient le plus à cœur : l'économie allemande !

## Bertolt Brecht (1898 – 1956)

### L'écrivain<sup>47</sup>

Un écrivain, interrogé sur les raisons de son acharnement à ne traiter dans ses œuvres que de la misère et de l'influence dévastatrice de la misère sur les hommes, ainsi que sur les motifs de son obstination à ne jamais peindre des tableaux plus réjouissants et plus optimistes de l'existence humaine, raconta l'histoire suivante :

Au chevet d'un homme qui, depuis pas mal de temps déjà se sentait souffrant et était désormais alité avec tous les symptômes d'une grave affection, on fit venir un médecin qui parvint en un instant à rassurer le malade et sa famille affligée, et à leur donner espoir en une prompte guérison. Il appela la maladie par son nom et qualifia le cas de relativement bénin et passager. Il donna des consignes précises, prescrivit divers remèdes et n'hésita pas à venir personnellement en consultation plusieurs fois par jour, de telle sorte qu'il fut accueilli à bras ouverts dans la maison du malade.

Cependant la maladie de l'homme s'aggrava et bientôt il ne put même plus bouger le petit doigt, tant la fièvre l'avait affaibli. Pourtant le médecin parlait de l'été, de voyages, d'un temps où le malade, remis, mènerait une vie agréable.

C'est à cette époque qu'un vieil ami de la famille, lui-même médecin réputé, vint à passer par la ville où vivait l'homme. À la vue du malade, il prit peur, car il comprit que l'homme dont il était l'ami ne resterait pas en vie. Il examina le malade longuement et avec grand soin, et ne dissimula pas ses craintes à la famille, bien que, dit-il, il ne soit pas encore en mesure de se prononcer sur les causes exactes de la maladie.

Lorsque deux jours plus tard l'homme mourut effectivement, la mère désespérée demanda à l'ami s'il aurait pu être sauvé, ayant entendu dire qu'il était fort rare de mourir précisément de cette maladie que le médecin lui avait citée. L'ami réfléchit un instant et dit : « Non, il était condamné ! » Cependant, au frère du défunt, le plus jeune fils, il dit une fois sorti : « Si l'on avait immédiatement confié votre frère à un chirurgien, il vivrait toujours. C'est mon opinion et je vous la livre. Votre mère est âgée et n'a plus besoin de la vérité mais de consolation ; vous par contre êtes jeune et vous devez connaître la vérité. » « Mais, demanda le jeune homme, comment se fait-il que le médecin que nous avons alors appelé ne l'ait pas confié à un chirurgien ? Pour quelle raison n'a-t-il parlé que de la guérison et de la santé de mon frère ? À quoi bon les consignes précises et les remèdes coûteux s'ils étaient inutiles ? »

« Mon jeune ami, il n'est pas toujours forcé que les remèdes coûteux et les consignes précises servent à quelque chose ; mais ce que l'on doit exiger d'un médecin, c'est qu'il affirme son diagnostic. Guérir suppose un diagnostic sûr. Et pour établir un diagnostic sûr, on a non seulement besoin d'excellentes connaissances médicales, mais aussi d'un

---

46. Dérivé du yiddish *Chómez* : une chose inutile (cf. Christoph Gutknecht, *Lauter böhmische Dörfer*, Munich, Beck, 2004, p. 8).

47. *L'écrivain* [Der Schriftsteller, 1928], traduction de T. Feral, in 1) *Anatomie d'un crépuscule – Essai sur l'histoire culturelle du troisième Reich*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1990, pp. 12-13, 2) *Le Nazisme : une culture ? Essai étiologique*, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 36-38.

réel intérêt pour la guérison de la maladie. Être médecin ne suffit pas, il faut aussi pouvoir aider. Ce médecin parlait d'amélioration avant même de connaître les causes réelles de l'affection. Moi, par contre, je persiste à parler de maladie et exclusivement de maladie tant que je ne connais pas les causes profondes de l'affection, tant que je ne sais pas un traitement efficace et ne vois pas se manifester les premiers signes d'amélioration. Ce n'est qu'après que je me risque à parler de guérison. »

« Voilà, c'était comme ça ou à peu près », dit l'écrivain au terme de son histoire.

« Mais enfin, tu n'es pas médecin ? », lui demanda-t-on étonné après un court silence poli.

« Non, mais écrivain ! », répliqua-t-il.

## Alfred Döblin (1878 – 1957)

### Tête-à-tête macabre<sup>48</sup>

Deux hommes attablés à midi dans la Rosenthaler Straße, mangent de la soupe aux pois, l'un a la B.Z. avec lui, rigole : « Épouvantable tragédie familiale dans l'ouest de l'Allemagne. — Eh ben, pourquoi qu'tu rigoles ? — Attends, c'est pas fini. Un père jette ses trois enfants à l'eau. Trois d'un coup. Un sanguin, le gars. — Où c'est. — Hamm, Westphalie. En une seule journée. Eh, il d'vait en avoir jusque-là. Mais il n'a pas fait les choses à moitié. Attends un peu, voyons voir ce qu'il a fait de sa femme. Sûr qu'il l'a aussi — Nee, elle l'a fait toute seule, elle l'a fait elle-même avant. Qu'est-ce que tu dis de ça ? Une chouette de famille, Max, on ne s'ennuie pas chez eux. Lettre de la femme : Escroc ! En en-tête et avec point d'exclamation, qu'il se le tienne pour dit. "Comme je suis lasse de mener cette vie, j'ai pris la décision de me jeter dans le canal. Prends une corde et pends-toi. Julie. Point." » Il est tordu de rire : « Discorde complète dans c'tte famille : elle dans la canal et lui la corde. La femme dit : va t'pendre, et lui il balance les gosses à l'eau. L'en fait qu'à sa tête, c't homme-là. Pouvait pas marcher, leur ménage. »

Ce sont deux hommes d'un certain âge, terrassiers dans la Rosenthaler Straße. L'autre désapprouve ce que dit l'un. « C'est vraiment triste, s'tu voyais ça au théâtre ou que tu le lisais dans un livre, tu chialerais. — Toi p't-être. Mais Maxe, pourquoi qu'on irait chialer pour ça, dis ? — La femme, trois enfants, arrête dont. — Tel que tu me vois, j'trouve ça amusant, il me plaît, c't homme-là, pour les enfants c'est triste, je dis pas, mais comme ça d'un trait, refroidir toute la famille d'un seul coup d'un seul, ça force le respect, et puis —. » Il pouffe de nouveau : « Et puis, frappe-moi si tu veux, je trouve ça vraiment par trop marrant, comme y sont là à s'engueuler jusqu'au bout. La femme lui dit de prendre une corde et lui : oh que non, Julie, et il balance les gamins à la flotte. »

L'autre a chaussé ses lunettes à monture d'acier, lit encore une fois l'histoire : « Il est vivant. Ils l'ont pincé. Là. J'aimerais toujours pas êt' à sa place. — Qui sait. T'en sais rien du tout. — Mais si, je sais. — Ah bon. J'l'imagine bien, moi, le gars. L'est dans sa cellule, fume son tabac, si toutefois il en reçoit, et il dit : Allez tous vous faire. — Ça par exemple. Des remords, mon gars. Il chiale dans sa cellule ou alors il dit rien du tout. L'arrive pas à s'endormir. C'est-y pas malheureux de dire des horreurs pareilles. — J'conteste et tout à fait. L'arrive parfaitement à dormir. Si c'est un type aussi brutal, alors il dort bien aussi et il mange et boit p't-être mieux que dehors. J'te le garantis. » L'autre le regarde avec gravité. « Alors c'est vraiment une belle brute. On y couperait la tête, j'donne ma bénédiction. — Et t'as bien raison. C'est c'qu'il dirait aussi, lui, d'ailleurs, qu't'as bien raison. — Maintenant arrête dont tes conneries. J'prends des cornichons. — C'est tout de même intéressant, c'genre de journal. Une sacrée brute, p't-être bien tout de même qu'il regrette toute cette

48. *Berlin Alexanderplatz* [*Berlin Alexanderplatz*, 1929], traduction d'Olivier Le Lay, Paris, Gallimard – folio, 2013, pp. 340-341.

histoire, parfois on en fait trop. — J'prends des cornichons et de la tête de porc. — Mêmchoz. »

## Joseph Roth (1894 - 1939)

### Le fruit difforme<sup>49</sup>

Ils traînaient Menuchim à travers la petite ville comme une malédiction, ils le laissaient couché par terre, ils le laissaient tomber à terre. Ils supportaient difficilement les railleries des enfants de leur âge qui couraient derrière eux quand ils emmenaient Menuchim se promener. Le petit ne pouvait marcher que s'il était tenu par la main des deux côtés. Il ne mettait pas un pied devant l'autre comme un être humain. Il chancelait sur ses deux jambes comme sur deux roues brisées, il s'immobilisait, il s'affaissait. Pour finir, Jonas et Schemarjah le laissaient couché par terre. Ils le posaient dans un coin, dans un sac. Là il jouait avec de la crotte de chien, du crottin de cheval, des petits cailloux. Il avalait tout. Il grattait la chaux des murs et s'en remplissait la bouche, puis il se mettait à tousser et son visage bleuissait. Tel un détrit, il restait posé là, dans un recoin. Parfois il se mettait à pleurer. Les garçons lui envoyaient Mirjam afin qu'elle le consolât. Gracile, coquette, les jambes minces et dansantes, le cœur empli d'une répulsion hideuse et odieuse, elle s'approchait de son frère ridicule. La tendresse avec laquelle elle caressait son visage fripé et grisâtre avait quelque chose d'assassin. Elle regardait prudemment autour d'elle, jetait un coup d'œil à droite et à gauche, puis elle pinçait son frère à la cuisse. Il se mettait à hurler, des voisins venaient aux fenêtres pour voir ce qui se passait. Elle distordait son visage en une grimace larmoyante. Tout le monde éprouvait de la compassion pour elle et lui demandait ce qu'il y avait.

Un jour, c'était l'été, il pleuvait, les enfants traînèrent Menuchim hors de la maison et le plongèrent dans un baquet où l'eau de pluie s'était accumulée depuis six mois et où flottaient des vers, des épluchures de fruits, des croûtes de pain moisies. Ils le tinrent par ses jambes tordues et plongèrent sa grosse tête grise une douzaine de fois dans l'eau, dans l'espoir joyeux et effroyable d'en retirer un mort. Mais Menuchim restait vivant. Il râlait, recrachait l'eau, les vers, le pain moisi, les épluchures de fruits et restait vivant. Rien ne se produisait. Alors les enfants le portèrent en silence, emplis de peur, jusque dans la maison. Une grande crainte face au petit doigt de Dieu, qui venait tout juste de faire un léger signe, se saisit des deux garçons et de la fille. De toute la journée, ils ne se parlèrent pas les uns aux autres. Leur langue restait enchaînée à leur palais, leurs lèvres s'ouvraient pour former un mot, mais nul son ne naissait dans leur gosier. La pluie s'arrêta, le soleil apparut, de petits ruisseaux couraient allègrement au bord des rues. C'eût été le moment de lancer des bateaux en papier et de les regarder voguer vers l'égout. Mais rien ne se produisait. Les enfants rentrèrent l'échine basse à la maison comme des chiens. Pendant tout l'après-midi encore ils attendirent la mort de Menuchim. Menuchim ne mourut pas.

Menuchim ne mourut pas, il resta en vie, un infirme robuste. A partir de ce moment-là le ventre de Deborah demeura sec et stérile. Menuchim était le dernier fruit de son corps, un fruit difforme. C'était comme si le ventre de Deborah avait refusé de produire encore davantage de malheur. Deborah ne s'unissait plus à son mari que l'espace de quelques instants fugaces. Ces instants étaient brefs comme des éclairs, des éclairs secs à l'horizon lointain d'un jour d'été. Les nuits de Deborah étaient longues, cruelles et dépourvues de sommeil. Un mur de verre froid la séparait de son mari. Ses seins se flétrirent, son corps se gonfla comme pour railler sa stérilité, ses cuisses s'alourdirent et ses pieds se lestèrent de plomb.

49. *Job, roman d'un homme simple* [*Hiob. Roman eines einfachen Mannes*, 1930], traduction de Stéphane Pesnel, Paris, Seuil – points, 2013, pp. 47-49.

## Erich Maria Remarque (i.e. Erich Paul Remark, 1898 - 1970)

### Le bordel de campagne<sup>50</sup>

C'est en juin 17, que j'ai approché une femme pour la première fois. A cette époque, notre compagnie était au repos ; il était midi et nous jouions dans la prairie avec deux jeunes chiens qui nous avaient suivis. Les bêtes bondissaient, les oreilles flottantes et le poil luisant, dans l'herbe haute de l'été ; le ciel était bleu et la guerre était loin.

Jupp arriva au pas de course du bureau de la compagnie. Les chiens coururent à sa rencontre et sautèrent après lui, mais il s'en débarrassa et cria : « Un ordre vient d'arriver, on remonte ce soir ! »

Nous savions ce que cela signifiait. Depuis des jours, le bombardement de la grande offensive grondait à l'horizon occidental. Depuis des jours nous voyions descendre des régiments épuisés par la bataille, et quand nous en demandions des nouvelles à un homme, il se contentait de répondre d'un geste vague de la main et continuait à regarder droit devant lui, les yeux fixes. Depuis des jours passaient des convois de blessés, depuis des jours et des jours aussi, nous creusions sans relâche de longues files de fosses...

Nous nous levâmes. Bethke et Wessling se dirigèrent vers leurs sacs pour prendre du papier à lettres, Willy et Tjaden allèrent flâner du côté de la « roulante » ; quant à Franz Wagner et à Jupp, ils me persuadèrent d'aller avec eux au bordel.

« Ernst, mon vieux, dit Wagner, il est quand même temps que tu te fasses une idée de ce que c'est qu'une femme ! Qui sait si demain nous ne serons pas tous foutus. De l'autre côté, là-bas, ils doivent avoir un tas de nouvelle artillerie. Et ce serait vraiment trop idiot de clamecer chaste et pur comme une vierge. »

Le bordel de campagne était installé dans une petite ville à une heure de marche environ. On nous donna un laissez-passer et il nous fallut ensuite attendre longtemps. D'autres régiments, en effet, montaient également en ligne et nombreux étaient ceux qui voulaient en hâte emporter encore ce qu'ils pouvaient de la vie. Dans une petite pièce, on nous fit montrer nos laissez-passer. Puis, un soldat infirmier de première classe nous passa la visite pour voir si nous étions sains et on nous injecta avec une seringue quelques gouttes de Protargol. Ensuite, un sergent-major nous expliqua que le prix était de trois marks et que, vu l'affluence, cela ne devait pas durer plus de dix minutes. Là-dessus nous prîmes la file dans l'escalier.

La file avançait lentement. A l'étage les portes battaient. A chaque fois, un homme sortait et cela voulait dire : au suivant.

« Combien de vaches, là-dedans ? demanda Franz Wagner à un sapeur.

- Trois, répondit celui-ci. Mais tu n'as pas le droit de choisir. C'est une loterie. Si t'as de la veine, tu tombes sur une grand-mère. »

Je commençai à me sentir indisposé, dans l'atmosphère étouffante de l'escalier, où se mélangeaient la chaleur et les émanations puantes des soldats... en appétit.

Je me serais volontiers éclipsé, car toute ma curiosité s'était évanouie. Mais j'eus peur que les autres de ne se moquent de moi et je continuai à attendre.

Mon tour vint enfin. Mon prédécesseur passa devant moi, d'un pas lourd, et j'entrai dans la chambre. Sombre et basse, elle sentait si fort la sueur et le phénol, tout y était tellement usé, qu'il me parut extraordinaire d'apercevoir par la fenêtre les branches d'un tilleul et dans le feuillage tendre tourbillonner le soleil et le vent. Sur une chaise un bassin plein d'eau rosée, dans un coin une sorte de lit de camp sur lequel était jetée une couverture en loques. La femme était grasse et portait une courte chemise transparente. Elle ne me

50. *Après [Der Weg zurück, 1931], traduction de Raoul Maillard et Christian Sauerwein, Paris, Gallimard – folio 2014, pp. 244-247.*

regarda même pas et se coucha immédiatement. Lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'approchais pas, elle leva les yeux avec impatience ; puis une lueur de compréhension apparut sur son visage. Elle vit que j'étais encore tout jeune.

Vraiment, je ne pouvais pas ; un frisson m'avait saisi, en même temps qu'une nausée me montait à la gorge. La femme fit quelques gestes pour m'encourager, des gestes ignobles, repoussants, elle essaya même de m'attirer à elle en souriant d'une manière mièvre et douceuse. Elle eût pu inspirer de la pitié, car elle n'était, après tout, qu'une misérable paillasse à soldats, obligée de subir chaque jour vingt ou trente individus et même davantage. Mais je posai simplement l'argent auprès d'elle et je dégringolai rapidement l'escalier.

Jupp me cligna de l'œil. « Alors ?

- Épatant », répondis-je comme un ancien. Et nous voulûmes nous en aller. Mais il nous fallut d'abord repasser devant l'infirmier, et subir une seconde injection de Protargol.

« Ainsi, c'est ça l'amour, pensais-je, abattu et désespéré, pendant que nous bouclions nos sacs. C'est ça l'amour, dont tous mes livres à la maison étaient pleins et dont j'avais tant attendu dans les rêves confus de ma jeunesse. » Je roulai ma capote et emballai ma toile de tente. On me donna des munitions et nous nous mîmes en route. Je me taisais, attristé, et je pensais qu'à présent rien ne me restait de tous mes nobles rêves sur la vie et l'amour, qu'un fusil, une garce adipeuse et ce grondement sourd à l'horizon, dans lequel nous pénétrions lentement. Là-dessus, l'obscurité tomba, puis vinrent les tranchées et la mort. Franz Wagner fut tué cette nuit là et nous perdîmes encore vingt-trois hommes.

## Hermann Broch (1886 – 1951)

### Ruzena<sup>51</sup>

Elle dormait, assise dans un coin sous une flamme de gaz ; sa main, portant la bague qu'elle tenait de lui, reposait mollement sur le marbre humide d'un lavabo. Elle avait déboutonné ses bottines dont le haut, laissant voir une doublure grise, retombait, informe, sur le pied qui sortait de dessous la robe. Son chapeau avait glissé un peu en arrière, ses épingles entraînaient la coiffure. Joachim eut bonne envie de s'en aller ; elle avait l'air d'une femme ivre. Il lui toucha la main ; Ruzena ouvrit les yeux avec effort et, l'apercevant, les referma. « Ruzena, nous partons ! » Elle secoua la tête, les yeux clos. Il ne savait que faire. « Donnez-lui un bon bécot », l'encouragea la gardienne. « Non ! » cria Ruzena affolée ; elle bondit sur ses pieds et voulut fuir. Elle s'empêtra dans ses chaussures défaits et Joachim la retint. « Petite demoiselle, coiffée et chaussée comme ça, vous pouvez tout de même pas sortir dans la rue, supplia la dame du lavabo, le lieutenant veut pourtant pas vous faire de mal. — Laissez, laissez passer, je dis, siffla Ruzena, puis au visage de Joachim, c'est fini, tu sais, fini. » Elle avait l'haleine forte des gens qui n'ont pas dormi. Joachim ne lui céda pas le passage ; alors elle fit demi-tour, ouvrit la porte d'un cabinet et se verrouilla à l'intérieur. « C'est fini ! hurla-t-elle, dites-lui, il peut partir, c'est fini. » Joachim s'était affaissé sur la chaise à côté du lavabo, incapable d'une pensée, il savait seulement que c'était là encore une des épreuves voulues de Dieu et il regardait fixement le tiroir entrouvert de la table où s'entassaient pêle-mêle tous les trésors de la préposée, des serviettes, un tire-bouchon, une brosse à habits. Il entendit la voix de Ruzena « L'est parti ? — Ruzena, sors de là », implora-t-il. « Petite demoiselle, sortez donc, implora la préposée, ici c'est les W.-C. pour dames et le lieutenant peut tout de même pas rester. — Il n'a qu'à partir. — Ruzena, je t'en prie, sors donc de là », implora

51. *Les Somnambules* [*Die Schlafwandler*, 1931/1932], première partie, *Pasenow ou le romantisme* [*Pasenow oder die Romantik*], traduction de Pierre Flachet et Albert Kohn, Paris, Gallimard, 2012, pp. 136-137.

encore Joachim, mais Ruzena resta muette derrière la porte verrouillée. La gardienne le tira par la manche à l'autre bout de la pièce et lui susurra : « Elle sortira quand elle vous entendra plus, mon lieutenant, vous pouvez aussi bien attendre en bas, mon lieutenant. » Joachim obéit à la préposée et il resta une bonne heure à attendre dans l'ombre de la maison voisine. Enfin apparut Ruzena ; à ses côtés se dandinait un obèse flasque et barbu. Avec un sourire bizarrement figé et méchant, elle regarda prudemment autour d'elle puis l'homme fit signe à un fiacre et ils partirent. Joachim dut lutter contre la nausée ; il se traîna jusque chez lui, il n'aurait su dire comment il y parvint. Plus que tout peut-être le torturait l'obsession de penser que cet obèse était vraiment à plaindre car Ruzena n'était pas lavée et avait l'odeur d'une personne qui n'avait pas dormi.

## Franz Werfel (1890 – 1945)

### Le martyr arménien<sup>52</sup>

« En quoi consistaient, Excellence, ces cas que la justice a reconnus comme étant des crimes de haute trahison et de félonie ? »

Enver<sup>53</sup> fit de la main un geste très vaste comme si le nombre des forfaits étaient vraiment incalculables :

« En conspirations avec la Russie, l'hommage que Sassonow<sup>54</sup> a rendu aux Arméniens à la Douma de Saint-Pétersbourg en dit assez. De plus, ils ont conspiré avec la France et l'Angleterre. Et des intrigues, et de l'espionnage, que sais-je encore !

— Et a-t-on instruit des procès réguliers pour ces cas ?

— C'est naturellement le conseil de guerre qui s'en est chargé. Chez vous, cela ne se serait pas passé autrement. Il y a quelques jours, on a prononcé quinze condamnations relatives aux faits les plus graves et les coupables ont été exécutés publiquement. »

Naïve impudence, pense Lepsius<sup>55</sup> dans son for intérieur. Il se rejette en arrière, cherchant à contenir le tremblement de sa voix :

« A ce que je sais, ces quinze Arméniens ont été arrêtés longtemps avant la guerre, par conséquent, il leur aurait été difficile de se rendre coupables de haute trahison conformément à la loi martiale actuellement en vigueur.

— Nous qui avons fait l'expérience d'une révolution », répond le général en s'éloignant de la question, mais par contre avec la joyeuse fierté d'un petit garçon qui se rappelle ses espiègleries les plus réussies, « nous savons très bien comment il faut s'y prendre dans de tels cas. »

Lepsius ravale un mot violent qu'il allait lâcher sur la révolution et toussote pour amener sa prochaine question :

« A propos, les notables et les intellectuels arméniens que vous avez fait arrêter à Stamboul, puis déporter, sont-ils aussi déclarés coupables de haute trahison ? »

— Vous reconnaîtrez bien avec moi que nous ne pouvons pas supporter à proximité

---

52. *Les 40 jours du Musa Dagh* [*Die vierzig Tage des Musa Dagh*, 1933], traduction de Paule Mofer-Bury, Paris, Albin Michel, 1989, pp. 128-131.

53. Ismail Enver, dit Enver Pacha (1881-1922) ; général, un des leaders du mouvement nationaliste des Jeunes-Turcs au pouvoir depuis janvier 1913, ministre de la Guerre de 1914 à 1918.

54 . Ministre des Affaires étrangères du Tsar.

55. Johannes Lepsius (1858-1926) ; théologien protestant et humaniste allemand ; chargé par Berlin d'une commission d'enquête sur le génocide arménien ; en 1916, il présentera à ce sujet un rapport sans ambiguïté qui toutefois ne sera pas rendu public afin de ne pas nuire en pleine guerre à l'alliance germano-turque.

des Dardanelles des gens capables, à l'occasion, de haute trahison. »

Johannes Lepsius ne le contredit pas, mais avec une brusque explosion de toute sa sensibilité, il aborde la question principale :

« Et Zeitoun ! Je vous en conjure, Excellence, ayez la bonté de me dire votre opinion au sujet de Zeitoun. »

La brillante amabilité d'Enver Pacha s'assombrit et se teinte de solennité :

« L'émeute de Zeitoun constitue l'une des plus importantes et des plus infâmes révoltes qui soient dans l'histoire de l'empire turc. La répression des insurgés a malheureusement coûté de lourdes pertes à nos troupes, bien que je ne puisse vous en coter le nombre exact par cœur.

— J'ai sur Zeitoun d'autres informations que Votre Excellence. — Lepsius porte ce coup en s'arrêtant sur chaque syllabe. — Les miennes ne parlent aucunement de révolte due à la population de cette ville, mais de provocations et d'oppressions exercées des mois durant par l'administration des districts et des sandjaks. Dans mes informations, on mentionne une bagatelle où il eût suffi d'un détachement de police tant soit peu fort pour rétablir l'ordre, Tandis qu'envoyer plusieurs milliers de soldats, c'est dévoiler nettement une intention préméditée qui ne peut tromper personne, à condition d'être impartial.

— On vous a donné de fausses informations, dit le général sans se départir de son calme ni de sa courtoisie ; puis-je connaître la source de vos communiqués, M. Lepsius ?

— Je vous en nommerai quelques-unes et m'empresse de vous affirmer auparavant qu'aucune d'entre elles n'est d'origine arménienne. Par contre, je connais par le menu les mémoranda de divers consuls allemands, je possède également des notes prises par des missionnaires qui furent témoins oculaires des plus horribles incidents, et enfin j'ai un compte rendu intégral de la situation par l'ambassadeur américain, Mr. Morgenthau<sup>56</sup>.

— Mr. Morgenthau, remarque Enver d'un ton malicieux, Mr. Morgenthau est un juif. Or, les juifs mettent toujours un certain fanatisme à prendre parti pour les minorités. »

Cette gracieuse interruption qui dresse une barrière entre les deux interlocuteurs refroidit instantanément Lepsius. Il se sent les mains et les pieds glacés :

« Il ne s'agit pas de Morgenthau, Excellence, il s'agit de faits réels. Et ces faits, vous ne pouvez pas les nier, même si vous en aviez envie. Plus de cent mille hommes ont déjà pris le chemin de l'exil. On ne parle officiellement que d'un changement de domicile. Mais je prétends qu'il y a là une volontaire erreur sur les mots, pour ne pas dire plus. Peut-on envoyer un peuple de cultivateurs, de montagnards, d'artisans, de citadins, bref des hommes civilisés, peut-on, dis-je, les envoyer d'un trait de plume s'installer en pleine steppe et en plein désert de Mésopotamie, dans une solitude sans bornes, infinie comme l'océan, et que fuient même les peuplades bédouines ? Et, qui plus est, ce but prétendu n'est qu'une feinte. En effet, les autorités locales organisent la déportation de telle façon que dès le début, pendant les huit premiers jours de marche, les malheureux meurent de faim, de soif, de maladie ou deviennent fous, que les jeunes gens et les hommes les moins résistants sont massacrés par des Kurdes ou des bandits quand ce n'est point par les soldats, que toutes les jeunes filles et les jeunes femmes sont la proie d'innombrables outrages et entraînés à la perte... »

Le général l'écoute avec une attention des plus polies, mais l'air désabusé qu'il a pendant ce temps signifie clairement : voilà une chanson que j'entends vingt fois par

---

56. Henry Morgenthau senior (1856-1946) ; adressera à Washington de nombreux rapports sur la tragédie arménienne ; cf. ses mémoires publiées à New-York en 1918 (trad. fr. chez Payot en 1919).

jour. La manchette que, de sa main blanche et féminine, il tiraille doucement sous le poignet de son uniforme, semble lui être beaucoup plus importante.

« Ce sont évidemment des faits très regrettables, mais le commandant en chef d'une grande puissance armée a la responsabilité d'assurer la sécurité sur le champ des opérations militaires.

- Le champ des opérations militaires ! répète Lepsius dans un cri, mais il retrouve aussitôt la maîtrise de soi et tente de prendre un ton aussi tranquille que celui d'Enver : Voilà la seule nuance nouvelle. Tout le reste, Zeitoun, la haute trahison, les menées secrètes, tout ça, on l'avait déjà entendu. Abdul Hamid<sup>57</sup> savait manier ces moyens avec une maîtrise incomparable quand les Arméniens, de temps en temps, devaient en passer par là. Je suis plus âgé que vous, Excellence, et j'ai vécu ces heures-là sur les lieux mêmes. Mais si je pense aux déportations actuelles, je me vois obligé de faire amende honorable au vieux pécheur que fut le sultan. Ce n'était qu'une mazette, qu'un enfant maladroit, si l'on compare ses procédés aux nouvelles méthodes. Et votre parti, Excellence, s'il a pu conquérir le pouvoir, c'est parce qu'il voulait remplacer le règne sanglant du vieux sultan par une ère de justice, de concorde et de progrès. C'est d'ailleurs la signification même du nom de votre Comité<sup>58</sup> ».

Voilà un coup hardi, pour ne pas dire irréfléchi. Johannes Lepsius attend une seconde que le Ministre de la Guerre se lève et mette fin à l'entretien. Mais Enver reste tranquillement assis et aucune ombre ne vient ternir sa radieuse amabilité. Il se penche même en avant d'un air de confiance :

« Permettez-moi de vous poser la question contraire, M. Lepsius. L'Allemagne a de la chance de ne posséder aucun ennemi intérieur ou du moins presque pas d'ennemis de cette sorte. Mais supposons le cas où, en d'autres conditions, elle renfermerait de véritables ennemis intérieurs, par exemple des Alsaciens français, des Polonais, des sociaux-démocrates, des juifs, et en plus grand nombre qu'ils ne sont en réalité. Dans ce cas, M. Lepsius, n'approuveriez-vous pas tous les moyens, quels qu'ils soient, auxquels il faudrait avoir recours pour délivrer du danger votre nation engagée dans un terrible combat, assiégée de l'extérieur par une foule d'adversaires redoutables ? Jugeriez-vous alors tellement cruel celui qui, sans plus de façons, ferait un vaste ballot de tous les éléments de la population qui sont une menace pour l'issue de la guerre, et l'expédierait vers une région lointaine et désertique ? »

Johannes Lepsius doit se retenir de ses deux mains pour ne pas sursauter et ne pas lever les bras au ciel :

« Si les dirigeants de mon peuple, clame-t-il tout haut, se comportaient de façon aussi injuste, aussi illégale, aussi inhumaine (« aussi peu chrétienne », a-t-il déjà eu sur le bout de la langue) à l'égard de leurs compatriotes d'autre race ou d'une autre opinion, à la première minute je renierais l'Allemagne et m'en irais en Amérique ! »

Long battement de paupières chez Enver Pacha :

« C'est bien triste pour l'Allemagne, si d'autres pensent comme vous. Pour ma part, j'y vois la preuve qu'il manque à votre peuple la force d'affirmer sans restriction sa volonté nationale. »

---

57 . 1842-1918 ; sultan de l'empire ottoman destitué par les Jeunes-Turcs en avril 1909.

58. « Comité Union et Progrès » fondé en 1907 pour renverser le sultan, faire de l'empire ottoman un État moderne doté d'une Constitution et où les minorités ethniques et religieuses auraient leur place ; le CUP était à l'origine soutenu par les autonomistes arméniens.



## Walter Kolbenhoff (i. e. Walter Hoffmann, 1908 - 1993)

### Les loups<sup>59</sup>

Un SA arrive, se plante au garde-à-vous devant le type qui nous interroge et annonce : « Nous le tenons ! »

« Dépêchez-vous de rentrer chez vous », nous intime le civil ; puis il se dirige vers l'attroupement qui s'est formé devant la boutique du savonnier. « Dégagez ! »

Nous y allons aussi. Un tas de gens se sont agglutinés autour du cordon de police. Il y en a qui vocifèrent, d'autres restent muets. Et au centre du cordon se trouve...

Je prononce son nom tout bas : « Arthur ! »

J'ai la gorge nouée car je sais qu'il mourra cette nuit. Et mourir, avec eux, ça veut dire qu'ils vont le torturer effroyablement jusqu'à ce qu'il en crève. Par-dessus les épaules et les têtes des SA qui encerclent Arthur, des voix hostiles et altérées de sang se déchaînent ; on le menace du poing ; une haine fanatique fait étinceler les regards. Mais on perçoit aussi quelques visages anguleux, impassibles, crispés par la douleur. Le visage des vaincus. Le visage du peuple endurent de terribles souffrances. C'est que derrière le cordon des SA se trouvent mêlés aussi bien les ennemis jurés d'Arthur, que ses frères. Ses frères ? Oui, ses frères ! Mes frères !

[...]

Le cordon se resserre. Ils emmènent Arthur. Une horde hurlante de loups hargneux et avides de sang lui fait cortège et le voue aux gémonies. Les visages des SA sont de marbre. Ils ont tout leur temps. Arthur va passer la nuit dans leur caserne et demain les journaux annonceront qu'un communiste de plus s'est suicidé dans sa cellule. À moins qu'ils ne publient rien du tout. Qui s'intéresse à un cadavre anonyme ?

Les loups sautillent en jappant tout autour de l'escorte. Ils veulent en avoir pour leur compte. C'est la raison pour laquelle une petite brèche s'ouvre de temps à autre dans le cordon. Certes les SA sont sévères et la brèche est éphémère, mais elle suffit pour procurer à quelques-uns la jouissance extrême de lacérer de leurs ongles la figure d'Arthur, de mêler leurs crachats à son sang : « Salaud de communiste ! Suppôt des Juifs ! » La bave leur vient spontanément à la bouche.

Lorsqu'Arthur s'affale à genoux sur la chaussée, ils se marrent. Comme ils sont heureux ! Ils invoquent la volonté divine et y trouvent la justification morale de leur comportement. « Mort à Satan, mort à l'Antéchrist ! Il faut l'écraser comme une vermine, l'éliminer, l'exterminer ! Il faut libérer le monde de sa présence ! »

On le remet sur ses jambes et l'hallali reprend de plus belle.

Le visage de glace, le souffle coupé, les yeux ternes et secs, les vaincus observent la scène. Leurs poings restent dans les poches. Leurs âmes sont fatiguées. Sans broncher, ils accompagnent le cortège.

Seule une vieille femme qui sait encore pleurer est restée devant la devanture du savonnier, à l'endroit même où se trouvait Arthur. Des larmes ont envahi les sillons de ses rides. Elle est trop lasse pour les essuyer.

---

59. *Les Sous-hommes* [*Untermenschen*, 1933], traduction de Thierry Feral, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 131-133.

## Adam Scharrer (1889 – 1948)

### Le monstre communiste<sup>60</sup>

Dans la soirée, le ministre de l'Intérieur de Prusse<sup>61</sup> prononça un discours radiodiffusé concernant « les projets d'actions terroristes du Parti communiste contrecarrés par la police ». Il était prévu d'empoisonner la nourriture dans les cantines de la SA et d'autres collectivités. Dès le début de l'insurrection, on aurait surpris chez eux tous les fonctionnaires de police chargés de lutter contre les communistes, et on les aurait immédiatement éliminés. Les femmes et les enfants de personnalités de l'État auraient servi d'otages, tandis que les femmes et les enfants des fonctionnaires de police auraient été utilisés comme boucliers humains dans les affrontements avec la force publique. Toutes les sections du Parti communiste avaient pour instruction de s'équiper de fusils, de pistolets, de bombes, de couteaux, de poings américains, de gourdins, de cocktails Molotov, d'échelles de corde, de pelles, de clous pour crever les pneus, de pavés, d'eau bouillante, de poison. Le signal de la révolution, c'était l'incendie du Parlement, le 27 février. Des groupes terroristes portant l'uniforme de la SA ou du Casque d'acier étaient chargés de perpétrer des pillages pour discréditer les organisations nationalistes et les priver de la confiance de la population. Dans le même temps huit mille fermes devaient être incendiées et des jacqueries éclater dans dix mille villages pour attirer le maximum de forces de police à la campagne et ainsi avoir les coudées franches pour mener à bien l'insurrection dans les villes. On avait défini huit mille points stratégiques où l'on dynamiterait les voies de chemin de fer, les ponts, les entreprises d'importance vitale afin de provoquer le chaos le plus total. « Dès lors que l'on est en possession de tous les éléments prouvant l'existence de ce projet criminel, déclara le président du Conseil régional de Prusse, il va de soi que l'État a le devoir de prendre toutes les mesures qui s'imposent pour étouffer le monstre communiste dans l'œuf. Qu'en serait-il maintenant de notre pauvre Allemagne si l'on avait laissé ne serait-ce que vingt-quatre heures à ce monstre sanguinaire pour agir à sa guise ? Qui parviendrait à arrêter cette bête démoniaque ? Qui aurait encore le courage de se mobiliser pour renverser la situation ? Le mot d'ordre des communistes, c'est que tout officier est un ennemi et qu'aucune loi ne saurait le protéger. Il doit être abattu sans pitié là où il se trouve. Et il en va de même pour la police. Il faut tuer tous les gradés jusqu'aux commissaires partout où c'est possible ! Ces quelques exemples vous montrent combien il était nécessaire de protéger le peuple allemand de cette menace incommensurable, conclut le ministre au bout d'une heure et demie de discours. Pas question pour nous que le monstre communiste déchire et dévore le peuple allemand ! »

Dans la vitrine de sa charcuterie attenante à l'auberge, le patron de la « Krone » avait exposé un buste de Hitler rehaussé de lauriers. La nuit, des cierges brûlaient dans la vitrine. Sur le socle du buste était inscrit en lettres dorées : « Le Sauveur de l'Allemagne ».

---

60. *Les Taupes [Maulwürfe, 1933]*, traduction de Thierry Feral, in *Adam Scharrer. Écrivain antifasciste et militant paysan*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 78-80.

61. Il s'agit de Hermann Göring qui cumulait les fonctions de ministre de l'intérieur de Prusse (création de la Gestapo), de président du Conseil régional de Prusse, et de ministre du Reich en charge de la *Luftwaffe*.

## **Veza Canetti (1897 – 1963)**

### **Une rue étrange<sup>62</sup>**

C'est une rue étrange, la rue Jaune. Ici habitent des infirmes, des somnambules, des fous, des désespérés et des repus. Le promeneur ordinaire ne les remarque pas. Mme Maya aurait pu les voir, mais elle préférerait fermer les yeux.

Plus maintenant. Maintenant, quand elle parcourt la rue Jaune, elle regarde autour d'elle. Chaque jour passe une voiture d'enfant, qui abrite un corps d'enfant surmonté d'une bosse et d'une tête de vieillard. Les petites jambes pendouillent comme celles d'un pantin. L'occupante de la voiture est moins épouvantée de son aspect que les autres, ceux qui la voient. Le sang ment. Elle se sent chaude et jeune. Elle vibre d'espoirs. Les déceptions l'ont desséchée, mais elle continue d'espérer. Le sang ment.

Chaque matin, peu avant de s'éveiller, la Nabote voit la vérité. Elle voit sa propre image. Elle se sent comme elle est en réalité. Elle gémit si fort qu'elle se réveille. La journée commencée, elle s'oublie à nouveau.

Elle passait à présent auprès de la jeune femme. Elle capta son regard. Haussa les sourcils d'un air railleur.

Mme Maya poursuivit son chemin et vit M. Koppstein, aux aguets devant son magasin de cuir. Il attendait l'instant de la saluer. Elle détourna les yeux. Elle avait un enfant à chaque main. Devant le bureau de tabac se tenait la buraliste. Elle se tenait, dans une attitude soumise et embarrassée, face à un monsieur à la mine sévère. Le monsieur proférait des paroles menaçantes. Il avait les cheveux raides, les ongles raides, les doigts raides.

Au bout de la rue, elle rencontra M. Kienast, un voisin. Il la salua avec douceur. Il était vétérinaire. Mais quand un chien avait la maladie, c'était un confrère qui devait lui faire la piqûre mortelle. Les Kienast n'avaient pas de bonne, juste une femme de journée, qu'on renvoyait chez elle en toute hâte dès le déclin du jour. Souvent, elle devait partir au beau milieu d'un récurage. Jamais un invité ne passait la nuit chez les Kienast. Car M. Kienast était somnambule. La nuit, il errait à pas de loup à travers toute la maison. Le jour, il était blafard et doux comme la lune.

Avec ses enfants, Mme Maya parcourait la rue Jaune et plusieurs rues avoisinantes. Elle passait devant les boutiques multicolores la tête haute, aussi gaie qu'autrefois, lorsque, avec ses frères et sœurs, elle se promenait devant les bazars de sa ville natale. Elle exauçait les désirs enfantins de ses enfants. Les emmenait au parc, les regardait s'amuser. Elle avait les joues roses, des battements de cils paisibles, un corps épanoui. Les beaux messieurs admiraient la belle dame.

## **Egon Erwin Kisch (1885 – 1948)**

### **Le rédacteur Lobing<sup>63</sup>**

Une autre génération de journalistes politiques avait fait son apparition sur le devant de la scène, qui cachait ses grands airs et sa vanité derrière le masque du cynisme et de la désinvolture. Ces compères débrouillards et vifs, avaient l'aval des deux nouveaux patrons, qui avaient repris le journal à la mort de leur père et qui voulaient montrer, par tous les moyens, que le ton était nouveau. Ce qui leur déplaisait foncièrement, c'était les

---

62. *La Rue Jaune* [*Die gelbe Straße*, « roman de la rue » achevé fin 1933, parution posthume en 1989], traduction de Léa Marcou, Paris, Maren Sell, 1991, pp. 88-90.

63. *Histoires de sept ghettos* [*Geschichten aus sieben Ghettos*, 1934], traduction de Marianne Brausch, Grenoble, Presses Universitaires, pp. 53-55.

noms par trop juifs du personnel de la rédaction, les Pollack, les Kohn et les Löwi. Les deux éditeurs obtinrent donc, contre un quelconque service rendu au chef du gouvernement, le changement des noms de tous les rédacteurs.

C'est à cette occasion que le vieux Löwi se vit affubler du nom de Lobing. Mais comme lui-même continuait à s'appeler « Löwi » et comme il continuait à signer Löwi dans le cahier de quittances, les patrons s'avisèrent un jour qu'ils avaient oublié de l'informer de son nouveau nom. Aussi décidèrent-ils de ne pas donner suite et négligèrent d'annoncer au vieux Lobing — on lui demanda de moins en moins souvent, puis plus du tout d'écrire ses éditoriaux — qu'il était pensionné.

C'est ainsi que Lobing, rédacteur pensionné, ne sait pas qu'il s'appelle Lobing et qu'il est rédacteur pensionné.

Chaque premier lundi du mois, il touche sa pension qui lui tient lieu de salaire, et jusqu'au premier lundi du mois suivant, il passe son temps à la rédaction, l'air sévère et digne, arpentant la salle au rythme alerte des deux cents lignes avec lesquelles il accompagnait autrefois les événements du jour.

Au début, la jeunesse de la rédaction s'amusa à l'interroger sur diverses actualités dont il n'avait aucune idée et se régala de sa réponse recherchée. Plus tard, la plaisanterie cessa d'en être une et on laissa le vieux se promener en paix et en majesté dans la pièce. Personne ne se doutait de ce qui se passait dans son esprit, jusqu'à ce que par ennui ou par effronterie, un dimanche de 1923, un jeune rédacteur sentit le besoin d'adresser la parole au vieux Lobing :

« Qu'est-ce que vous pensez de l'abolition de la peine de mort ? »

Lobing interrompit ses allers-venues léonines, croisa les mains derrière le dos et réagit en adressant au jeune rédacteur la réplique que quiconque n'a lu, ne serait-ce qu'un seul éditorial de Lobing, connaît : « D'où tenez-vous cette science ?

— Le Parlement en a décidé ainsi. »

Il leva l'index : « À ceci il faut ajouter qu'il faut savoir que tout changement apporté à la Constitution ou aux lois doit être approuvé par l'Empereur.

— Quel empereur ? » s'exclama le jeune collègue médusé.

D'un ton docte, mais évitant cependant prudemment de prononcer le nom de l'Empereur, Lobing répondit : « Sa majesté apostolique d'Autriche, roi de Hongrie, roi de Bohême... »

Il aurait certainement déclamé le titre complet, si le jeune collègue ne l'avait interrompu, ne laissant même pas le vieux Lobing aller jusqu'à roi de Lodométrie et d'Illyrie et encore moins comte princier du Tyrol, seigneur de Görz et Gradiska ou encore roi de Jérusalem, mais il l'interrompit :

« Nous n'avons plus d'empereur !

— J'entends bien ? Plus d'empereur ? Qu'avons-nous alors, si je peux me permettre ?

— Nous avons une république. »

Lobing, les yeux droits dans les yeux de son interlocuteur : « Et depuis quand est-ce que cette forme étatique de la res publica romaine dont vous parlez aurait-elle force de loi dans ce pays ?

— Depuis cinq ans. »

Lobing sursaute : « C'est étrange, c'est même déroutant ! »

Il se retourne vivement et reprend d'un pas agité son va-et-vient dans les salles de la rédaction.

L'instigateur de la conversation suivait le vieux d'un air étonné. Lui, dont le métier était autrefois de donner un avis précis sur les événements de l'époque, ne se souvenait pas que la fin de la guerre avait entraîné la chute de l'Empire. Peut-être, pensait le jeune rédacteur, peut-être lui ai-je annoncé ceci avec trop peu de ménagements, peut-être l'ai-je vexé et est-il honteux que j'aie découvert son ignorance.

Il se dépêcha de rejoindre le vieux Lobing dans l'autre pièce pour le rassurer : « Mais monsieur Löwi, je sais bien que vous savez que nous avons une république, vous vouliez

seulement vous moquer...

— Non ». Lobing, le rédacteur pensionnaire lui coupa la parole, laissant cours à dix années de colère contre sa mise à l'écart. Il continua amer et désenchanté : « non, cela, je ne le savais *naturellement* pas. Je suis la cinquième roue du carrosse dans cette rédaction. Personne ne me dit jamais rien. »

Ainsi, vociférant, il tendait le poing contre cet ennemi qui lui cachait les événements les plus importants.

## Joseph Roth (1894 - 1939)

### Le pardon<sup>64</sup>

Quelques semaines plus tard – l'été tirait à sa fin, les châtaignes étaient mûres et les juifs de Koropta se préparaient à célébrer leurs grands fêtes –, le doux frère Eustache du couvent proche de Lobra apparut dans la boutique du commerçant Nissen. Les bons frères du couvent de Lobra s'occupaient de soigner les malades, certains étaient d'excellents médecins et, même parmi les juifs de Koropta, certains, lorsqu'ils étaient malades, n'allaient pas voir le chirurgien ou le médecin, mais les moines. Parfois, à certains moments de l'année, deux d'entre eux venaient dans la petite ville de Koropta quêter pour les malades pauvres. Un curieux sentiment s'emparait alors des juifs, un sentiment de familiarité et d'étrangeté mêlés, de reconnaissance, de respect et de peur. Si les calottes rondes que les moines portaient sur leurs crânes rasés leur étaient familières, ils n'en avaient qu'une peur plus grande de la grosse croix de métal pendue comme une arme à la hanche des frères, cette croix que l'on reprochait à leurs ancêtres d'avoir dressée à des fins abominables, qui promettait la félicité à tous les peuples de la terre et à eux seuls, les juifs, malheur et malédiction. A tel ou tel juif, un moine avait déjà arraché une mauvaise dent, posé des sangsues, ouvert un abcès. Ils n'étaient peut-être proches de ceux qui les aidaient que lorsqu'ils éprouvaient des douleurs ; la crainte que leur inspiraient les souffrances de la maladie refoulait pour quelques heures l'autre crainte, beaucoup plus grande, celle du sang. Dans les moments de bonne santé, la gratitude qu'ils éprouvaient à l'égard des bons frères coexistait difficilement avec la méfiance. Comme les frères, au contraire du chirurgien ou du médecin, ne demandaient pas d'argent, on allait volontiers les voir, mais, après la guérison, on se demandait aussi pourquoi ces hommes incompréhensibles guérissaient gratuitement les juifs. Les bons frères connaissaient peut-être ou pressentaient ces idées et ils associaient au commandement consistant à éveiller l'amour du prochain par de pieuses incitations à l'aumône leur but qui était aussi de dissimuler avec intelligence leur propre altruisme vis-à-vis des juifs, eux-mêmes intelligents. Dans les maisons juives, on donnait ces aumônes rapidement, presque à la hâte. On apportait aux moines de l'argent, des vêtements, des vivres devant la porte afin qu'ils ne la franchissent pas. Leurs frocs bruns et grossiers agités par le vent, leurs visages rouges et rayonnants, leur perpétuelle douceur, leur parfaite indifférence au froid et à la canicule, tout cela semblait étrange et inquiétant aux juifs, eux-mêmes enclins à se faire des soucis, à nager même dans ces soucis, qui, chaque matin, commencent par craindre à nouveau le jour qui se lève, qui, longtemps avant l'arrivée de l'hiver, se mettent déjà à trembler de froid, qui, dans la canicule de l'été, maigrissent jusqu'à devenir des squelettes, qui, toujours nerveux parce qu'ils ne se sont jamais sentis chez eux dans ce pays, ont déjà depuis longtemps perdu leur égalité et qui sont tiraillés entre la haine et l'amour, le colère et la soumission, la révolte et le pogrom.

---

64. *Tarabas. Un hôte sur cette terre* [Tarabas. *Ein Gast auf dieser Erde*, 1934], traduction de Michel François Demet, Paris, Seuil - points, 2009, pp. 228-237.

Depuis des années, ils étaient habitués à voir apparaître les frères du couvent de Lobra à des moments très précis de l'année. Lorsqu'ils aperçurent l'un d'eux un jour inhabituel, ils commencèrent à pressentir un malheur. Que pouvait-il apporter ? Où voulait-il aller ? Ils restaient immobiles, attendant et tremblant devant leurs échoppes, prêts à se cacher à tout moment. Le frère Eustache cependant, doux et replet, passait à pas mesurés devant tous ces effrois sans rien en deviner, au milieu de la rue boueuse, les pans de sa robe légèrement relevés, avec ses bottes de paysan à doubles semelles. De temps à autre, une paysanne bigote sautait du trottoir de bois pour lui baiser la main. Il en avait l'habitude. Il tendait sa main brune et vigoureuse avec une dignité mécanique, laissait la paysanne la baiser et l'essuyait ensuite sur sa robe. Les regards craintifs des boutiquiers juifs le suivaient. On le vit s'arrêter devant la boutique de Nissen, en lire l'enseigne et monter d'un pas puissant sur le trottoir de bois. Il disparut dans la boutique.

Le boutiquier Nissen se leva de son tabouret, surpris et effrayé. Le frère Eustache sourit avec douceur, tira des profondeurs de sa robe une boîte d'ivoire et offrit au juif une prise de tabac. Le juif y plongea les doigts, y puisa abondamment et demanda :

- Très révérend père, que souhaitez-vous ?

- N'aie pas peur, dit le moine, je viens pour une affaire mortellement triste. Il y a chez nous, dans notre couvent, un homme malade. Il va bientôt mourir. Schémariah, le fou, habite chez toi. Tu as fait une bonne œuvre. Tu l'as recueilli. Comme j'aimerais qu'il y ait autant de bons cœurs chez les chrétiens !

Plus calme, mais toujours méfiant, Nissen émit cette remarque générale :

- Dieu commande la miséricorde !

- Mais il est rare que les hommes suivent Dieu ! répliqua Eustache. Tu as volontairement pris sur toi ce fardeau. Et ce doit être difficile de s'entendre avec ce Schémariah ! Crois-tu que je puisse lui parler ?

[...] Et le boutiquier Nissen, non sans inquiétude, conduisit le moine jusqu'à la mansarde de Schémariah [...].

Schémariah leva les yeux du grand livre où il semblait lire sans interruption. Derrière son hôte et ami Nissen, il vit la silhouette grasse, effrayante, étrangère, du moine dans son froc brun, il referma vivement le livre, se leva et se serra contre le mur. Il resta immobile, sa tête maigre devant la lucarne ronde, la seule fenêtre de sa chambre, et le doux frère Eustache songea en le regardant à un saint ou à un apôtre. Schémariah tendit vers ses visiteurs ses deux mains décharnées qui sortaient de ses manches beaucoup trop courtes. Sa bouche tremblait, mais il ne disait rien.

- Schémariah, écoute et fais bien attention ! commença Nissen en s'approchant de la table. Tu n'as pas besoin d'avoir peur. Cet homme ne vient pas pour t'enfermer. Il a une prière à t'adresser, il ne veut te demander qu'une toute petite chose...

- Que veut-il ? demanda Schémariah.

- Un homme est à l'agonie chez lui, dans sa maison... Cet homme dit qu'il t'a fait du mal autrefois. Il ne peut pas mourir en paix pour cette raison. Il faut que tu lui dises que tu ne lui en veux pas...

Un instant s'écoula. Schémariah quitta ensuite l'endroit où il s'était réfugié. Et, à la surprise de Nissen, il dit à haute voix :

- Je sais qui il est. Qu'il meure en paix ! Je ne lui en veux pas.

[...]

Nicolas Tarabas était couché dans la cellule du frère Eustache, dans son lit. Il attendait. Un feu brûlait sur le sol de pierre, à côté du lit, afin de réchauffer le malade. Un moine était assis de l'autre côté du lit.

Eustache entra et Tarabas se redressa dans le lit.

- Il te pardonne ! dit Eustache

[...]

On enterra le colonel Tarabas à Koropta, avec tous les honneurs qui revenaient à un

colonel. Il y eut de la musique et des coups de feu. Les juifs de Koropta suivirent le cortège jusqu'au cimetière...

## Leo Perutz (1882 - 1957)

### Les voleurs d'église<sup>65</sup>

Pendant plus d'une année, les voleurs d'églises sévirent de l'Elbe à la Vistule... Ils coururent la Poméranie, la Pologne, le Brandebourg et la Neumark, la Silésie et les monts de Lusace. Ces contrées avaient toujours regorgé de bandits mais aucun n'avait encore osé s'en prendre aux biens sacrés de l'Église, même en ces temps de calamité. A présent la profanation était monnaie courante et l'émoi était grand. On crut d'abord, à l'ampleur des méfaits, que les pilleurs de lieux saints étaient plus d'une centaine. Il s'avéra qu'ils n'étaient que six et ne formaient qu'une petite bande. Aussitôt le bruit courut que les brigands de Dieu avaient le pouvoir de se rendre invisibles au cœur du danger, aussi le baron Maléfice les poursuivait-il en pure perte. D'aucuns prétendaient que Satan, l'ennemi héréditaire de Dieu, s'était fait leur capitaine et dirigeait en personne les opérations.

Le premier qui eut affaire à ce capitaine fut le curé de Kreibe, petit village relevant d'un certain sieur von Nostitz. Un soir de mai, après le salut, le curé s'était rendu au village voisin pour convenir avec l'épicier du prix auquel il pourrait lui vendre son miel, car le saint homme pratiquait l'apiculture. Il s'apprêtait à quitter le boutique quand une averse l'avait contraint à se replier dans l'auberge du lieu ; il était près de minuit lorsqu'il avait regagné Kreibe.

Il arrivait à hauteur de l'église lorsqu'il aperçut de la lumière à l'intérieur : les ténèbres s'éclairèrent l'espace d'un instant et le saint Georges du vitrail apparut avec son manteau bleu et le dragon auquel l'artiste local avait donné l'apparence d'une vache prête à vêler, agrémentée d'ailes de chauve-souris.

La lueur s'éteignit aussitôt mais le curé, à présent, savait qu'il y avait quelqu'un dans l'église. Les objets de valeur ne manquaient pas – un crucifix d'argent massif, haut d'une aune, une statue en ivoire de la Vierge Marie avec sa couronne d'or, offrandes que le sieur von Nostitz avaient faites à l'église quatre ans auparavant lorsqu'il avait contracté la petite vérole – mais le curé ne songea pas un instant aux pilleurs d'églises ; il ne s'inquiétait que des deux seaux de miel qu'il serrait, avec les cassolettes, le soufflet et autres ustensiles, dans la sacristie laquelle était à ses yeux le seul endroit sur du village.

La porte de l'église était verrouillée. Il alla chercher la clé, tout joyeux de prendre sur le fait les voleurs de miel qu'il désirait pincer depuis longtemps. L'anathème aux lèvres et la bougie à la main il entra dans le sanctuaire.

Un courant d'air souffla sa chandelle. Il fit quelques pas dans l'obscurité quand une lanterne sourde éclaira soudain son visage ; le faisceau lumineux descendit le long de sa soutane, et c'est alors qu'il vit l'homme – lequel pointait sur lui son pistolet.

La foudre mourut sur ses lèvres et sa peur fut telle qu'il ne put que murmurer : « Béni soit Jésus-Christ. »

- Pour l'éternité, amen, révérend père, fit des plus poliment le personnage qui le tenait en joue. Navré de vous avoir effrayé, messire ! Je me suis permis d'entrer sans avoir l'honneur d'y être convié.

65. *Le Cavalier suédois* [*Der schwedische Reiter*, 1936], traduction de Martine Keyser, Paris, Phébus libretto, 1987, pp. 129-136.

Le curé vit que l'homme portait un masque : il comprit qu'il avait affaire à l'un des brigands sacrilèges. Son cœur battait à tout rompre. Tandis qu'il fixait éperdument le masque, la lourde porte de la sacristie s'ouvrit et trois hommes apparurent, le visage dissimulé par un linge. Le premier portait le crucifix d'argent, l'autre la couronne ravie à la Vierge et le troisième la cassolette du curé ainsi qu'une lanterne sourde.

- Jésus! Est-ce possible ? Vous avez eu raison de cette porte bardée de fer ! se lamenta le curé qui tremblait de tous ses membres.

La porte en effet ne manquait ni de verrous ni de barres, et c'était lui-même qui avait la clé... qu'il venait tout juste de prendre dans l'armoire.

L'homme au masque abaissa son arme et esquissa une révérence comme pour remercier le curé du grand honneur qu'il lui témoignait.

- Sachez, mon révérend, qu'une porte d'acier ne nous arrête pas plus qu'une toile d'araignée, dit-il. C'est à peine si nous y prêtons attention.

Puis il ajouta à l'adresse de ses compagnons :

- Faites vite. Le temps presse et nous ne saurions importuner davantage le révérend père.

Le curé les vit engouffrer le crucifix et la couronne d'or dans une grande besace. Son devoir eût été de donner l'alarme, de crier au meurtre, de monter quatre à quatre l'escalier du clocher et de sonner le tocsin à dix lieues à la ronde. N'était-il pas le dépositaire de ces biens sacrés ? Mais il tremblait pour sa vie. Aussi prit-il le parti de ne pas bouger et de lever les bras au ciel.

- Ce sont les ex-voto de notre maître, fit-il d'une voix geignarde. Vous voulez donc les profaner ? Il les a donnés à Dieu, non aux hommes.

- Non pas, rétorqua fort posément le capitaine. Il n'a jamais donné à Dieu que l'aumône qu'il a consentie aux pauvres. Tout le reste, il l'a donné au monde et je viens prélever ma part.

- Ce que vous faites là est un péché grave, ce vol est un sacrilège ! s'écria le curé. Repose les objets du culte ou crains la damnation éternelle !

- Que le révérend père montre un peu d'indulgence envers les pécheurs, répartit le capitaine. Ils ont leur rôle à jouer. Car où iriez-vous sans eux ? Que seriez-vous sans nos péchés ?

Le diable parlait par cette bouche, le curé en avait la conviction à présent. Seul le menteur, le Négateur insigne pouvait en effet troubler l'entendement par des propos aussi captieux et impies. Il recula d'un pas, se signa à la hâte et marmonna d'une voix étranglée :

- *Satana ! Satana ! Recede a me ! Recede !*

- Plaît-il messire ? Demanda l'homme au masque. Je n'ai pas compris. Je ne suis pas instruit et n'entend pas le latin.

- Tu es possédé du démon, voilà ce que j'ai dit, s'écria le curé. Il parle par ta bouche.

- Révérend, je vous en prie, pas si fort, on pourrait nous entendre, fit le brigand moqueur. Si je suis possédé du démon, c'est Dieu qui l'a voulu. Le démon ne saurait disposer d'une simple truie sans Son agrément, relisez l'évangile de Matthieu.

Sur quoi il tourna les talons et alla rejoindre ses compagnons. Le curé, qui ne quittait pas des yeux, réfléchissait à la description qu'il donnerait de lui quand viendrait l'heure d'aider à son identification et à sa capture.

« De belle prestance, plus grand que la moyenne, fit-il à part soi. Le visage hâve, pour autant qu'on puisse en juger. Si seulement il ne portait pas ce masque ! Une perruque bouclée, un chapeau à galon blanc, un manteau noir bordé de blanc. Voilà tout. Piètre signalement ! »



Dans l'intervalle, le capitaine avait pris la cassolette des mains de son compagnon. L'ayant examiné avec soin, il revint vers le curé.

- Je vois, mon révérend, que vous pratiquez l'apiculture, remarqua-t-il. Combien de ruches? si je puis me permettre cette question.

- Trois, répondit le curé qui poursuivait mentalement : « Mains fines comme en ont généralement les personnes bien nées. Longs doigts de voleur. Le menton rasé. »

Il ajouta à voix haute :

- Elles sont dans le pré, derrière ma maison.

- Trois ruches, répéta le capitaine. Au printemps vous devez récolter au moins dix-huit mesures.

- Cette année, je n'en ai eu que dix et demie, fit le curé avec un soupir.

- Pour trois ruches, c'est bien peu, constata le capitaine. Pourtant l'année fut idéale : un été avec du vent tiède et une bonne rosée du soir, un automne long et sec, un hiver enneigé. A quoi faut-il attribuer la chose ?

- C'est une catastrophe ! se lamenta le curé qui ne savait s'il devait pleurer ses ruches ou le trésor perdu. Mes abeilles ont la dysenterie.

- Et il n'y a rien à faire ? On ne connaît pas le remède ?

- Non, fit le curé, soucieux. Il n'y a rien à faire. Il faut attendre que le mal passe.

- Écoutez, révérend ! déclara le pilleur d'églises. Prenez de l'eau sucrée, pilez un peu de cumin des prés, puis mélangez le tout à quelques gouttes d'huile de lavande et donnez ce breuvage aux abeilles. C'est un remède éprouvé contre la dysenterie.

- J'essaierai, fit le curé songeur. Mais où trouverais-je du cumin des prés ? Je n'en ai jamais vu par ici. Et que dois-je faire pour clarifier mon miel ? Je l'ai filtré deux fois mais il reste trouble.

A présent ils étaient seuls dans l'église, les autres ayant disparu avec le sac. Le capitaine hocha la tête :

- C'est l'humidité de l'air, avança-t-il. La sacristie n'est pas l'endroit qui convient. Les murs suintent. Mettez le miel au soleil, révérend !

- Vous ne connaissez pas les paysans ! s'écria le curé. Une vraie bande de voleurs qui pillent mon miel à ma barbe. Il n'est en lieu sûr qu'ici, dans cette sacristie, car j'ai pourvu la porte en fer de verrous et de barres.

- Je sais, fis le pilleur d'églises. Les paysans volent effrontément et je le déplore. Chacun devrait s'acquitter de sa tâche et laisser en paix son voisin. Mais il est l'heure pour moi de prendre congé, messire.

Les deux hommes, tout en conversant, allaient et venaient entre les bancs. Le curé s'arrêta.

- Je suis navré, dit-il, de ne pouvoir jouir plus longtemps de votre conversation, messire.

- Votre amabilité me touche, répondit le voleur avec une égale courtoisie. Mais je suis tenu de partir, messire, et vous prie de m'excuser pour cette fois.

Il tira sa révérence, souffla la lanterne sourde et disparut dans l'obscurité.

Le curé s'attarda un instant dans l'église, il se demandait où entreposer son miel, car indéniablement les murs de la sacristie suintaient. Plus d'une minute s'écoula, il pouvait à présent monter au clocher et sonner le tocsin sans danger. Il jugea cependant plus avisé de suivre secrètement les brigands pour voir quelle direction ils allaient prendre et s'ils étaient à cheval. Ensuite seulement, il alerterait les paysans. Mais lorsqu'il sortit de l'église les bandits avaient disparu. Bien que la lune fût levée, il ne put déceler la moindre trace de leur passage. Il semblait – ainsi qu'il le relata une heure plus tard aux paysans effrayés – qu'ils eussent

emprunté les ailes de la chouette et des choucas nichant dans le clocher, et assuré par ce biais leur fuite.

## Ernst Jünger (1895 – 1998)

### Le serment<sup>66</sup>

L'incendie me révélait que l'attaque du prince et de Braquemart avait dû les mener jusqu'aux degrés même du palais.

Et, comme toujours au spectacle d'actions téméraires et réussies, mon cœur se gonfla d'un sentiment de joie. Mais le triomphant éclat de rire du grand Forestier me revint aussi à l'esprit, et mon regard se détourna bien vite pour épier le Rouissage. Je vis là des choses qui dans leur infamie me firent pâlir.

Les feux qui éclairaient le Rouissage ardaient encore, mais ils étaient recouverts d'une couche de cendre blanche, telle un petit dôme d'argent. Leur lueur tombait sur la cabane d'équarrissage qui était grande ouverte, et colorait d'un rouge éclat le crâne grimaçant sur le pignon. Des traces qui parsemaient aussi bien le sol autour des feux que l'intérieur de l'ancre abject, et que je ne veux point décrire, donnaient à penser que les Lémures<sup>67</sup> avaient célébré l'une de leurs fêtes effroyables, dont les lieux portaient encore le reflet. Nous autres hommes ne regardons de telles visions qu'en retenant notre souffle, et comme à travers une mince fente.

Qu'on sache seulement que mes yeux, parmi toutes les têtes anciennes et depuis longtemps décharnées, en découvraient deux nouvelles, fichées bien haut sur des épieux, la tête du prince et celle de Braquemart. Du haut de leur point d'acier, où des crochets se recourbaient, elles regardaient les brasiers se couvrir de blêmes éclats. La chevelure du jeune prince était à présent blanche, mais je trouvais dans ses traits plus de noblesse encore, et cette beauté suprême, sublime, que seule enfante la souffrance.

Je sentis à ce spectacle les larmes me monter irrésistiblement aux yeux, mais de ces larmes où, mêlée de l'affliction, une rayonnante exaltation nous saisit. Sur ce pâle masque, d'où pendait en lambeaux la peau écorchée, et qui, élevé sur l'épieu du martyr, regardait les feux au-dessous de lui, l'ombre d'un sourire se jouait, d'une allégresse et d'une douceur suprêmes, et je compris que cet homme avait durant ce jour dépouillé pas à pas sa faiblesse, comme laisse tomber ses haillons un roi qui se cachait sous le déguisement du mendiant. Un frisson me saisit alors au plus profond de l'être, car je compris que celui-là était digne de ses lointains ancêtres, vainqueurs des monstres ; il avait tué dans son cœur le dragon. Épouvante. Si j'avais douté auparavant, à présent mon doute s'effaçait : il existait encore parmi nous des êtres nobles, au cœur desquels vivait et s'accroissait la connaissance de l'ordre supérieur. Et comme tout haut exemple nous convie à le suivre, je fis le serment devant cette tête, de préférer à jamais la solitude et la mort avec les hommes libres au triomphe parmi les esclaves.

---

66. *Sur les falaises de marbre* [*Auf den Marmorklippen*, 1939], traduction de Henri Thomas, Paris, Gallimard, 1995, pp. 162-164.

67. Chez les Romains, spectres malfaisants (*Lemures*) qui venaient terroriser les vivants ; chez Goethe, les serviteurs de Méphistophélès à la fin du *Second Faust* (mort de Faust) ; chez Jünger, les nazis (cf. son *Journal parisien / Strahlungen*, Paris, Bourgois, 1980).

## Georg Kaiser (1878-1945)

### Après une guerre perdue<sup>68</sup>

Après une guerre perdue, alors que règnent la famine et la dépravation — mutation de tous les concepts —, un bonimenteur de foire entrevoit sa chance. Attendu qu'il est lui-même possédé par de vils instincts, il sent qu'il est en mesure d'imposer son gouvernement à tous s'il promet de les sauver de l'état de désespérance où ils se trouvent. Aussi promet-il, promet *tout*, — à condition qu'on le suive, pour peu qu'on lui obéisse !

Et ce peuple, qui a tout perdu et ne perçoit aucune issue, prête foi dans sa bêtise à la vacuité de ces boniments qui ne visent nullement à son bonheur, mais tout bonnement à servir un pouvoir personnel — cet abject désir de domination. Bien faible est au début le nombre des fidèles, mais le boniment ne cesse de s'amplifier, les promesses gagnent en hardiesse — jamais contrôlables, jamais contrôlées. Ceux qui n'ont rien à perdre, qui se refusent à penser et à exercer leur esprit critique, répondent à l'appel du corrupteur. Lequel les mène à leur perte. Titubant de faim, abasourdis par les clameurs de la multitude, poussés par un ardent désir de liberté et de paix, ils font chorus aux vociférations porteuses de leurs aspirations.

Le grand scélérat a atteint son but. Il les broie maintenant, eux qu'il a séduits par ses mensonges effrontés, en une masse harcelée qu'il domine et exploite. Il pousse le sadisme jusqu'à faire construire la prison à côté de son palais. Il entend le bruit des chaînes, les gémissements de ceux que l'on torture, et sa suffisance ne connaît plus de bornes : il possède désormais le droit de vie et de mort sur tous.

Et tandis que tous crèvent de faim et dépérissent, un camion couvert d'inscriptions falsifiées, regorgeant des victuailles et des breuvages les plus luxueux, traverse chaque jour la cour de la prison pour se rendre au palais. C'est qu'afin de pouvoir proférer de nouveaux mensonges, tous censés rester lettre morte, l'auguste langue veut se fortifier avec les mets les plus raffinés. Cependant, le peuple finit par s'apercevoir qu'aucune promesse ne se concrétise. On est encore contraint de réprimer son sentiment de révolte, toutefois la foule des révoltés grossit à vue d'œil. On n'en est encore qu'aux murmures, mais le plan est prêt : renverser le plus ignoble des menteurs.

Et un jour, alors que suite à une défaillance dans la direction, le camion percute violemment le mur et déverse aux pieds des affamés les nourritures les plus exquises, le signal est donné. Certains parviennent à se défaire de leurs chaînes. Les gardiens sont vite maîtrisés et l'on donne l'assaut au palais, prêt à tous les meurtres. Celui que l'on menace ainsi est prompt à la réflexion. Bien trop couard pour reconnaître ses méfaits, il se réfugie par un couloir souterrain dans la prison. Ayant préalablement pris soin de transformer quelque peu sa barbe et de modifier sa coiffure — méconnaissable pour tout regard superficiel —, il s'enchaîne lui-même et gémit pour qu'on le libère. Les révoltés dont diligents à accéder à sa requête, et le voilà qui s'élance à l'assaut — à la recherche de lui-même. Et ses discours de se faire encore une fois frénétiques, il veut libérer le peuple du tyran. Et encore une fois nul ne décèle la supercherie. Ils sont la dupe de ce chef qui se place à leur tête pour se chercher lui-même et s'anéantir. Et c'est dans l'allégresse qu'on le suit, celui-là même que l'on veut détruire. Il couvre de son incommensurable mépris le couard qui a pris la fuite, met sa propre tête à prix, et le voici pour la seconde fois érigé en héros auquel on se soumet et obéit de bonne grâce. Et l'on n'y voit que du feu.

En cachette, devant ses hauts miroirs, il s'amuse à se contempler tel qu'il est et essaie

68. *Après une guerre perdue* [Nach einem verlorenen Krieg, 1941], traduction de Thierry Feral, in 1) *Le Défi de la mémoire*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 137-139, 2) *Le National-socialisme*, Paris, Ellipses, 1999, pp. 6-8.

déjà son nouveau masque. Sera-t-il le héros d'un film ? Un reporter qui fera sa fortune grâce à des pamphlets sur lui-même ?

Avant que pour la seconde fois la révolte et la chasse à l'homme n'éclatent, il a dressé son plan : il se transforme de son propre chef en saint. Jeûnant et priant, il vit dans une cabane dans la forêt, et la foule bernée, à laquelle aucun être terrestre n'a pu venir en aide, se rend à lui en pèlerinage, lui le demi-dieu. Sa victoire est désormais définitive : il peut promettre ce qu'il n'a nul besoin de tenir. Et on lui voue un culte.

## **Hans Habe (i.e. János Békessy, 1911-1977)**

### **Voilà comment la France entra en guerre<sup>69</sup>**

Dès septembre 1939, les Français recrutèrent des volontaires étrangers.

Volontaires plus ou moins.

Des milliers d'étrangers vivaient en France, principalement à Paris, illégalement, sans avoir acquis la citoyenneté ; des Russes blancs de grandes familles ; des juifs galiciens, des réfugiés sans papiers ; des bohémiens ; des Suisses, aventureux fils de familles ; des Hongrois ayant fui la dictature de l'amiral Horthy. Beaucoup étaient entrés en France illégalement. D'autres y étaient nés, mais de parents immigrés illégaux. Beaucoup étaient appelés « indéterminés », parce que l'on ne voulait pas croire à leur histoire. Seuls quelques-uns possédaient un passeport. Les autres, la plupart, s'étaient engagés en nombre afin d'en obtenir un et par ricochet la nationalité française : après la guerre, ils seraient Français, leur promettait-on.

Un autre groupe comprenait des milliers d'autres étrangers : les réfugiés espagnols, maintenus dans des conditions indignes dans des camps de concentration. Les recruteurs offraient à ceux qui acceptaient de porter l'uniforme la liberté, et plus tard les papiers désirés. En premier ils reçurent les armes.

J'appartenais à une autre catégorie, elle était peu nombreuse. On était traité avec respect et méfiance. Avec respect parce que venu l'étranger lors de la guerre pour lutter contre Hitler. Avec méfiance par peur des espions. Je venais de Suisse avec un passeport valide<sup>70</sup>. On nous avait d'abord promis à tous la Légion étrangère, mais sans compter que la plupart d'entre nous ne voulaient pas d'un contrat de cinq ans et être encore des Légionnaires dans l'après-guerre. La formation des régiments de marche de volontaires étrangers où l'on ne s'engageait que pour la durée de la guerre remédia au problème pour beaucoup d'entre nous.

Il en allait autrement pour les émigrés allemands. Ils n'avaient le choix qu'entre le camp d'internement ou de travail et le service en Afrique dans une colonne de travail de la Légion étrangère. On ne leur donnait pas d'armes, mais seulement des pelles et des bûches.

Les volontaires étrangers étaient Autrichiens, Polonais, Espagnols, Hongrois, Russes, Portugais, Grecs, vingt-trois nationalités au total selon certains, quarante-sept selon d'autres. Nous avons reçu des armes ; plus encore, nous pouvions nous appeler Légionnaires : nous avions droit en effet aux épaulettes vertes avec grenade à sept flammes, au képi blanc et au chant de marche « Le Boudin ». Mais surtout, nous avons un privilège : nous avons accès à tous les grades de la Légion étrangère, depuis deuxième classe jusqu'à officier. Dans le régiment de marche régnait l'esprit de la Légion

69. *S'il en tombe mille* [*Ob tausend fallen*, paru en exil en langue anglaise en 1941 et en langue allemande en 1943], traduction du docteur André Blitte, Québec, 2014, pp. 22-25 (volume édité par le docteur André Blitte, aimablement mis à la disposition de T. Feral ; l'intégralité du texte se trouve sur [www.quatre.com](http://www.quatre.com)).

70. Contraint de quitter l'Autriche à l'*Anschluss* (mars 1938), l'auteur, d'origine juive, avait séjourné en Suisse avant de rejoindre la France pour combattre le nazisme.

étrangère, mais après la victoire on pourrait retourner à la vie civile. On avait donc toutes les raisons d'être satisfaits.

Le 21<sup>e</sup> régiment de marche de volontaires étrangers avait été créé au deuxième mois de la guerre et notre entraînement n'avait commencé qu'à la mi-novembre 1939. Beaucoup des derniers volontaires incorporés n'avaient que six à sept semaines de formation et certains même aucune. Au départ, l'entraînement s'était passé de toute façon sur un terrain impropre à tout exercice militaire.

Près du village de Barcarès, une cité balnéaire sur la Méditerranée à trente-sept kilomètres de Perpignan, une langue de plage avait été transformée en camp de séjour pour les réfugiés républicains espagnols défaits qui y avaient construit des baraques directement sur le sable, baraques sans plancher, ni tables, ni armoires, ni poêles, mais avec sur des planches latérales des paillasses infectées de puces et de poux. La nourriture était du même acabit. Le seul bâtiment en dur était le sympathique hôtel Lido qui servait aux excursionnistes perpignanais. Il avait été transformé en mess pour officiers. La plage n'était pas un bon terrain d'exercice car à chaque pas on risquait de s'enfoncer dans le sable jusqu'aux épaules. Il était impossible d'y mettre une mitrailleuse en batterie ou d'y creuser une tranchée. La seule grande manœuvre du régiment fut un séjour de deux semaines au camp du Larzac du 2 au 18 avril. Elle ne consista qu'en quelques longues marches et deux soi-disant « offensives » qui furent plutôt des échecs d'autant que le Haut Commandement avait oublié de fournir les avions et les chars et que mitrailleuses et cartouches étaient en quantités insuffisantes. Au moins quatre mille volontaires étrangers eurent à peine le temps d'apprendre leur spécialité et plus de quinze cents ne touchèrent pas à une mitrailleuse. Mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle nous ne nous imaginions pas d'emblée en première ligne. Notre équipement faisait peine à pleurer. Juste avant les manœuvres du Larzac, des mousquetons avaient été distribués en nombre infime, car les fusils Mas 36 étaient inexistantes pour nous. Pas plus de cinq pour cent du régiment : dans ma compagnie de deux cents hommes, en fait seulement sept ou huit motocyclistes disposaient de ces mousquetons, armes modernes susceptibles de se comparer à celles des Allemands. En leur absence, nos armes étaient disparates, remontant jusqu'en 1891. J'obtins moi-même un Remington long et mince et pesant au moins neuf kilogrammes. Le loquet de ce fusil n° 1751 était tellement tordu que les cartouches s'échappaient. Pourtant, c'était une arme efficace à comparer à celles d'autres soldats du régiment : leurs armes étaient si désespérément rouillées qu'y introduire une cartouche semblait impossible. Ces fusils avec leur poids de neuf kilogrammes me faisaient penser aux montres offertes aux petites filles pour Noël avec des aiguilles et des heures peintes joliment sur le cadran et qui n'avaient aucun mécanisme interne. Les courroies de cuir étaient totalement absentes de nos fusils, mais d'autres raisons expliquent aussi que les régiments de marche de volontaires étrangers furent appelés les régiments ficelles. Le régiment, en substituts aux courroies, utilisait les bandes de toile destinées aux masques à gaz. Leur tissu rugueux irritait nos épaules, rendant les fusils intolérablement lourds. Dans le même temps, les masques, privés de leurs lanières qui ne furent jamais remplacées, étaient devenus inutilisables. En plus, ils étaient de mauvaise qualité. Ils s'adaptaient mal autour des yeux. Au dernier moment, pour combler cette déficience, nous reçûmes un nouveau sac pesant plus de deux kilogrammes et ostensiblement désigné pour nous protéger des « nouveaux » gaz allemands. Durant toute la campagne, j'ai traîné cette monstruosité avec moi pour découvrir seulement une fois prisonnier que les Allemands n'avaient jamais entendu parler de nouveaux gaz et qu'ils s'en étaient tenus à leurs masques, petits, maniables et s'ajustant bien. Cela prendrait trop d'espace pour entrer dans tous les détails de notre équipement. À la place de motocyclettes militaires, nous reçûmes celles qui avaient été mises au rebut par les vendeurs en raison de leurs défauts. Nous n'eûmes jamais le nombre prescrit de mitrailleuses. Autos et camions étaient neufs certes, mais livrés sans

leurs outils de réparation.

Comme manteaux, nous avions des capotes insupportablement chaudes l'été et rendant la marche difficile. À la place des havresacs, nous avions des toiles cirées dans lesquelles nous enveloppions nos biens aussi bien que possible. Gémissant sous des fardeaux inutiles, nous ressemblions à des clochards ou à des mendiants. Le jour où nous quittâmes Mommenheim<sup>71</sup>, des « provisions de réserve » nous furent distribuées. Chaque soldat reçut onze biscuits, une boîte de sardines et une boîte de « singe ». Nous remarquâmes que les boîtes de conserve étaient couvertes d'une épaisse couche de peinture blanche ou marron foncé. Le soldat est curieux. Aussitôt que nous fûmes en sûreté dans le train, nous sortîmes nos couteaux et commençâmes à gratter la peinture de nos boîtes de singe et tous nous découvrîmes simultanément qu'elles avaient été manufacturées entre 1916 et 1920. Il s'était passé suffisamment de temps pour que le plus petit des babouins ait grandi en gorille le plus gros. Voilà comment la France entra en guerre...

## **Friedrich Wolf [1888 – 1953]**

### **Les juifs de Marseille<sup>72</sup>**

Lorsqu'en janvier 1942 j'étais interné dans mon cinquième camp de concentration français – le camp des Milles, entre Aix et Marseille –, un arrêté préfectoral du département des Bouches-du-Rhône imposa qu'à Marseille, tous les magasins et commerces qui appartenaient aux juifs soient signalés d'un panneau dans la vitrine. Sur ce panneau, il fallait que soit écrite en grosses lettres la formule suivante : MAGASIN JUIF. Il faut souligner ici que Marseille, tout comme l'ensemble du sud de la France, se trouvait dans ce qu'il était convenu d'appeler « la zone libre », c'est-à-dire que le gouvernement de Hitler n'avait officiellement aucun droit d'intervenir dans l'administration de cette partie de la France. Mais avec cet arrêté contre les juifs, le gouvernement fasciste de Pétain dévoila déjà son véritable visage, et cela bien avant Laval.

Oui, mais voilà : la France n'est pas l'Allemagne ! Et la ville ouvrière de Marseille avec presque un million d'habitants n'est pas Vichy, cette ville d'eau pour artérioscléreux ! L'arrêté de Pétain – ou « Maréchal Putain » ainsi qu'appelaient déjà les méridionaux ce valet de Hitler – fut donc repris par le préfet fasciste des Bouches-du-Rhône. Nous le lûmes dans le *Petit Marseillais*. Le jour qui suivit la proclamation de cet arrêté, je fus envoyé à Marseille avec quelques camarades pour régler des histoires de passeports. À l'époque, nous avions d'autres soucis, et nous ne nous préoccupions pas de cet arrêté contre les juifs. Mais en marchant sur la célèbre Cannebière, la rue principale de Marseille aux nombreux magasins, nous vîmes que partout, dans chaque vitrine, se trouvaient des panneaux portant l'inscription MAGASIN JUIF. Peut-être y a-t-il réellement autant de magasins juifs dans ces rues ? Mais boulevard Gambetta, dans les petites rues adjacentes, autour de la préfecture, dans tous les magasins de fruits, de poisson et de tabac, toujours ce panneau : MAGASIN JUIF. En ces jours de l'arrêté nazi de Pétain, il n'y avait de toute évidence, à Marseille, exclusivement que des magasins juifs. J'allai dans un magasin de fruits pour m'acheter des figues. Je demandai : « Ce magasin est donc

71. Commune d'Alsace où le régiment avait été regroupé avant de monter au front ; pour en savoir plus sur les régiments de volontaires étrangers, voir sans faute le documentaire de Robert Mugnerot, *Les Régiments ficelles. Des héros dans la tourmente de 1940*, Victorimage/France Télévisions, 2010.

72. *Les juifs de Marseille – 1942* [Die Juden von Marseille. 1942], traduction d'Agnès Wustmann, in Heinke Wunderlich, *Marseille vue par les écrivains de langue allemande*, Paris, L'Harmattan, 2000, pp. 148-151.

bien aussi un magasin juif, Madame ? » - La vendeuse, une authentique Française du sud, sourit en me faisant un clin d'œil : « Bien entendu ! », dit-elle. « Et voilà des figues juives, Monsieur ! On descend bien tous d'Adam et d'Eve, n'est-ce pas, Monsieur ? »

Dans la rue qui monte vers la gare, plusieurs personnes s'attroupaient devant un magasin. Dans la vitrine était accroché un énorme panneau sur lequel était écrit en lettres enflées non pas une, mais trois fois MAGASIN JUIF !!! Les Français massés devant le magasin riaient à pleins poumons et se frappaient le dos de plaisir, ils se serraient la main et ne cessaient de montrer le panneau aux trois MAGASIN JUIF.

L'effet provoqué par le fameux arrêté contre les Juifs de la clique pétainiste de Marseille était précisément le contraire de l'effet souhaité. Nous avions eu de la chance d'avoir encore été à Marseille durant ces journées et d'avoir pu voir de quelle manière les Marseillais avaient ridiculisé la stupidité et l'idiotie nazies. Dès le lendemain en effet, le troisième jour de l'arrêté, arriva un nouvel ordre du préfet : il fallait retirer les panneaux des vitrines des magasins, et seuls des petits panneaux de taille réglementée étaient autorisés à l'intérieur du magasin. J'ignore du reste ce qu'il advint de ces panneaux-là.

Une chose est sûre : Marseille et les Marseillais s'étaient montrés dignes de leur grand passé. Liberté, égalité, fraternité pour quiconque a figure humaine, c'est ce drapeau flamboyant d'humanité qu'avaient hissé les habitants de Marseille durant ces journées de janvier 1941 pour défendre leurs concitoyens juifs contre la stupide tyrannie nazie – ces trois jours durant lesquels il n'y eût plus que des juifs à Marseille.

## **Rudolf Leonhard (1889 – 1953)**

### **La France<sup>73</sup>**

Sur la terre de France, soldat allemand,  
Dans les maisons de France, que cherches-tu  
Au milieu de la violence, de la détresse, de la trahison ?  
Ne les entends-tu pas te maudire dans les rues ?

Ne sens-tu pas ces regards dans ton dos,  
Ces regards qui te frappent comme une balle, comme la lame d'un couteau ?  
Retourne-toi ! Comme tu dois être oppressé  
D'être la cible d'un peuple qui te hait !

Ne sens-tu pas par tes pores  
S'engouffrer le vent de la tempête qui te chassera ?  
Lorsqu'ils se lèveront, tu seras perdu :  
Et ils ont raison, contre toi !

Veux-tu sauver ta vie, échapper à la malédiction ?  
Alors prépare-toi à combattre :  
Là où se trouvent la justice et la liberté,  
Lutte aux côtés de la France

---

<sup>73</sup>.La France [Frankreich, 1944], traduction de T. Feral, in *Le Défi de la mémoire*, Mazet-St-Voy, Tarmeye, 1991, pp. 89-90.

## Hans Fallada (i.e. Rudolf Ditzen, 1893 - 1947)

### L'émasculat<sup>74</sup>

Autrefois on le craignait, c'était un bagarreur, il avait souvent terminé au mitard, mais le directeur médical lui avait fait clairement comprendre qu'il ne faudrait pas compter sur une libération s'il n'apprenait pas à se contrôler. Et Herbst voulait être libéré à n'importe quelle condition. La libération était le grand espoir de cet homme de vingt-cinq ans qui avait déjà passé les sept années décisives de sa vie derrière les barreaux. Pour cette libération, il avait fait le plus grand des sacrifices : il s'était fait volontairement émasculer. Il avait écopé de sa peine de prison à cause d'attentats à la pudeur sur de jeunes garçons, et on avait fait comprendre à Herbst qu'il ne devrait pas compter sur la liberté s'il ne passait pas par cette émasculat. Pendant un an et demi, le jeune homme avait lutté avec lui-même, puis il avait accepté. Au moment où j'avais été interné, son émasculat ne datait que de six mois, ou peut être même de trois. Il s'empâtait déjà, son visage était bouffi, d'une pâleur malsaine. Son regard semblait inconsolable. Mais il espérait, il attendait sa libération chaque jour qui passait, le directeur médical avait appuyé sa requête, tout le monde le lui avait dit. Voilà qu'il s'était décidé à faire cette chose terrible, à se faire émasculer, et il n'était toujours pas libre. Il attendait jour après jour, semaine après semaine, mais la réponse du procureur général tant attendue ne venait pas. Parfois Herbst se déchaînait : on l'avait mis dedans, le directeur médical, l'infirmier en chef, tous, tous, ils s'étaient payé sa tête ! Voilà qu'il s'était délesté de - de ses testicules, et pourquoi ? Pour rien du tout, juste pour que ces messieurs puissent rire un bon coup !

Entre-temps, il était étrange que cette émasculat n'eût rien changé à ses sentiments pour Kolzer. C'était son ami, comme avant, sa seule fréquentation, son bébé à qui il donnait la becquée. C'est pour lui qu'il vivait, uniquement à lui qu'il pensait. Si le garçon avait le soir un tout petit peu de fièvre, Herbst ne nous parlait pas en attendant la nuit ; il tirait la couverture au-dessus de sa tête, mais il ne dormait pas. Non, peut-être que Kolzer avait constaté des changements dans les sentiments de Herbst à son égard, mais nous, nous ne remarquions rien.

De tout le bâtiment, celui qu'il détestait le plus était le cordonnier Buck, cet homme orgueilleux, bête et intrigant qui avait, comme j'avais pu m'en apercevoir..., les mêmes tendances que Herbst. Lorsque le cordonnier, un soir, avait dénoncé le jeune Kolzer... parce qu'il avait mangé du pain en cachette, Herbst, qui avait certainement perdu la tête à force d'attendre sa libération, était tombé à bras raccourcis sur Buck et l'avait passé à tabac.

A la visite suivante du médecin, il fut convoqué auprès du directeur médical, qui lui révéla que sa libération, qui avait déjà été ordonnée par le procureur général, ne pouvait finalement pas avoir lieu, puisque avec cette bagarre il avait démontré un parfait manque de maîtrise de ses pulsions et de contrôle de soi. A mon avis, une question reste aujourd'hui en suspens, que toute la maison se posait : Herbst allait-il réellement être libéré ? Ou bien est-ce que ce n'était qu'un prétexte du médecin pour se défaire de sa promesse qui s'était *a posteriori* avérée très difficile à honorer, à cause de la position du procureur général ? Quoi qu'il en soit, Herbst, au lieu de se retrouver en liberté, avait atterri au mitard pour deux semaines... Il avait très mauvais caractère et pourtant je restai admiratif devant son attitude quand il connut cette terrible déception. Il ne parla plus jamais de sa libération...

---

74 . *Le Buveur* [*Der Trinker*, 1944], traduction de Laurence Courtois, Paris, Denoël - folio, 2012, pp. 324-326.



## Günter Eich (1907 – 1972)

### Inventaire<sup>75</sup>

Ceci est ma casquette,  
ceci est mon manteau,  
et mes affaires de rasage  
dans le sac en toile.

Boîte de conserve :  
Mon assiette, mon gobelet,  
j'ai dans son fer-blanc  
gravé mon nom.

Gravé ici avec ce  
précieux clou  
qu'aux yeux envieux  
je dissimule.

Dans le sac à pain  
une paire de chaussettes en laine  
et certaines choses que  
je ne montre à personne,

il sert d'oreiller  
à ma tête la nuit.  
Le carton est posé là  
entre moi et la terre.

La mine de crayon  
est ce que j'aime le plus :  
Le jour elle m'écrit les vers,  
que j'ai conçus la nuit

Ceci est mon carnet,  
Ceci est ma toile de tente,  
Ceci est ma serviette,  
Ceci est mon fil à coudre.

## Nelly Sachs (1891 – 1970)

### O les cheminées<sup>76</sup>

O les cheminées  
Sur les demeures ingénieusement imaginées de la mort  
Quand monta en fumée dans l'air  
Le corps d'Israël !

---

75. *Inventur* : vers écrits au camp de prisonniers de Remagen/Sinzig en 1945, traduction de Hugo Hengl in Günter Eich, *Inventaire*, Les Cabannes, Fissile, 2015, pp. 10-11. Pour la forme, Eich semble s'être inspiré du poème *Jean-Baptiste Chardin* de l'auteur lyrique tchèque Richard Weiner (1884-1937), traduit en allemand par Jan V. Löwenbach et publié en 1916 par l'expressionniste Franz Pfemfert in *Die Aktionslyrik*, vol. II, *Jüngste Tschechische Lyrik*, Berlin-Wilmersdorf, pp. 113-114.

76. *O les cheminées* [*O die Schornsteine*], poème publié en 1947 dans le recueil *In den Wohnungen des Todes* (Dans les demeures de la mort), traduction de Lionel Richard, in Nelly Sachs, *Brasiers d'énigmes et autres poèmes*, Paris, Rombaldi, 1972, pp. 45-46.

Et qu'étoile noircissante  
Le reçut le ramoneur  
À moins que ce ne fût un rayon de soleil ?

O les cheminées !  
Chemins de liberté pour la poussière de Jérémie et de Job !  
Qui donc pour vous l'inventa et le bâtit pierre à pierre  
Ce chemin réservé à des fugitifs de fumée ?

O les demeures de la mort  
Aménagées de façon séduisante  
Pour le maître du logis, qui ailleurs était l'invité

O doigts  
Barrant le seuil de l'entrée  
Comme un couteau entre la vie et la mort.

O cheminées  
O doigts  
Et le corps d'Israël qui dans l'air monte en fumée !

**Hans Fallada (i.e. Rudolf Ditzen, 1893 – 1947)**

### **Le SS trop humain...<sup>77</sup>**

Les deux femmes poussèrent un cri d'épouvante : dans cette cave, quantité de morts et de mortes étaient déposés, aussi nus qu'à leur naissance ; visages défoncés, membres distordus, corps tuméfiés, couverts de sang et de boue figés. Personne n'avait pris la peine de leur fermer les yeux, qui restaient immobilisés par la mort ; et certains semblaient épier cette nouvelle compagne qu'on leur apportait. Tandis qu'Anna et Trudel s'appliquaient de leurs mains tremblantes, à dépouiller de ses vêtements le cadavre de Berta, elles ne pouvaient s'empêcher de jeter des regards derrière elles, sur ce rassemblement de morts, sur cette mère dont les seins pendaient à jamais taris, sur ce vieil homme qui avait certainement espéré terminer paisiblement dans son lit une vie consacrée au travail, sur cette jeune fille aux lèvres blanches, faite pour donner la vie et la recevoir, sur ce garçon au nez brisé et au corps harmonieux qui semblait d'ivoire jauni.

Les mains dans les poches, le S.S. regardait faire les deux femmes. Il baïlla, alluma une cigarette et dit : « Oui, c'est la vie ! » Le silence revint, puis, lorsque Anna Quangel eut fait des vêtements un ballot, il voulut partir. Mais Trudel Hergesell, posant la main sur sa manche noire, demanda :

- Oh, je vous en prie ! Laissez-moi chercher !... Mon mari est peut-être ici...

Il baissa un moment le regard sur elle et dit soudain, en secouant lentement la tête :

- Pauvre fille, que fais-tu ici ? J'ai une sœur au pays, elle doit avoir ton âge. Il la regarda encore une fois : Allez, cherche, mais dépêche-toi.

Très pâle, Trudel revint de son exploration.

- Non, il n'est pas ici. Pas encore.

Le gardien évita son regard : « Allons ! » dit-il, en les faisant passer devant lui.

---

77. *Seul dans Berlin* [*Jeder stirbt für sich allein*, 1947], traduction de A. Virelle et A. Vandevoorde, revue et corrigée par André Vandevoorde, Paris, Denoël – folio, 2013, pp. 459-460.

Tant qu'il fut de faction ce jour-là dans leur couloir, il ne cessa d'ouvrir la porte afin d'aérer leur cellule. Il leur apporta également du linge propre pour changer le lit de la morte — et dans cet enfer impitoyable, c'était un très grand geste de miséricorde.

Ce jour-là, le commissaire Laub n'eut guère de succès en interrogeant les deux femmes ; elles s'étaient consolées mutuellement, elles avaient perçu un peu de sympathie, fût-ce de la part d'un S.S., et elles se sentaient fortes. Mais de nombreux jours suivirent, et ce S.S. ne fut jamais plus de service de leur côté. Sans doute l'avait-on déplacé ; il s'était montré trop humain pour monter la garde à cet endroit.

## Wolfgang Borchert (1921 – 1947)

### Retour d'un homme en Allemagne<sup>78</sup>

Retour d'un homme en Allemagne.  
Longue absence. Très longue. Sans doute trop longue.  
Et cet homme qui revient n'a plus rien à voir avec celui qui était parti.  
Son allure l'apparente à ces pantins plantés dans les champs pour effrayer les oiseaux —  
Et au crépuscule parfois aussi les humains.

Il n'a pas non plus été épargné sur le plan psychique.  
Il a attendu mille jours et mille nuits dehors, dans le froid.  
Son retour, il l'a payé avec sa rotule.  
Et après cette attente de milles jours et mille nuits dehors, dans le froid,  
Le voilà qui rentre enfin chez lui.

Retour d'un homme en Allemagne.  
Le film auquel il assiste est complètement dingue.  
Durant la séance, il se pince plusieurs fois le bras  
Pour savoir s'il est éveillé ou s'il rêve.  
Mais soudain il voit qu'il est entouré d'un tas de gens  
Qui vivent tous la même chose que lui.  
Alors il se dit que c'est bien la vérité.

Et lorsqu'il se retrouve finalement dans la rue,  
L'estomac vide et les pieds glacés,  
Il en déduit qu'il s'agit là à vrai dire d'un film tout à fait banal et quotidien.  
Celui d'un homme de retour en Allemagne,  
Un parmi tant d'autres.  
Un parmi tous ces autres qui eux aussi rentrent à la maison  
Et pourtant ne rentrent pas à la maison car ils n'ont plus de maison.

Leur maison, c'est désormais dehors, devant la porte.  
Leur Allemagne, c'est dehors, en pleine nuit, sous la pluie.  
C'est ça leur Allemagne.

---

78. *Dehors, devant la porte* [*Draußen vor der Tür*, 1947], traduction/adaptation de la pièce par T. Feral pour la Compagnie dramatique Dominique Freydefont, Clermont-Ferrand, 2012.

## Stephan Hermlin (i.e. Rudolf Leder, 1915 – 1997)

### Le viol<sup>79</sup>

Il y avait plus de trois mois, quelqu'un avait frappé à la porte de Magda. Le visiteur, un employé de la préfecture, avait commencé par quelques formules de politesse avant de déclarer que la préfecture se livrait à certaines enquêtes parmi les étrangers installés dans son secteur administratif<sup>80</sup>. Plusieurs questions posées d'un ton distrait avaient suivi : quand Magda répondait, l'homme prenait des notes sur un bout de papier, mais il était plus souvent en train de dessiner des volutes et des figures. Il y avait de longs silences. Le fonctionnaire regardait à terre ; il regardait Magda de temps en temps avec un regard qui, au début, évitait toujours ses yeux puis, peu à peu, s'attarda sur son visage avec plus d'assurance et avec un air d'indiscrétion grossièrement apitoyé. Magda n'éprouvait rien d'autre que l'angoisse qui saisissait tout étranger face à un représentant des autorités en cette période où tout le monde était coupable. L'homme fit un soupir discret et se mit à parler des difficultés de l'époque. Magda éluda.

— Vous, en tant que Juive...

Elle avait été surprise bien qu'elle se fût préparée depuis longtemps à cette minute. Rien dans ses papiers n'indiquait ses origines, elle n'avait pas tenu compte jusqu'à présent des injonctions officielles de se faire connaître, elle était aussi la femme d'un homme qui n'était pas juif. Elle avait pâli sans doute car elle entendit son interlocuteur dire :

— Ah, la pauvre jolie dame... Allons, allons, ça n'ira pas plus mal pour ça.

Magda avait pensé aux rumeurs de déportation qui s'étaient infiltrées dans la petite ville, tenaces et confuses. Elle pensait aussi à tout ce qu'elle avait à défendre.

— On ne vous a guère fait d'ennuis jusqu'à maintenant. Et pourtant, ce n'est pas ici à vrai dire que devrait être votre mari si les choses se passaient normalement...

La voix était bienveillante, elle le semblait du moins. Magda ferma les yeux une seconde. Ils savaient donc aussi que Neubert avait été en Espagne.

— Mais admettons qu'elles ne se passent pas normalement parce que votre cas est entre mes mains, de bonnes mains, je peux bien le dire...

Magda sans le vouloir regarda ces mains posées sur la table, lourdes et musclées, terminées par des ongles courts jaunis par le tabac. Et comme, se levant, il ajoutait à mi-voix, d'un ton galant : Mais essayez d'être un tout petit peu gentille », elle lui fit un sourire blanc, bien en face, parce que lui aussi souriait et parce que c'était un sourire.

Il était revenu six jours plus tard. Il traversait la pièce avec une aisance très naturelle et s'asseyait comme la première fois sur la chaise entre la table et la fenêtre. Et comme la première fois, il cherchait des papiers dans sa serviette, disant qu'il allait lui poser d'autres questions.

Magda écoutait cette voix condescendante et nonchalante de séducteur de village et son âme était opprimée. L'atmosphère moite et douceâtre de ce début d'après-midi pénétrait la pièce. Magda pensait à Neubert qui était installé sur la moissonneuse dans la lumière sur fond vibrant de grillons, poussant des cris monotones pour faire avancer les bœufs. L'homme derrière la table prenait son temps. Il parcourait pour la vingtième fois un document dactylographié, fumait une cigarette, regardait autour de lui et, avec ce sourire avide qu'il avait, revenait de plus en plus souvent à Magda. Comme par inadvertance, il prit sa main qu'elle lui retira ; il répondit à son geste par un sourire nouveau qui exprimait le reproche et la résignation.

Soudain il était debout, ses mains étaient posées sur les épaules de Magda. Elle essaya de se dérober, fuit autour de la table, entendait, les sens stupéfiés par une faiblesse dont

79. *Le Temps de la solitude* [*Die Zeit der Einsamkeit*, 1948], in *Dans un monde de ténèbres* [*Lebensfrist*], traduction d'Anne Gaudu, Paris, Presses d'aujourd'hui, 1982, pp. 97-100.

80 . Valence (Drôme).

elle ne voulait pas, des mots ineptes, caressants sous la menace, qui sortaient d'un gros visage écarlate, comme estompé. Ils se trouvaient près de la fenêtre ouverte lorsqu'il l'enlaça. Un instant, elle plongea ses regards dans la ruelle déserte. Je n'aurais qu'à pousser un seul cri, pensa-t-elle. Mais quelque chose l'en empêcha. Elle ferma les yeux et frappa à l'aveuglette le visage qui effleurait ses joues avec des lèvres humides. Puis elle voulut gagner la porte mais l'homme fut plus rapide qu'elle ; elle l'entendit tourner la clef puis la jeter par terre. Il lui fallut de nouveau se défendre contre les mains invisibles qui partout se tendaient vers elle. Elle n'entendait rien d'autre que son propre souffle et le chuchotement exaspéré et implorant au-dessus d'elle. Non, elle n'avait pas le droit de crier. Le scandale, pensait-elle, le scandale, il ne faut pas de scandale... Et le mot ridicule, usé, vidé de tout sens, tanguait, s'élevait dans sa conscience défaillante comme une bulle paresseuse dans un ruisseau. Elle frappa l'homme encore pendant qu'il la poussait contre le lit. Et elle entendait le chuchotement de sa voix rauque, glapissante, qui n'était plus que rage et désir : « Stupide Juive ! Ne fais pas tant de manières, pense à ton bolchevik ! Tu veux que je t'envoie au crématoire ? »

Elle ne comprenait qu'à demi les menaces.

Lorsqu'il la jeta sur le lit, elle vit le visage de Neubert, son visage des retours, désespéré, fatigué, désert à force de mécontentement et d'éloignement. Elle ressentait une douleur indicible qui la paralysait. À quoi bon, pensait-elle, à quoi bon. Comme s'ils étaient écrits sur le mur là, en face d'elle, elle voyait ces mots semblables à une réclame lumineuse. Ils clignotaient, s'éteignaient : à quoi bon, à quoi bon...

## **Anna Seghers (i.e. Netty Reiling, épouse Radvanyi)**

### **La rafle<sup>81</sup>**

La semaine s'était presque écoulée quand un matin, de bonne heure, on cogna sauvagement à ma porte. Le légionnaire aux nombreuses médailles fit irruption chez moi : « La rafle ! » Il m'entraîna par une petite porte, au fond du couloir, me fit grimper un escalier raide, jusqu'au grenier. Puis il descendit en courant pour se coucher dans mon lit, avec ses papiers en règle. Je trouvai une échelle qui me mena sur le toit. Je m'accroupis derrière une des petites cheminées.

Le vent était si fort que je dus me cramponner. Je pouvais voir toute la ville et les montagnes : Notre-Dame-de-la-Garde, le carré bleu du Vieux-Port avec le pont transbordeur, et un peu plus tard, dès que la brume se dissipa, je vis la mer ouverte, et les îles. Je me glissai quelques mètres plus loin. J'oubliai ce qui se déroulait au-dessous de moi, la ruée des flics à tous les étages. Je regardais la Joliette avec ses innombrables hangars et ses môles. Mais tous étaient vides. J'avais beau fouiller l'horizon, c'est à peine si je distinguais un seul vrai bateau. Il me vint à l'esprit que la veille, dans tous les cafés, on avait ressassé qu'un bateau partirait le lendemain pour le Brésil. Pas de place pour nous tous, pensais-je, l'arche de Noé... De chaque espèce, un seul couple. Mais il a bien fallu, à ce moment-là, s'en contenter, et le décret était sage : nous voilà de nouveau au grand complet.

J'entendis un faible bruit. J me rejetai en arrière... Mais ce n'était qu'un petit chat. IL me regarda d'un air furieux. Nous nous regardions fixement, comme envoûtés, et tous les deux tremblants d'effroi. Je me mis à feuler, il sauta sur le toit voisin.

Un bruit de klaxon monta de la ruelle. Je me penchai au bord du toit. Les agents grimpaient dans le car. Deux d'entre eux traînaient quelqu'un de la porte de l'hôtel à la voiture ; à la façon dont ils le traînaient, je pouvais discerner que le détenu était attaché

---

81 . *Transit* [*Transit*, 1948], traduction de Jeanne Stern, Paris, Autrement, 1995, pp. 73-74.

aux deux flics par ses menottes. Et, tandis qu'ils démarraient, je pensai, satisfait et méchant, que ce quelqu'un n'était pas moi.

## **Arno Schmidt (1914 – 1979)**

### **Ça saignait de partout...<sup>82</sup>**

Un soldat discutait avec les adolescents de la Jeunesse hitlérienne (et les filles de l'organisation des « Jeunes filles allemandes » approuvaient avec conviction) : « Rien n'est perdu ! La victoire est à nous. Le Führer suit une tactique prévue à l'avance ; il les attire chez nous, et alors, les armes secrètes entrèrent en action. » « Goebbels a dit textuellement, reprit un des jeunes : » Lorsque j'ai vu l'effet des armes nouvelles, quelque chose s'est arrêté de battre dans mon cœur < — et dans trois ans, tout aura été reconstruit beaucoup mieux qu'avant. Le Führer a tous les plans dans un tiroir de son bureau. » Et ainsi de suite. Et leurs yeux brillaient comme les vitres d'un asile de fous en proie aux flammes. Je me réjouirais de voir périr l'humanité ; j'ai bon espoir que dans — disons — 500 à 800 ans, elle se sera complètement anéantie. Et ce sera une bonne chose.

Un instant, le soleil apparut entre de timides nuages. Je me blottis contre une souche ; en bas, Hanne était adossée à la voiture rouge, en pleine lumière. Ma tête retomba sur ma poitrine, je m'endormis. La gare grouillante d'animation était loin ; loin les escaliers et les grands halls. Mais déjà, je criais : « Ils approchent, couchez-vous ! » Dix mille visages de rêve pâlirent, ils se terrèrent au long des murs et je me jetai sur les marches de pierre. En haut, dans l'air clair, les trois appareils faisaient des loopings ; je voyais distinctement les canons d'un pouce qui dépassaient des ailes. Hanne avait été emportée loin de moi, un fleuve de formes indistinctes s'écoulait entre nous ; je levai la tête pour crier, pour l'appeler, mais déjà cela crépitait sur les pierres, des flammes vertes longues comme le bras jaillissaient du sol, enlevaient des plaques de terre larges comme des tables, des éclats sifflaient dans l'air, ça saignait de partout.

## **Leonhard Frank (1882 – 1961)**

### **Retour d'exil<sup>83</sup>**

Michael alla se renseigner à la gare sur le meilleur train pour aller à Würzburg. À la librairie, une cabane en planches avec un plateau de bois sur des tréteaux, il demanda ses livres en souriant. Il cita quelques titres.

Le jeune libraire ne connaissait ni les titres des livres ni le nom de Michael. Un libraire allemand ne savait rien de Michael qui, peu de temps avant le départ de New York, avait vu ses livres dans une vitrine de librairie de la Cinquième Avenue et, sur le *Flying Enterprise*, il avait observé un passager plongé dans la lecture de la version française de *Karl et Anna*<sup>84</sup>. Dans le pays de sa langue, ses livres avaient été interdits et brûlés. Les lecteurs allemands de moins de quarante ans ne savaient rien de lui. Hitler l'avait vaincu.

---

82 . *Léviathan* [*Leviathan*, 1949], traduction de Jean-Claude Hémerly, Paris, Bourgois, 1998, pp. 64-65.

83. *À gauche à la place du cœur* [*Links wo das Herz ist*, 1952], traduction de Gérard Brousseau, Grenoble, Presses Universitaires, 1992, pp. 218-220.

84. Poignant récit de Leonhard Frank paru en 1926 ; son adaptation scénique par L. Frank lui-même connut un grand succès, notamment à Paris en 1930.

Sa sœur souriait et serrait les lèvres en même temps pour ne pas pleurer quand Michael descendit du train. Ils s'étaient vus pour la dernière fois vingt ans avant. Il avait l'impression de l'avoir quittée la veille, de revenir du village d'à côté. L'éloignement ne le séparait pas des gens qui lui étaient chers et, dans son cœur, les grandes distances n'existaient plus. Le monde était petit. Il dit : « Voici Charlott !<sup>85</sup> »

Dans son appartement new-yorkais, quand il avait imaginé Würzburg en ruines, sa ville natale avait surgi immédiatement de son gigantesque tas de ruines grises pour se dresser à nouveau dans toute sa splendeur. En voyant l'horrible réalité, il ne put que se dire : « On pourra reconstruire des maisons à Würzburg ; on ne reproduira jamais le joyau de l'architecture allemande, la cité du baroque le plus précieux. » En marchant dans les rues tortueuses délimitées par les restes de la ville morte comme au milieu d'un antique cimetière aux pierres tombales délabrées, il avait le sentiment que sa ville n'existait plus et il ne pouvait échapper à cette mort irréparable qui glace le cœur et en paralyse tous les mouvements dès qu'ils se manifestent. Il pensa : « Le commerçant, lui, peut déduire ses déficits ». Michael était incapable de mettre Würzburg au compte des pertes et profits, le mot « inconsolable » prenait pour lui son sens le plus cruel.

Le maire vint le saluer à son hôtel. En dehors de cette démarche amicale, un silence particulier se fit autour de lui qui, au bout de dix-sept ans, avait été impatient de revoir sa ville. Il était arrivé comme une sorte de voyageur de commerce à la marchandise dévaluée. Il provoquait l'indignation. On l'accusait d'avoir diffamé Würzburg et ses habitants dans son roman *Les Disciples de Jésus*<sup>86</sup> que le journal local avait passé sous silence.

Michael se refusa à demander à ces messieurs du journal et aux gérants de l'honneur municipal si c'était un crime et une calomnie à l'égard de la ville que de dénoncer les horreurs du régime nazi et souligner que c'était un mensonge de prétendre comme on le faisait dans le monde entier que le peuple allemand dans son ensemble était coupable de ces infamies. Il se refusa à expliquer aux gardiens de l'honneur de Würzburg que le coupable c'est le meurtrier et non celui qui l'accuse du meurtre.

Michael avait écrit à la gloire de la ville de Würzburg trois romans parus dans toutes les langues européennes. Des piles de lettres qu'on lui avait écrites de tous les pays d'Europe apportaient la preuve que des milliers d'étrangers avaient été incités par la lecture de ses livres à venir visiter la ville et à y chercher ce qu'ils avaient lu. On semblait refuser d'admettre que le crime le plus abominable de toute l'histoire de l'humanité avait déjà coûté la vie à six millions de juifs quand Michael avait commencé à écrire le quatrième de ses romans dont l'action se déroulait à Würzburg. N'importe lequel de ses concitoyens qui lisait *Les Disciples de Jésus*, s'il ne faisait pas preuve de malveillance, était capable de dire que l'auteur ne stigmatisait ni la ville ni ses habitants, mais les monstres sanguinaires du régime nazi. Prendre ces derniers pour cible, et personne d'autre, telle était la mission que lui avait dictée sa conscience et il aurait pu tout aussi bien prendre n'importe quelle ville allemande pour y situer son action.

L'accueil indigne que lui avait réservé la ville n'aurait pas gêné Michael qui en connaissait bien les habitants. Ce qui le révoltait, c'était l'audace honteuse dont on faisait preuve en osant accuser quelqu'un comme lui — que ce soit lui-même ou un autre — compte tenu de la culpabilité criante du nazisme dont les

---

85 . La compagne de Michael.

86 . Paru en 1949.

responsables civils ou militaires avaient sévi à Würzburg comme ailleurs. Ce fut la bassesse aveugle s'érigeant en juge à l'encontre de gens comme lui qui gâcha son séjour dans sa ville natale.

## Soma [Salomo] Morgenstern (1890 - 1976)

### Le contre-salut allemand<sup>87</sup>

Josef Cukiersky n'a pas tenu beaucoup de place dans le vie. Dans notre camp, il allait et venait comme l'enfant dans un théâtre de singes. Nous, ses singes, nous pensions qu'il était un peu fou. Mais lui, il nous regardait comme des entités supérieures. Les singes qui parmi nous étaient doués d'une pensée scientifique disaient qu'il avait un grain. Parce qu'il était un grand inventeur. Il a fait une bonne invention. Il a inventé un salut. Il l'a appelé le une telle invention.

Un mauvais matin de la huitième année hitlérienne, dans notre camp de concentration – nous étions rangés en groupes autour de notre maigre soupe –, un joyeux compagnon de douleur passa près de Josef Cukiersky et le salua comme on salue un homme qui a un grain – amicalement, à juste : « *Bonjour, l'ami Cukiersky !* »

« Ce n'est pas un *bon* jour. Hitler n'est pas encore pendu ! » répliqua Cukiersky très aimablement, exhibant pour la première fois son contre-salut allemand.

Comme toute grande invention, celle-ci n'était pas non plus une improvisation. Cette idée de Cukiersky ne fit pas que me surprendre : simple et grande à un point stupéfiant, elle me convainquit sur-le-champ. Je ne crois pas vraiment qu'une improvisation puisse avoir une valeur importante, aussi, ce matin-là, ai-je interrogé Cukiersky à ce sujet. Sans plus de façons, il avoua que depuis des années – depuis que l'épouvantable cri populiste « *Heil* Hitler ! » avait retenti à Vienne sur la place Schwarzenberg – il s'était demandé ce que l'on pourrait opposer à ce juron. Toutefois pensait Cukiersky, il fallait avoir entendu, ce soir de mars où les Allemands étaient entrés à Vienne, gueuler « *Heil* Hitler » sur le Ring, pour s'apercevoir qu'il n'y aurait plus de *bon* jour, ni de *bon* soir au monde tant que ce « *Haihitlaaa !* » demeurerait un salut allemand. Il faut avoir entendu avec les oreilles de Cukiersky ce hurlement victorieux sur le Ring, je pense. Car j'ai moi aussi assisté à ce triomphe sur ce même boulevard et pourtant, malheureusement, je n'ai pas inventé le contre-salut allemand.

Il n'eut pas beaucoup de succès avec son idée, l'inventeur Josef Cukiersky. Même dans le camp de concentration français, qui était déjà en danger, alors, de devenir un camp de concentration allemand – et qui l'est d'ailleurs devenu plus tard – il ne se trouva que deux ou trois prisonniers pour adopter le contre-salut de Cukiersky et rendre ainsi un honneur constant à sa grande hauteur morale [...].

Cukiersky n'avait pas encore trente ans. Il était de haute taille et de corps lourd. Son visage était large, la peau blanche et fraîche comme chez un garçon de dix ans, les yeux et les cheveux noirs. On aurait toujours dit que l'on venait de l'arracher à un chaud sommeil. Ses yeux étincelaient, ses paupières rougies clignaient, ses lèvres étaient humides. Ses cheveux, rarement en ordre, ombrageaient de leur mêlée noire le large front blanc, calme et lisse comme un morceau de quartz. Sur son visage, on voyait souvent un sourire pensif, un sourire mystérieux qui lui donnait un air de supériorité et d'obstination. Mais

---

87. *Errance en France* [*Flucht in Frankreich*, 1952, posthume 1998], traduction de Nicole Casanova, Paris, Liana Levi, 2002, pp. 12-15.



comme on ne pouvait déceler dans son caractère aucune trace de ces deux particularités, on disait qu'il était un peu fou.

C'est avec ce sourire sur son grand visage d'enfant qu'il prit congé de nous [...], le 28 juin 1940, et qu'il se mit en chemin vers Paris pour retrouver sa sœur. Il allait à pied comme tous les hommes qui étaient alors sur les routes de France où seuls les Allemands n'allaient pas à pied, pas même les chevaux de la cavalerie allemande. Le 2 juillet, Cukiersky était déjà tout près de la ville d'Angers, il pouvait en voir la gare qui n'avait été que légèrement endommagée par une bombe. C'était une belle soirée, et Cukiersky s'assit au bord de la route pour faire un brin de toilette, afin de ne pas être repéré par les sbires, dans la ville, avec son allure de voyageur fatigué. Peut-être se reposa-t-il un peu plus longtemps qu'il n'eût été absolument nécessaire, car il aimait regarder, le soir, le vent rôder doucement sur les champs de blé... Alors, l'une des patrouilles motorisées allemandes qui avançaient en pétaradant et que, dans sa randonnée, il avait appris de préférence à ne pas prendre en considération, s'était arrêtée. Du side-car de la moto bondit un jeune allemand. C'était un civil, il portait une veste de cuir et Cukiersky le reconnut aussitôt...

« Ah ! dit le jeune Allemand d'une voix claire, mais c'est monsieur Cukiersky ! Faites-vous toujours le contre-salut allemand ? »

Et le lendemain, c'était le 3 juillet 1940, on a enterré dans le cimetière de la petite ville le cadavre d'un homme que personne ne connaissait dans la région.

## Günter Grass (1927 – 2015)

### Les pompons<sup>88</sup>

Ce fut Mahlke, l'hiver qui suivit le second été sur la péniche, qui lança dans le monde les pompons : deux balloches de laine uni-ou-multicolores, mais toujours grosses comme des balles de ping-pong, fixées au bout d'un cordon de laine natté, étaient passées en manière de cravate sous le col de la chemise et nouées sur le devant de telle sorte que les balloches se répondaient à l'horizontale comme dans le guidon d'un fusil . Je me suis fait confirmer qu'à partir du troisième hiver de guerre, on avait porté presque partout en Allemagne ces balloches ou pompons — c'était leur nom — mais surtout dans le Nord et le Nord-Est. Ce fut Mahlke qui les introduisit chez nous. Il aurait pu les avoir inventées. Peut-être était-il aussi leur inventeur ; il fit confectionner à sa tante Susi, avec des restes de laine, de laine râpée par cent lessives, tirée des chaussettes cent fois reprises de son père défunt, plusieurs paires de pompons selon ses indications et les apporta au lycée, nouées en évidence à son cou.

Dix jours plus tard, les boutiques de textiles en offraient, d'abord avec une hésitation pudique dans des boîtes en carton près de la caisse, bientôt après et, ce qui était important, sans bons d'attribution, en jolis arrangements dans les devantures ; puis, partant de Langfuhr, et toujours hors rationnement, ils entreprirent leur randonnée à travers l'Est et le Nord ; on en porta — j'ai des témoins — à Leipzig, à Pirna, et il en parvint isolément, alors que Mahlke avait déjà renoncé aux pompons, jusqu'en Rhénanie et dans le Palatinat. Je sais exactement quel jour Mahlke ôta de son cou son invention et j'en parlerai plus tard.

Nous portâmes les pompons encore et, pour finir, en guise de protestation, parce que notre directeur, le proviseur Klohse déclarait efféminé le port des pompons ; c'était indigne

---

88. *Le Chat et la souris* [Katz und Maus, 1961], traduction de Jean Amsler, Paris, Seuil – points, 1984, pp. 49-51.

d'un jeune Allemand et interdit dans les bâtiments scolaires, y compris la cour de récréation. Beaucoup ne suivirent les instructions de Klohse, lues sous forme de circulaire dans toutes les classes, que pendant ses classes à lui. Le père Brunies, un professeur en retraite qu'ils avaient remis en chaire pour la durée de la guerre, me revient à la mémoire quand j'évoque ces pompons : il goûta le charme renouvelé de ces objets multicolores et, une ou deux fois, alors que Mahlke n'en portait déjà plus, il se noua des pompons devant son faux-col dur et, dans cet équipage, récita « Pignons obscurs, hautes fenêtres... » ou bien autre chose, mais en tout cas de l'Eichendorff, qui était son poète de prédilection. Oswald Brunies était gourmand, amateur de sucreries ; plus tard, sous le prétexte qu'il avait mangé des pastilles vitaminées qui devaient être distribuées aux élèves, mais probablement pour des raisons politiques — Brunies était franc-maçon — il fut arrêté dans le lycée. Des élèves subirent l'interrogatoire. Sa fille adoptive, une agréable poupée qui prenait des leçons de danse classique, porta par les rues le noir du deuil ; ils l'avaient mis au camp de concentration de Stutthof — il y resta.

## Erich Loest (1926 - 2013)

### La Croix de Fer<sup>89</sup>

Je regardai par-dessus le parapet. Mon sang ne fit qu'un tour : un char anglais manœuvrait à cent mètres à peine de ma position ! Et derrière lui roulaient au moins une douzaine de ces maudites cages d'acier !

Je ne pris pas le temps de réfléchir, je pointai plutôt le canon, si difficile que ce fût avec une roue disloquée, m'assurai qu'il restait bien un obus dans la culasse et fis feu. D'un dernier regard, je vis le tank soulevé de terre, puis une profonde inconscience s'empara de moi. Je ne sais combien de temps dura mon évanouissement. Lorsque je revins à moi, j'étais dans un lit, entouré du calme d'une chambre de malade, et de ses odeurs caractéristiques. Tout à coup mon sang se glaça de terreur : tu es prisonnier, les Anglais t'ont trouvé près du canon que tu étais le dernier à défendre, et maintenant tu vas croupir derrière les barbelés ! Mais alors apparut une souriante infirmière qui me demanda dans l'harmonieux parler saxon, comment je me sentais. Jamais les sonorités familières de ma langue maternelle n'ont été plus chères à mes oreilles qu'à ce moment !

J'appris de cette infirmière, qui se nommait Jutta et qui était originaire de Grimma, ce qui m'était advenu et comment j'étais arrivé dans ce havre de paix après le déchaînement des feux du combat. Des camarades, attaquant avec témérité, m'avaient trouvé près du canon plus mort que vif, et m'avaient rapporté vers l'arrière. Lors de ma chute sur le caillebotis, je m'étais brisé la rotule. De surcroît, un clou rouillé s'était planté dans mon mollet, ce qui avait provoqué une importante perte de sang. En troisième lieu, une grosse bosse déparait mon front, et ne devait disparaître que progressivement.

« Et le tank ? », demandai-je à Jutta.

Je n'avais pas de souci à me faire là-dessus. Il était hors de combat et son équipage aussi mort qu'on peut l'être. Je retombai, le sourire aux lèvres, dans un profond sommeil.

Je ne guéris que peu à peu. Il me fallut d'abord surmonter une légère commotion cérébrale avant de prendre nettement conscience du monde qui m'entourait. Je vis que je partageais avec trois autres guerriers une chambre pimpante, et j'appris que j'étais à l'hôpital de la ville de Gand, en Belgique.

Je fus opéré deux fois du genou, ce que je supportai avec fierté, bien que souffrant fortement. Puis le médecin m'annonça que la rotule guérirait, mais qu'il me resterait sans

---

89. *Les Souris du Dr Ley* [*Die Mäuse des Dr Ley*, 1966], traduction de Bernard Huchet, Montreuil, Ginkgo, 2005, pp. 33-36.

doute une légère claudication, car la fracture était compliquée.

Cela me remplit naturellement de mélancolie, mais je me consolai en pensant que c'était bien pire pour d'autres, qui avaient sacrifié à la patrie un bras ou une jambe.

Un beau jour, l'hôpital se retrouva en pleine ébullition. Un commandant surgit devant mon lit, me secoua la main, me tapa sur l'épaule et entama un discours.

« Vous avez (tel fut son propos), bien que si jeune et récemment arrivé au front, accompli un acte héroïque qui fait honneur à notre régiment. Vous avez démontré une fois de plus, et de la manière la plus haute, le courage du soldat de Saxe, la fidélité des Saxons à leur dynastie ! »

J'étais assis dans mon lit, aussi droit que possible. J'avais posé mes mains à plat sur la couverture, comme le voulait le règlement, et je regardais le commandant droit dans les yeux. Mon regard éclatant de fierté était suspendu à ses lèvres, et ses paroles bouleversaient mon cœur ému.

« Vous avez, poursuivait le commandant, rempli votre devoir d'une manière exemplaire en pointant contre l'ennemi, vous le dernier survivant des servants de la pièce, votre canon endommagé. De plus, vous vous étiez blessé ; mais vous avez réussi à détruire le véhicule de commandement d'une brigade de tanks qui avait percé nos lignes, ce qui a fait rebrousser chemin aux autres et chercher leur salut dans la fuite. Vous avez ainsi fait échouer une attaque anglaise, et tué de surcroît l'un des plus dangereux commandants de tanks, le capitaine George S. Williams, décoré de la Victoria Cross. Pour cet acte, vous avez été cité à l'ordre du régiment ; votre nom entrera dans les annales. Vous êtes promu au grade de sous-officier avec effet de ce jour, et décoré de la Croix de Fer de première et seconde classe. Après votre prochaine guérison, je compte bien vous retrouver en première ligne dans mon régiment !

– Je vous remercie de tout cœur, mon Commandant », balbutiai-je. Le commandant se pencha sur moi, agrafa la Croix de Fer de première classe sur mon pyjama, posa l'autre (en raison de sa moindre valeur) sur la table chevet, me serra la main et se disposa à repartir.

« Je serai bientôt de retour au front ! lui criai-je dans le dos. Et ça ira mal pour l'ennemi ! » Après quoi je dus rapidement m'allonger, car un nouvel évanouissement menaçait de me prendre. Ç'avait été une trop forte joie !

## Paul Celan (i.e. Paul Antschel, 1920 – 1970)

### Todtnauberg<sup>90</sup>

Arnica, délices-des-yeux, la  
gorgée à la fontaine avec le  
dé en étoile dessus,

dans la  
hutte,

elle, dans le livre

---

90. *Todtnauberg* [*Todtnauberg*, 1<sup>er</sup> août 1967], poème publié en 1970 dans le recueil *Lichtzwang* (Contrainte de lumière), traduction de Bertrand Badiou et Jean-Claude Rambach, in Paul Celan, *Contrainte de Lumière*, Paris, Belin, 1989, p. 53 ; *Todtnauberg* est un village montagnard non loin de Fribourg-en-Brigau où Martin Heidegger (1889-1976) possédait un petit chalet (en allemand, *Hütte*) ; Celan, le poète de la Shoah (cf. *Fugue de la mort / Todesfuge*, 1945) établi à Paris depuis 1947, y rendit visite au philosophe en 1967 dans l'espoir que celui-ci, ex-membre du Parti nazi, sortirait enfin de son silence obstiné à propos du sort des juifs sous le troisième Reich ; ce ne fut pas le cas.

— de qui a-t-il recueilli le nom  
avant le mien ? —  
elle, écrite dans ce livre,  
la ligne d'un  
espoir, aujourd'hui,  
en un mot  
d'un pensant  
à venir  
au cœur,

humus forestier, non aplani,  
des orchis et des orchis, isolés

des choses crues, plus tard, en route,  
distinctement,

celui qui nous conduit, l'homme  
qui les entend aussi,

à moitié  
parcourus, les sentiers  
de gourdins dans la haute fagne,

des choses humides,  
beaucoup.

## **Edgar Hilsenrath (1926 - ?)**

### **La guerre de Max Schulz...<sup>91</sup>**

Ensuite est arrivée cette putain de guerre ! Oui, cette putain de guerre !  
L'invasion de la Pologne, ça vous rappelle quelque chose ? Une petite ballade de santé.  
En 1939. Tranquille.

Si j'en étais ? Non. Je l'ai ratée. La SS m'a fait faire un entraînement à la va-vite pour  
couvrir les arrières. À la va-vite, j'ai dit, comme soldat de réserve... voyez ce que je veux  
dire... À la va-vite peut-être, sauf que quand mon unité est arrivée en Pologne, en hiver –  
c'était l'hiver 39 – l'hiver polonais –, il se trouve qu'en Pologne, la guerre était finie depuis  
belle lurette.

Ce que j'ai fait, en Pologne, en hiver ? Vous voulez le savoir ? Je me suis emmerdé. Dans  
le coin, c'était le calme plat. En tout cas dans notre secteur. Tout ce que nous avons à  
faire, c'était de surveiller quelques villages, quelques cimetières, un bout de forêt... si, si...  
et un bout de route de campagne tout près de la nouvelle frontière russe, du moins pas  
très loin. Le calme plat, je vous dis. Pas l'ombre d'un partisan. En tout cas pas dans notre  
secteur. Surtout que ça faisait un moment que les dirigeants polonais avaient été liquidés.  
Par les camarades de la SS qui nous avaient devancés. Liquidés, je vous dis. Comme les  
autres éléments anti-allemands ennemis du Reich... là-bas... dans notre secteur, près de  
la nouvelle frontière russe, ou du moins pas très loin. Un secteur tranquille. Notre secteur.  
Le calme plat. Par pur ennui, nous tirions sur les stalactites qui pendaient aux arbres,

---

91. *Le Nazi et le barbier* [Der Nazi und der Friseur, 1971], traduction de Jörg Stickan et Sacha Zilberfarb, Rayol - Canadel, Attila – points, 2012, pp. 82-85.

parfois aussi sur quelques Juifs, parce qu'on n'avait rien de mieux à faire. On les descendait, dans la forêt ou dans les cimetières. Des petits exercices, histoire de ne pas perdre la main. J'ai du mal à me souvenir comment c'était là-bas, tellement il ne s'y passait rien... Dans notre secteur. En Pologne. À l'époque. En décembre 39...

Sauf peut-être un événement marquant. Le seul que je n'aie pas oublié : nous conduisions une poignée de Juifs dans un cimetière pour les fusiller. Mais erreur de cimetière. Il y avait des croix sur les tombes. Les Juifs se tenaient debout devant les croix, tremblant comme des feuilles, incapables de pleurer tellement ils avaient la trouille. Et là, sur l'une des croix, la plus simple et la plus petite, était accroché Jésus Christ. Qui chialait. Et qui dit à mon lieutenant : « Vous m'avez mal compris. Je les ai maudits, d'accord. Mais je voulais juste leur faire peur ! Pour qu'ils se convertissent ! » Et le Seigneur Jésus Christ a continué de chialer sans plus rien dire.

Mon lieutenant s'est mis en pétard et a envoyé quelques balles dans le bide du Christ en pleurs. Et le Christ est tombé de sa croix, mais il n'était pas mort.

Mon lieutenant s'est alors tourné vers moi et il a dit : « Max Schulz ! Veillez fermer la gueule à ce faux prophète une fois pour toutes. Vous faites ça mieux que moi. »

Et c'est ce que j'ai fait.

Une fois que j'ai eu fusillé le Christ, nous avons sorti les Juifs du cimetière chrétien, parce que mon lieutenant avait déclaré : « Deux précautions valent mieux qu'une ! »

Et moi j'avais répondu : « Oui. C'est ce que disait ma mère : deux précautions valent mieux qu'une !

- On ne sait jamais, avait dit mon lieutenant, ce type-là, ce Jésus Christ, il a plus d'un tour dans son sac. Il serait bien fichu de ressusciter encore une fois, badaboum ! »

Nous avons conduit les Juifs dans leur cimetière à eux. Là, nickel, pas de croix. Nous les avons fusillés. Mais bon, il n'y en avait pas beaucoup.

Ce n'est qu'avec la campagne de Russie que c'est devenu vraiment dingue. Einsatzgruppe D dans un secteur au sud de la Russie. Mais ça, c'était bien plus tard. En 41.

Savez-vous comment on fait pour fusiller trente mille Juifs dans un petit bosquet ? Et savez-vous ce que ça signifie pour un non-fumeur ? C'est là que j'ai commencé à fumer.

Êtes-vous fort en calcul mental ? Savez-vous faire des additions à la vitesse de l'éclair ? Si oui, vous savez que c'est difficile, même pour un fort en maths.

Au début je comptais les victimes de la même manière que gamin je comptais les pavés en jouant à la marelle – mais il arrive qu'on s'y trompe. Et plus tard, c'est devenu impossible. Trop épuisant.

Oui. Puis, quoi d'autre ? Ben, j'ai eu une petite crise cardiaque. Trop de putes et trop de clopes, j'ai pensé à l'époque. On m'a transféré aux arrières. C'est-à-dire : encore plus loin en arrière, car à l'époque on avançait encore gaiement. Et notre secteur dans le sud de la Russie, c'était déjà les arrières.

J'ai été transféré en Pologne. Rebelote la Pologne. Que je connaissais déjà. Le pays des cimetières aux croix étranges. Vous connaissez le camp de concentration de Laubwalde ? Autrefois la patelin avait un nom polonais. Mais nous l'avons rebaptisé : Laubwalde !

Un endroit de rêve, entouré de forêts.

Il y avait deux cent mille Juifs à Laubwalde. Nous les avons tués. Tous. Deux cent mille ! Mais ça restait un petit camp, car la plupart des prisonniers on les refroidissait dès leur arrivée. C'était pratique. Comme ça nous n'avions jamais trop de monde à surveiller. Comme je l'ai dit, un petit camp !

Deux cent mille, un chiffre à cinq zéros. Vous savez comment on fait pour effacer un zéro ? Vous avez une idée de comment supprimer plusieurs zéros ? Et pour finir le chiffre deux... qui n'est pas un zéro ? Vous savez comment on s'y prend ?

Moi, je le sais, parce que à l'époque j'ai été « coresponsable » comme on dit, même si je ne me rappelle plus le nombre exact de prisonniers que j'ai fusillés, frappés à mort ou

pendus. Et pourtant, quelle époque paisible que celle de Laubwalde. Quand on y pense, d'autres risquaient leur vie au front.

J'ai servi à Laubwalde jusqu'à la fin de la guerre, c'est-à-dire : jusqu'à ce jour mémorable où, pour moi, Max Schulz [...], la guerre a été finie pour de bon.

## Elias Canetti (1905 – 1994)

### Rudolf Steiner<sup>92</sup>

J'étais attentif à elle autant qu'elle l'était à moi ; quand on est si proche d'une personne, on finit par avoir un sens infailible des émotions qui la parcourent. Cependant, j'avais beau être impressionné par ses passions, je n'en étais pas moins sensible aux moindres fausses notes. Ce n'est pas outrepasser ses droits que de prêter attention à tout quand on est intimement lié à quelqu'un, et je n'hésitais pas à la questionner quand je flairais une influence étrangère, inhabituelle. Pendant un certain temps, elle assista à des conférences de Rudolf Steiner<sup>93</sup>. Ce qu'elle en disait ne lui ressemblait pas du tout. C'était comme si elle parlait subitement une autre langue. Je ne savais pas qui la poussait à assister à ces conférences ; en tout cas, cela ne venait pas d'elle, et quand elle laissa échapper que Rudolf Steiner avait *quelque chose d'hypnotique*, j'ouvris le feu. Je ne savais strictement rien de ce dernier et ne pouvais donc me faire une idée de lui que par ce qu'elle m'en disait ; je compris bientôt qu'il l'avait conquise par de nombreuses citations de Goethe.

Je lui demandai ce qu'elle y trouvait de nouveau ; après tout, on restait dans le domaine des choses connues ; ne m'avait-elle pas dit elle-même avoir lu tout Goethe ? « Tu sais, reconnut-elle quelque peu embarrassée, personne n'a vraiment lu *tout* Goethe. Et puis, il y a des tas de choses là-dedans dont je ne me souviens pas. » Elle avait l'air très peu sûre de son fait, ce qui me frappait d'autant plus qu'elle connaissait généralement à fond les poètes qu'elle aimait et s'en prenait durement à ceux qui se contentaient de leur connaissance superficielle de tel ou tel auteur, les qualifiant de « bavards » et de « têtes en l'air » qui confondaient tout, trop fainéants qu'ils étaient pour approfondir quoi que ce fût. Je ne me contentai pas de cette réponse et continuai à la questionner. Devais-je également croire à ces choses ? Nous ne pouvions tout de même pas croire, chacun de son côté, à des choses *différentes* ; si donc après quelques conférences, elle se rangeait à présent sous la bannière de Steiner parce qu'il avait quelque chose d'hypnotique, il me fallait aussi croire aveuglément tout ce qu'elle me dirait de lui, de manière à ce que rien ne nous séparât. Cela dut lui faire l'effet d'une menace, en fait ce n'était qu'une ruse ; je voulais me rendre compte dans quelle mesure cette force nouvelle, inconnue de moi — je n'avais jamais rien entendu ni lu à ce sujet — s'était emparée d'elle. Elle s'était en tout cas manifestée si brutalement que j'avais l'impression que tout allait changer entre nous. Ce que je redoutais le plus, c'était d'avoir à constater qu'il lui importait peu que je la suivisse ou non sur cette voie ; cela eût signifié qu'il lui était désormais indifférent de savoir ce qu'il adviendrait de moi. Mais on n'en était pas là, tant s'en fallait : elle ne voulut rien savoir de ma « participation » et déclara avec une certaine véhémence : « Tu es trop jeune pour cela. Ce n'est rien pour toi. Je ne te demande surtout pas d'y croire. Et d'ailleurs, je ne t'en parlerai plus jamais ». J'avais justement économisé un peu d'argent pour lui acheter un nouveau Strindberg. J'achetai carrément un livre de Rudolf Steiner à la place. Je le lui remis solennellement, déclarant un peu hypocritement : « Tu m'as bien dit que tu t'y

---

92. *Histoire d'une jeunesse – La langue sauvée* [*Die gerettete Zunge – Geschichte einer Jugend*, 1977], traduction de Bernard Kreiss, Paris, Livre de poche, 1984, pp. 242-245.

93. 1861-1925, fondateur de l'école anthroposophique ; cf. Geneviève et Paul-Henri Bideau, *Une Biographie de Rudolf Steiner* ; Montesson, Novalis, 1997.

intéressais mais que tu n'avais pas pu aller fond des choses ; que ce n'était pas facile à comprendre et qu'il fallait se livrer à une étude plus approfondie. À présent, tu vas pouvoir le lire à tête reposée et te préparer aux prochaines conférences. »

Mais elle n'était pas satisfaite du tout de mon acquisition. Pourquoi diable, ne cessait-elle de demander, avais-je acheté ce livre ? Elle ne savait pas encore si elle le garderait. Peut-être que ça ne lui conviendrait pas du tout. Après tout, elle n'avait jamais rien lu de Steiner. Et on n'achetait un livre que quand on était sûr de la garder. Elle craignait que je ne saisisse aussi l'occasion de le lire et que cette lecture ne me poussât prématurément dans une direction bien déterminée. Elle n'accordait pas de grand crédit à ce qui ne relevait pas de l'expérience individuelle et se méfiait des conversations hâtives. Elle se moquait des gens qui se laissaient trop aisément convertir et disait volontiers d'eux : « Des fétus de paille voletant dans le vent. » Elle était gênée d'avoir employé l'adjectif hypnotique pour qualifier la personnalité de Steiner et m'expliquait que cela ne se rapportait pas à elle-même mais qu'elle avait remarqué que les autres auditeurs étaient comme hypnotisés. Peut-être valait-il mieux que nous remettions toutes ces questions à plus tard ; nous y reviendrions quand je serais plus mûr, plus apte à les comprendre. En somme, ce qui comptait par-dessus tout, pour elle également, c'étaient les choses dont nous pouvions parler ensemble, sans réserve ni détours, sans faux-semblants. Et puis, elle voulait aussi ménager ma jalousie, ce n'était pas la première fois que le sentais. Elle non plus, disait-elle, n'avait plus le temps d'assister à ces conférences ; d'ailleurs, elles avaient lieu à une heure qui ne lui convenait pas du tout et, en plus, il y avait beaucoup d'autres choses dont elle pourrait s'occuper et qui, tout compte fait, lui convenaient davantage. Ainsi, elle me sacrifia Rudolf Steiner et il n'en fut plus jamais question. Je ne connaissais rien de ce qui était sorti de l'esprit de cet homme et je n'eus donc jamais l'occasion de me dresser en contradicteur. Cependant, je n'eus pas honte non plus, après coup, de cette victoire quelque peu indigne. J'avais en quelque sorte empêché les pensées de cet homme de s'enraciner dans la tête de ma mère parce que je sentais que ces pensées étaient sans rapport avec les choses dont nous parlions tous les deux ; ce qui comptait, c'était d'en détourner ma mère complètement.

## **Günter Herburger (1932 - ?)**

### **La langue des esclaves<sup>94</sup>**

Au bureau d'embauche de la Régie Automobile Allemande, la file d'attente allait jusque dans la rue. Je pris mon tour. Longue fut mon attente avant de pouvoir enfin pénétrer dans le hall d'accueil. Dans la queue devant moi, je vis presque uniquement des femmes qui patientaient tranquillement. J'appris ultérieurement que c'étaient essentiellement des Turques ou des Grecques. Une des femmes, appelée par les autres Mära-Mära, tenait le crachoir à toute la file dans un allemand plus qu'approximatif. Elle était Yougoslave et avait déjà travaillé quelques années en Allemagne. La plupart des femmes ne comprenaient rien à ce qu'elle disait, mais elles approuvaient de la tête et donnaient le sentiment de faire bloc. Dans mon for intérieur, j'étais fier de voir que ma langue maternelle pouvait servir à la compréhension mutuelle, au même titre que l'anglais. Cependant, la différence ne tarda pas à m'apparaître : l'anglais est utilisé dans le

---

94. *L'Envol vers le cœur* [*Flug ins Herz*, 1977], traduction de T. Feral, in *Contre la vie mutilée*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 102.

monde entier, par les receleurs, les scientifiques, les pilotes de ligne et les hommes d'affaires. L'allemand par contre n'est appris que par les chômeurs des pays du Sud et d'Asie Mineure à la recherche d'un boulot. Après avoir été la langue des maîtres à l'époque de Hitler, l'allemand est maintenant devenu la langue des esclaves. C'en fut fini de ma fierté...

## **Peter O. Chotjewitz (1934 – 2010)**

### **Perquisition<sup>95</sup>**

On avait sûrement donné mauvaise conscience à Fritz Buchonia, car, sans avoir le sentiment d'avoir commis quelque faute, il fit un rêve un matin. Il était à la fenêtre de la chambre de sa femme, tenant à la main un livre qu'il était incapable d'ouvrir.

Des policiers, débouchant de la vallée, se dirigeaient vers la colline. Ils étaient déployés en éventail, pistolet mitrailleur sur la poitrine, casque d'acier sur la tête, grenades et masque à gaz se balançant au ceinturon.

Ils étaient suivis de cinq ou six voitures blindées. Il n'aurait su dire, après coup, si c'étaient des chenillettes, mais ce dont il était sûr, c'est que leurs occupants étaient invisibles.

Ils étaient encore à deux ou trois cents mètres du jardin du presbytère lorsqu'il se rappela avoir déjà fait le même rêve. La dernière fois, ils foulait au pas de l'oie le chemin asphalté qui décrit une vaste courbe à travers les près, ils étaient en tenue de parachutistes et portaient un béret noir.

Lorsqu'ils eurent atteint le ruisseau qui coule au pied de ce jardin, il décida de mettre un terme à leur absurde activité, et se réveilla. Ce faisant, il crut se souvenir qu'il se réveillait toujours à ce moment précis. Il était irrité contre lui-même. Comment pouvait-il savoir qu'ils en avaient à sa maison ?

Si jamais un soupçon devait peser sur lui, les autorités judiciaires jugeraient suffisant de lui envoyer deux messieurs en civil, qui eussent aussi bien pu être des agents d'assurances, dans une voiture banalisée ; peut-être même prendraient-elles auparavant rendez-vous par téléphone.

Bien sûr, se dit-il, il est notoire que les écrivains s'entourent d'écrits et de livres, et, si l'Office des Investigations contrôlait son courrier, il pouvait être sûr de découvrir chez lui force revues, journaux et tracts.

Mais ce n'était pas une raison pour s'amener avec un camion. Ces hommes se contenteront d'emporter quelques douzaines de livres et imprimés qui prennent place dans le coffre d'une voiture, quoiqu'il ne pût s'imaginer pour quels motifs ces choses-là dussent être confisquées. Ce genre d'imprimés étaient monnaie courante dans le commerce dans toutes les villes de quelque importance, et, pour l'enquête dont il était l'objet, il suffirait amplement d'enregistrer le genre de publications que l'on saisisrait chez lui.

Bon, comme vous voulez, se dit-il. Les enquêteurs ne feront pas venir un camion quand ils verront l'énorme tas de papiers, les milliers de lettres amassées au cours des vingt et une dernières années sur les rayons et sur le sol du réduit baptisé, par un respect excessif de son instinct de collectionneur, ses « archives ».

Ils se contenteront de tout passer en revue. L'un d'eux s'installera à la table de travail dans la chambre de sa femme, l'autre établira son quartier général dans le bureau. Ils travailleront en silence, de temps à autre seulement converseront à l'aide de leur talkie-

---

95. *Ces messieurs du petit matin* [*Die Herren des Morgengrauens*, 1978], traduction de Jacques Legrand, Paris, Belfond, 1981, pp. 7-9.



walkie quand un papier aura éveillé leur attention, et leur discrète et paisible activité offrirait en outre l'avantage de mettre en ordre cette effrayante Babel qui, en majeure partie, était dans le même désordre que quatre ans auparavant, lorsqu'il l'avait déposée là, car les deux enquêteurs procédaient systématiquement, groupaient par centres d'intérêts, par ordre chronologique, selon les éditeurs, les responsables de la publication, les expéditeurs, et caetera.

Vers 11 heures, Renate proposa aux deux messieurs une petite tasse de café qu'ils acceptèrent avec gratitude. Ils refusèrent en revanche une tranche de pain, quoique Renate leur eût expressément recommandé la saucisse extra qu'elle conservait dans le garde-manger provisoire derrière la buanderie. Ils n'acceptèrent pas non plus de rester pour le déjeuner, mais suivirent volontiers le conseil de se rendre à l'auberge Bellevue.

Dans la soirée, l'un des deux hommes s'informa des possibilités de coucher dans le voisinage. Il leur fallait encore une journée pour examiner la totalité du matériel. Ils avaient déjà réuni, dans le seul domaine des tracts, une impressionnante collection. Buchonia ne savait pas très bien s'il devait se sentir flatté.

Dès la fin de la matinée, il s'était retiré pour travailler dans sa petite chambre à coucher où se trouve une grande table ronde. Au bout d'un moment, il eut même le sentiment que le travail y était plus facile.

À part les quelques interruptions habituelles, il travailla jusque vers 22 heures à une traduction de l'italien. Sur quoi il alla prendre une bière à l'auberge du Centre, deux villages plus loin. Il dut se faire violence pour sortir, et il évita sciemment l'auberge Bellevue, située plus près, car il était sûr que la nouvelle de la visite des deux inspecteurs s'était déjà répandue dans les villages.

## **Günter Wallraff (1942 - ?)**

### **Les toilettes mobiles<sup>96</sup>**

Dès le premier jour de travail, on fait comprendre à Ali en quelle estime on le tient. Plusieurs des W.-C. réservés aux ouvriers sont bouchés depuis plus d'une semaine. On a de la pisse pratiquement jusqu'aux chevilles : « Va chercher un seau, un balai-brosse, une serpillère et nettoie-nous tout ça ! Et fissa, hein ! » Je passe au magasin où l'on me remet le matériel — contre reçu. « T'as qu'à signer de trois croix », me dit l'homme à tout faire, un Allemand qui, enfermé dans sa soute à outils, se la coule plutôt douce.

Ces toilettes mobiles sont une véritable infection. Le conduit d'évacuation de l'urine est, lui aussi, complètement bouché. J'ai nettement le sentiment que ce travail est une brimade. L'inondation se reproduira tant que ce ne seront pas des spécialistes qui s'attaqueront à la cause des dégâts — l'obstruction des tuyaux. Ce ne sont évidemment pas les plombiers qui manquent sur ce chantier, mais leur temps est trop précieux. Leur boulot, c'est d'installer les sanitaires de luxe des futurs heureux propriétaires.

Chefs de chantier et contremaîtres ont, eux, leurs toilettes mobiles à part. Elles ferment à clef, les ouvriers n'y ont pas accès et des femmes de ménage les nettoient tous les jours. Je vais trouver le chef de chantier et je lui dis que ce qu'on m'a demandé de faire n'a pas de sens, qu'on devrait plutôt commencer par faire intervenir les plombiers. « Qui te demande de poser des questions, ici ; fais ce qu'on te dit, et c'est tout. Te fatigues pas les méninges, laisse ça aux ânes, ils ont une plus grosse tête que toi ! », réplique-t-il sans ménagement. Alors bon, comme des milliers d'autres immigrés, je m'écrase et je fais ce qu'on me dit, considérant qu'il faut s'estimer bien heureux d'avoir du travail... Une idée qui,

---

96. *Tête de Turc* [Ganz unten, 1985], traduction d'Alain Brossat et Klaus Schuffels, Paris, Livre de poche, 1987, pp. 75-77.

ici comme bien d'autres fois par la suite, m'aide un peu à convertir le dégoût, l'humiliation, la honte en une sainte colère et un sentiment de solidarité avec ceux qui partagent mon sort.

Les Allemands qui passent aux toilettes pendant que j'écope la pisse, nettoie et éponge y vont de leur petite remarque. Un jeune type — aimable : « Tiens, on a enfin une femme de ménage ! » Deux types d'environ quarante-cinq ans dialoguent d'un W.-C. à l'autre : « Tu sais ce qui est le plus dégueulasse que la pisse et la merde ? demande l'un. « Le boulot », répond l'autre. « Mais non, un Turc ! » s'esclaffe le premier, toujours enfermé dans son chiotte.

Tous ne sont pas comme ça. Arrive un autre Allemand qui, tout en pissant, demande à Ali quelle est sa nationalité. « Turc », dis-je, sur quoi il m'exprime aussitôt sa sympathie : « Ça, c'est typique. Vous, on vous prend pour enlever notre merde. Dans le bâtiment, il y a pas un Allemand qui accepterait de faire un boulot comme ça ! »

## **Patrick Süskind (1949 - ?)**

### **Le grand Coquillage<sup>97</sup>**

Il pouvait être près de midi car le soleil était fort chaud. Je me suis assis dans la demi-ombre que donnait un pommier, afin de me reposer. J'entendais au loin le clapotis d'un jet d'eau. D'épuisement, je fermais les yeux. J'eus alors l'impression soudaine que le clapotis du jet d'eau se faisait plus bruyant, qu'il s'amplifiait en un véritable grondement. Et c'est alors que c'est arrivé. Je fus emporté hors de mon jardin et plongé dans le noir. Je ne savais où je me trouvais, je n'étais entouré que par l'obscurité, et par d'étranges bruits d'eaux qui coulent et s'engouffrent, et de pierres qui crissent et qu'on broie. Ces deux groupes de bruits – bruissement liquide et crissement minéral – me semblèrent sur le moment être les bruits de la création du monde, si je puis ainsi dire. J'eus peur. Quand ma peur fut à son comble, je sentis que je chutais, les bruits s'éloignèrent et puis je tombai hors de l'obscurité. Tout d'un coup je fus entouré de tant de lumière que je crus devenir aveugle. Je continuais à tomber dans la lumière et m'éloignais du lieu obscur que je discernais à présent comme une énorme masse noire au-dessus de moi. Plus je tombais, mieux je distinguais cette masse et plus elle prenait des dimensions énormes. Pour finir, je sus que cette masse noire au-dessus de moi était un coquillage. Alors la masse se fendit en deux, déployant ses ailes noires comme un oiseau gigantesque, elle ouvrit ses deux valves au-dessus de l'univers entier et s'abaissa sur moi, sur le monde, sur tout ce qui est et sur la lumière, et puis se referma. Et il fit définitivement nuit, et il n'y eut plus rien que ce bruissement et ce broiement.

Le jardinier me trouva étendu sur le gravier de l'allée. J'avais tenté de me lever de mon banc et m'étais effondré d'épuisement. On me porta dans la maison et l'on me coucha dans le lit d'où je ne me suis plus relevé. J'étais si faible que le médecin craignit pour ma vie. C'est seulement au bout de trois semaines que je me rétablis à peu près. Mais de ce jour, je gardai dans l'estomac une douleur compacte qui n'a fait depuis que s'aggraver de jour en jour et envahir des régions de plus en plus vastes de mon corps. C'est la conchyliopathie, qui se manifeste chez moi de façon exemplaire, qui me frappe de manière particulièrement cruelle et fulgurante, qui me marque comme nul autre parce que je suis l'homme qui a vu le Coquillage. Je paie cher mon illumination, mais je paie de bon gré, car je détiens désormais la réponse à la question ultime : la force qui tient toute vie sous sa coupe et détermine toute fin, la volonté suprême qui régit l'univers et l'astreint à la

---

97. *Le Testament de Maître Mussard* [*Das Vermächtnis des Maître Mussard*, 1985], in *Un Combat et autres récits*, traduction de Bernard Lortholary, Paris, Fayard, 1996.

conchyliation, signe de son omniprésence et de sa toute-puissance, émane du grand Coquillage originel, dont j'avais pu sortir un bref moment pour contempler sa grandeur et sa terrifiante magnificence. Ce que j'avais vu, c'était une vision de la fin du monde. Quand la conchyliation aura atteint le point où chacun ne pourra que reconnaître le pouvoir du Coquillage, quand les hommes livrés au désarroi et à l'horreur imploreront à grands cris aide et salut de leurs différents dieux, en guise de réponse le grand Coquillage ouvrira ses ailes et les refermera sur le monde, broyant tout en son sein.

## **Birgit Vanderbeke (1956 - ?)**

### **Les moules<sup>98</sup>**

J'ai demandé, mais vous n'entendez rien, écoutez un peu. Ce sont les moules, a dit ma mère, et je me rappelle encore que j'ai dit, n'est-ce pas que c'est atroce, alors que je savais bien qu'elles étaient encore vivantes, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elles fassent ce craquement avec leurs coquilles, je m'attendais seulement à ce qu'on les fasse cuire et à ce qu'on les mange, sans plus. Mon frère n'a pas trouvé ça atroce, et ma mère a dit qu'elles allaient justement s'ouvrir, ce qui ferait bouger tout le tas de moules. J'ai été épouvantée de voir bouger tout le tas de moules pendant qu'elles s'ouvraient, mais je n'ai pas eu pitié d'elles, bien sûr, après tout c'est moi qui les mange, même si je n'en raffole pas, c'est une évidence qu'elles vivent encore avant, et que quand je les mange, elle ne vivent plus, je mange aussi des huîtres, et là, je sais même qu'elles sont encore vivantes au moment où je les mange, mais elles ne font pas ce bruit-là. En fait, j'ai éprouvé une espèce de fureur contre les moules parce qu'elles s'ouvraient au lieu de rester tranquillement entassées, j'ai dit, mais vous ne trouvez pas ça choquant, qu'elles s'ouvrent en faisant ce bruit, choquant et déplacé, en même temps j'ai pensé que si ça me paraît déplacé, c'est parce qu'on finit par les tuer, j'aurais mieux fait de ne pas penser qu'elles vivent encore avant ; quand elles restent toutes noires et fermées, on n'a pas besoin de s'imaginer exactement qu'elles sont vivantes, on peut aussi bien se dire que ce sont des objets, alors il n'y a pas de mal à les jeter dans l'eau bouillante, c'est seulement quand on se dit qu'elles vivent encore que c'est affreux. Si on les faisait cuire maintenant, je ne pourrais pas m'empêcher de penser constamment que nous sommes en train de les tuer. Cela dit, je trouve normal qu'on tue des animaux pour les manger, mais je n'ai pas envie de m'occuper de les tuer, c'est à d'autres de le faire, ou bien je ne veux pas y penser. J'y suis allée voir, même si j'avais la frousse, parce que je ne voulais pas être lâche, et c'était dégoûtant de les voir entassées là, avec certaines qui s'ouvraient lentement, assez lentement, et ensuite c'est tout le tas qui s'est mis à bouger avec ce craquement. C'est incroyable, ah que c'est dégoûtant, ces créatures, ai-je dit en m'étranglant à moitié, au lieu d'eau de mer, elles reçoivent de l'air dans lequel elles ne peuvent pas respirer, l'instant d'après, on les ébouillante, et alors elles s'ouvrent toutes, mais ensuite elles sont mortes, et soudain j'ai pensé, si c'est dégoûtant, c'est peut-être parce que je sais qu'on va les tuer tout de suite. Sinon, ça ne serait peut-être pas aussi répugnant ; je me suis aussi souvenue d'avoir vu à la plage des moules à moitié ouvertes sans éprouver le moindre dégoût, j'ai même rejeté à la mer certaines de ces moules à moitié ouvertes, pas vraiment par pitié et pas toutes celles que j'ai vues, seulement comme ça avec une espèce d'agitation, et en tout cas je ne les ai pas du tout trouvées sinistres et écoeurantes comme celles-ci. Ma mère et mon frère ont coupé les dernières pommes de terre en bâtonnets, en faisant comme s'ils n'avaient pas écouté, et j'ai enfin dit, si on savait que quelqu'un va

---

98. *Le Dîner de moules* [*Das Muschelessen*, 1990], traduction de Claire de Oliveira, Paris, Stock, 1995, pp. 17-21.

mourir, mettons dans une heure, est-ce que vous croyez qu'on serait dégoûtés de quelqu'un comme ça, pour la simple raison qu'on saurait ça, et que si on devait le tuer nous-mêmes, comme nous maintenant avec les moules, on le serait encore plus. Cette pensée m'a mise d'une humeur carrément macabre, les deux autres ont fait ceux qui n'écoutaient pas, c'est même un génocide, ai-je dit, toutes d'un seul coup en même temps, avec de l'eau bouillante, les moules m'ont tellement énervée, il y avait à cause d'elles une ambiance macabre dans la pièce, c'est vraiment insupportable, ai-je dit, mais là ma mère a dit avec sévérité, tu te fais de ces idées, et pourtant ça lui était déjà arrivé, à ma mère, d'avoir aussi des pensées délirantes ; quand mon père était en déplacement professionnel, on racontait tous les trois des histoires totalement délirantes, et personne ne s'en fâchait, mais avant le retour de mon père, le délire disparaissait, surtout chez ma mère, mon père trouvait les délires puérils, mon père était plutôt pour le e et le rationnel, et ma mère avait bien sûr des égards pour son pragmatisme et sa rationalité, elle se transformait et s'adaptait à lui quand il arrivait ; et quand ma mère a dit, tu t'en fais des idées, j'ai tout de suite compris, ça y est, elle s'est transformée, et cette fureur pleine de dégoût que me donnaient les moules s'est reportée sur ma mère, j'ai dit, on a quand même le droit de réfléchir, non, mais ma mère a dit, si c'est ça que tu appelles réfléchir, tu ferais mieux de penser à quelque chose d'utile au lieu d'avoir des idées sinistres comme celles-là. Chez nous, dans notre famille, les idées sinistres et les divagations étaient considérées comme un simple gaspillage de pensée, surtout quand mon père était à la maison, à ce moment il n'était pas encore là, c'est vrai, mais il pouvait arriver d'un instant à l'autre.

## Thomas Rosenlöcher (1947 - ?)

### La goulache<sup>99</sup>

Ce fut à l'ancienne — Clac ! Une portion de pommes de terre, floc ! Une louche de sauce avec de la viande — qu'on me remplit mon assiette. Sortant de l'ancre de la cuisine avec cet élan bien connu, une énorme goulache syndicale vint à ma rencontre. Comme elle fumait d'importance ! Et se faisait soudain passer pour un combattant de la liberté, qui prétendait avoir délibérément ruiné l'État. Ne fût-ce que par ses dimensions gigantesques. Et parce qu'elle était la grande machine égalitaire que tout le monde recevait dans son assiette.

« Chienne de goulache ! », dis-je, « Espèce de gros tas corrompue ! Ici, tu as droit à la parole, nous disait-on, et déjà tu nous remplissais la bouche ! On nous avait promis le royaume de la liberté, mais pour tout règlement, on nous claquait les ténèbres sur l'assiette, au point de nous mettre la larme à l'œil. Et on t'appelait acquis social, qu'il fallait défendre. Espèce de goulache criminelle, t'en souviens-tu ? »

La goulache, installée dans son assiette, était incapable, comme tout un chacun ici, de se souvenir de quoi que ce fût. « Bouillie de malheur ! », dis-je. « Tu as trahi la classe ouvrière. Il ne manquerait plus que tu prétendes avoir été trompée, toi aussi ! ».

La goulache fit un signe de tête approbateur. « Et comment ! », dit-elle.

Et de cette contre-nourriture s'élevèrent effectivement les vapeurs d'un reste d'utopie. Formidable idée, plus incroyable que jamais : que tous aient à manger. Tandis qu'en guise d'adieu, j'enfournais encore une fois la gigantesque goulache du socialisme et que mes yeux s'emplissaient de larmes à force de vouloir la digérer, les érables avec leurs grandes

---

99. *La meilleure façon de marcher. Voyage dans le Hartz [Die Wiederentdeckung des Gehens beim Wandern. Harzreise, 1991]*, traduction de Maryse Jacob et Robert Julien, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 117-120.

feuilles transparentes regardaient par la fenêtre, l'eau qui coulait dans le fossé en contrebas bruissait doucement, comme s'ils avaient voulu dire à celui qui mangeait sa goulache, seul à table, dans la grande salle vide du syndicat, quelque chose de bien différent. Mais ce quelque chose était déjà mort.

« À la tienne ! », dis-je et j'allai payer l'aubergiste. Il me toisa de son regard d'adjudant de semaine comme s'il allait malheureusement devoir me fusiller pour inaptitude.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? »

De fait, je lui avais donné par mégarde un billet d'avant le changement<sup>100</sup>. Dissimulé au fond de mon porte-monnaie, il avait survécu à l'échange.

Comme il avait rétréci ! Comme il manquait de consistance au toucher ! Bien que Karl Marx y figurât. Lui qui voulait faire en sorte que nos squelettes ne soient plus interchangeables.

Mais lui aussi avait rétréci.

Bien que son regard fût encore dirigé vers l'avenir. Avec sa barbe touffue et sa crinière léonine, c'était aujourd'hui encore une icône, symbole des principes fondamentaux.

Cependant, je sortis sans broncher un autre billet dont la consistance me conféra aussitôt une touche d'immortalité. On y voyait un monsieur avec un couvre-chef, portrait exact du pharmacien.

« Bonne nuit, petit Marx ! », pensai-je et je le remisai au fond de mon porte-monnaie. Pour l'emporter encore un peu plus loin : vers l'éternité, là où peut-être l'idée d'égalité recoupait celle de la justice.

## **Akif Pirinçci (1959 - ?)**

### **Jupiter et sa trouvaille<sup>101</sup>**

J'appartiens effectivement à cette engeance enfantée par Mère-Nature à un moment où elle avait un sacré coup dans le nez. En vérité, je vous le dis : elle devait être, en ce qui concerne mon cas particulier, non seulement saoule tandis qu'elle œuvrait, mais en plus en plein trip de LSD. Bref, je fus mis au monde il y a quelques décennies avec ce qu'il est convenu d'appeler une atrophie, ou plutôt, pour être plus précis, quatre atrophies des membres. Cette malformation porte le merveilleux nom d'Amélie et a le privilège d'envoyer à coup sûr dans les pommes n'importe quelle sage-femme de la planète une fois sa tâche terminée. Ma mère, elle, n'a pas dû non plus verser précisément des larmes de joie lorsqu'il lui fut donné de contempler pour la première fois le fruit de ses neuf mois de labeur. Oh non. L'horreur fit certainement basculer la brave femme en couches hors de son lit de douleurs. Aux yeux qui ne sont pas accoutumés à un tel spectacle, une créature sans bras ni jambes a des allures grotesques. Mais n'est-ce pas pire quand il s'agit d'un nourrisson ? En tout cas, après notre première entrevue, ma mère n'eut guère envie de suivre des cours de puériculture et se rendit, au lieu de ça, à l'église. Pour être plus clair, elle n'y entra pas mais elle resta devant et déposa – très Miss Mélo –, le nouveau-né dans un panier d'osier devant le portail. Après avoir, de cette façon, abandonné son fils sans bras ni jambes, elle prit définitivement la poudre d'escampette pour mener une vie probablement heureuse jusqu'à la fin de ses jours.

Le curé en titre de l'église – un berger des âmes, éléphantique et joufflu, transpirant constamment tous les océans, qui, incroyable mais vrai, s'appelait Jupiter et rejoignit en l'An de Grâce 1984, par métastases-express via l'estomac, le royaume où réside en sa

---

100. C'est-à-dire un billet de l'ex-RDA.

101. *L'Homme-tronc (Der Rumpf, 1992)*, traduction de Monique Maneo et Danielle Meudal, Paris, Métailié, 1996, pp. 10-14.

Très-Haute-Personne, son pourvoyeur en petits pains quotidiens –, m'avait bien seriné un million de fois ce refrain. Et, depuis que je suis en mesure de me souvenir, ce tableau repasse avec une telle régularité sur mon écran intérieur qu'il a acquis entre-temps le statut de film-culte.

C'était par une nuit pluvieuse, racontait sans relâche Jupiter à sa manière dramatique, eh oui, il pleuvait à seaux. Jupiter, qui était à l'époque une jeune bobonne débordante d'énergie et de zèle missionnaire, s'était agenouillé, comme chaque soir, devant l'autel où brûlaient d'innombrables bougies et faisait exploser dans un bouquet final sa dernière prière avant d'aller fermer le portail de la maison de Dieu. Ne voilà-t-il pas que soudain des coups timides se firent entendre. Toc ! Toc ! Toc ! Jupiter interrompit sa prière, jeta un œil vers la sombre allée centrale et attendit. Comme rien ne bougeait, il se leva et se dirigea vers la porte. Il était sur le point de crier : « Entrez, et que Dieu vous bénisse ! » mais il s'arrêta pour une obscure raison. Peu après, il ouvrait la petite porte sur le côté droit du portail.

Rien, personne...

Jupiter, irrité, fouilla du regard le déluge, tentant d'y distinguer une silhouette en fuite ou tout au moins une ombre. En vain. Il ne vit rien et, hormis le fort crépitement de la pluie, il n'entendit rien non plus. Persuadé que ses oreilles lui jouaient un mauvais tour, il allait refermer la porte juste au moment où il perçut des bruits bien connus. C'étaient les cris d'un nourrisson, et le nourrisson dans cette corbeille passablement dépenaillée, n'était rien de moins que votre dévoué narrateur qui, ressentant alors une désagréable humidité aux fesses, réclamait énergiquement le grand nettoyage.

C'est alors que Jupiter comprit car c'était un cas classique : une jeune femme, un « accident de parcours », et un enfant qu'il fallait faire disparaître d'urgence. Jupiter soupira en pensant au cours immuable des choses, emporta la corbeille dans son presbytère et examina d'un peu plus près, à la lumière, son contenu. Mais lorsqu'il libéra de son harnachement humide cette créature de Dieu qui s'égosillait, un cri d'effroi lui échappa brusquement. Plein d'épouvante, il se rendit compte que son patron, lors de la genèse de ce nouveau paroissien, avait fourni un travail inachevé. Alors il comprit les véritables motifs qui avaient poussé la mère à se débarrasser du même.

Des larmes montèrent aux yeux de Jupiter et, tandis qu'il se lamentait sur l'imperfection humaine – dans les deux sens du terme –, il essaya de s'imaginer comment le petit monstre là devant lui pouvait bien s'appeler. Mais en son for intérieur, Jupiter ressentit immédiatement que, face à ce petit corps, tout nom ne serait que bruit et fumée. La trouvaille ne méritait, à vrai dire, qu'une seule appellation : « le Tronc ». Certes une tête imposante sortait de ce tronc, et même l'extrémité de ce tronc était pourvue d'un outillage plus que prometteur. Mais sinon... Jupiter se refusa à creuser davantage. Qui pouvait connaître la finalité de ce fils-de-la-terre si tristement amoché ? Dans la tapisserie du Grand-Tisserand, il n'y avait pas de défaut, il ne saurait y en avoir un. Amen.

Après avoir nettoyé le nourrisson et l'avoir nourri d'une bouillie à base de lait et de flocons d'avoine, Jupiter l'emmena, par cette nuit grosse de destin, dans sa chambre sacerdotale. La tempête s'était entre-temps apaisée et, par la fenêtre près du lit, dans cette chambre presque vide blanchie à la chaux, on apercevait le croissant lumineux de la lune à travers les nuages bleu nuit qui se dispersaient. Pourtant, ni ce sublime tableau céleste, ni le souffle satisfait du minuscule tronc près de lui n'eurent d'effet apaisant sur le jeune ecclésiastique. Il se cassait la tête à imaginer comment façonner l'évolution de son hôte. A cette époque, les possibilités d'accueil destinées à ce genre de créatures étaient plus réduites qu'aujourd'hui, mais Jupiter savait bien que l'enfant devait être confié à un organisme d'État. D'un autre côté, quelque chose en lui se refusait à forger de si sinistres plans [...] ; il souhaitait déjà en douce que la mère dénaturée ne fut jamais retrouvée.

Durant les mois qui suivirent diverses autorités se mirent à rechercher ma mère, tandis

que la « trouvaille » jouissait des soins d'une congrégation de religieuses en dehors de la ville. Bien que Jupiter eût, en son for intérieur, déjà adopté cet étrange cadeau de Dieu, il participa activement à la recherche de ma mère. Il passa les hôpitaux au peigne fin, en quête de rapports relatant des naissances hors du commun. Il dénicha des sages-femmes qu'il soumit à des interrogatoires dignes de l'Inquisition. Il alla même jusqu'à importuner des médecins pour savoir si l'un d'entre eux n'aurait pas récemment examiné un nouveau-né sans bras ni jambes. Mais toutes ces recherches demeurèrent vaines et c'est ainsi que tous ceux qui y avaient participé durent finalement se satisfaire de cette étonnante constatation : même dans un état bureaucratisé une naissance pouvait rester un mystère. J'ai souvent pensé à ma mère et essayé de me la représenter à partir de mes propres traits. Elle m'apparaissait souvent en rêve et me promettait de revenir [...] : « Je reviendrai un jour vers toi, mon fils [...], prends patience... », mais elle ne tint pas parole et ne revint jamais...

Jupiter, lui, ne rêvassait pas. Il agissait. Pendant un an cette grosse boule à l'énergie inébranlable se battit pour obtenir le droit de garde du Tronc, persuada Dieu et le monde, et mieux encore le Vatican, qu'il était le seul et unique père adoptif envisageable et réussit finalement à triompher. Il arracha son protégé aux bonnes sœurs au cœur sec et le logea dans le grenier du presbytère transformé en chambre d'enfant.

## Hugo Ott (1931 - ?)

### Les Wiessler, un couple opportuniste<sup>102</sup>

Aube du 22 octobre 1940 : la sonnette de la porte d'entrée de la demeure Wiessler, 12 Katharinenstrasse, fit entendre son timbre strident. Au même instant, le premier tramway en provenance de la gare centrale traversait cahin-caha la Friedrichstrasse en direction du monument de la victoire érigé en souvenir de la guerre victorieuse de 1870-1871 contre la France. Madame Irmgard Wiessler, l'épouse du charcutier Hermann Wiessler, fut brutalement arrachée à la confusion de son rêve. Elle enfila sa robe de chambre, ordonna à la va-vite ses cheveux en un semblant de chignon, enfila ses mules, et descendit en traînant les pieds du deuxième étage vers le porche : avec beaucoup de prudence car seule une faible lumière éclairait les marches ; voilée de surcroît, du fait de la réglementation en vigueur en cas de raid aérien. Qui plus est, on risquait facilement de perdre l'équilibre sur le gros gravier qui jonchait le porche, du gravier en provenance des rives du Rhin ! Sous la porte se trouvaient déjà les deux journaux auxquels le couple était abonné : *L'Alaman* et *La Gazette fribourgeoise*. Elle les ramassa.

Tout en manœuvrant le verrou, elle entendait le murmure étouffé de voix masculines. La solide porte s'ouvrit dans un grincement ; il serait grand temps qu'elle soit huilée ! Un faible faisceau lumineux émanant d'une lampe de poche masquée la frappa en plein visage. À l'extérieur pointait une sombre journée d'automne ; météo à Fribourg en ce 22 octobre 1940 : grisaille, température autour de 8-9° C, des passages brumeux ; durant la journée, il y eut quelques embruns et l'on n'excéda pas les 12° C.

Il fallut d'abord que ses yeux révoltés s'accommodent au clair-obscur. Depuis le début de la guerre, il était interdit d'allumer les lampadaires dans les rues. Lors des nuits sans lune, les ténèbres étaient insondables. Mieux valait alors rester chez soi.

Pendant la nuit, les feuilles des châtaigniers qui bordaient la chaussée s'étaient amassées le long du trottoir, portées par le vent. Encore du travail en perspective car, en définitive,

---

102. *Fête des Tabernacles 1940 [Laubhüttenfest 1940, 1994]*, traduction de T. Feral, in *La Mémoire féconde*, Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 99-106 ; dans la religion juive, cette fête commémore en octobre le séjour de quarante années des Hébreux dans le désert ; elle est également nommée *Fête des Cabanes* ou *Fête de Soukkot*

tout repose sur les épaules des propriétaires ; durant la semaine de balayage obligatoire, les chers locataires ont toujours une bonne raison pour se soustraire à cette corvée. Détémpés par la brume, les drapeaux à croix gammée pendouillaient à leur mât ou s'étaient partiellement enroulés autour de leur hampe. Le rouge du tissu avait pris une couleur sinistre et fantomatique, tirant sur le noir ; le blanc du cercle central faisait sale ; les serres noires du svastika — le sceau de l'Antéchrist — avaient un air outrageusement menaçant. L'Alsace était de retour dans le giron du Reich : ordre de pavoiser durant toute la semaine ! L'Alsace de nouveau allemande ! Le Rhin non plus fleuve frontière, mais fleuve allemand ! La division funeste et contre nature du pays alémanique avait cédé le pas à l'unité !

En cette année 1940 qui tirait sur sa fin, combien de fois n'avait-elle pas dû glisser la hampe du drapeau dans le support sur la façade : pour les nombreuses célébrations qui avaient ponctué chaque victoire durant la campagne de France ; sur plusieurs journées lors de la chute de Paris ; sans compter les fêtes nationales : 20 avril, anniversaire du Führer ; 1<sup>er</sup> mai, fête des travailleurs allemands. La ville était alors engloutie dans une mer de drapeaux ; par grand soleil un spectacle grisant, exaltant ; une vision particulièrement fascinante lorsqu'on grimpait au Schlossberg et contemplait du sommet l'enchevêtrement des maisons. La bannière de l'Église catholique, blanche et or - les couleurs pontificales -, avait été reléguée au grenier. Elle ne la sortait plus — passablement empoussiérée — qu'à l'occasion de la Fête-Dieu. Tout de même : à Fribourg, la cité épiscopale, on se devait de faire encore preuve d'un soupçon de ferveur religieuse.

[...] De la boulangerie du coin de la rue s'exhalaient les effluves de la première fournée. Irmgard Wiessler s'en imprégna avec délectation. Matinal comme toujours, notre boulanger Adler ! Un solide petit déjeuner ensoleillerait cette morne matinée d'octobre ! Une chance qu'elle ait pu récemment échanger avec des parents de la vallée de l'Etz de la bonne saucisse et quelques livres de rôti bien tendre contre un beau morceau de beurre fermier et un seau de miel, du miel de sapin de la Forêt-Noire ! Quel intérêt sinon d'être propriétaire d'une charcuterie bien tenue ? La charcuterie Wiessler était réputée pour ses produits de première qualité ; pourquoi les gens comme nous seraient-ils tenus d'en passer par les tickets de rationnement ? Malgré le renforcement des contrôles, il y avait toujours moyen de s'arranger ! D'autant que, après la victoire éclair sur la France, tout cela allait être terminé. Quand on pense que, en 14, les Français n'avaient pas reculé d'un pouce : tranchées, chevaux de frise, casemates ; une interminable guerre de position ! Sur le front des Vosges, chaque centimètre était l'objet de combats acharnés ! À chaque bataille, du matériel toujours plus perfectionné ! Utilisation du phosgène, ce gaz toxique qui brûlait la peau et les poumons ! Orages d'acier : le combat comme expérience vitale<sup>103</sup> !

Et voilà que cette fois la *Grande Nation* avait vu ses armées rodées à la victoire défaites en quelques semaines : deux millions de prisonniers, la plupart sans aucune résistance ! Une course contre la montre pour qui voulait à tout prix combattre : « Peut-on encore espérer aller au feu ? » L'armée allemande volait de succès en succès. À Dunkerque, le contingent anglais avait été refoulé de l'autre côté de la Manche. Et pour saluer chaque victoire, les cloches des églises de Fribourg carillonnaient à tout rompre : Calais ; chute de la ligne Maginot ; reddition de Paris, la capitale ! Un triomphe ! On avait de nouveau la possibilité d'aller en excursion sur les flancs crevassés du Grand Ballon d'Alsace. En novembre, les vétérans de Fribourg se rendraient en pèlerinage à Verdun. Verdun ! Fort Douaumont ! Langemarck, avec le sacrifice héroïque des régiments étudiants ; bien décidée à vaincre, la rage au cœur, la jeunesse allemande était montée à l'assaut en chantant l'hymne national ! Ce chant de défi, alors que se déchaînait la tempête, est entré dans la légende ; c'était le 11 novembre 1914 ! Ils étaient enfin vengés, nos jeunes

---

103. Allusion à deux célèbres ouvrages d'Ernst Jünger (1895-1998) écrits en 1920 (*In Stahlgewittern*) et en 1922 (*Der Kampf als inneres Erlebnis*).



volontaires ! Définitivement effacée, l'humiliation de Versailles ! L'Aigle allemand traîné dans la boue avait repris son essor ! Quelles superbes et grandioses photographies que celles du Führer au milieu de ses généraux dans le wagon de Compiègne !

Les deux hommes arboraient une mine renfrognée ; des inconnus venus d'ailleurs ; pas des Fribourgeois : « C'est bien ici que loge la veuve Thérèse Sarah Loewy, née Neuburger, la Juive Sarah<sup>104</sup> Loewy ? » La question exigeait une réponse et l'insigne de la Gestapo lui conférait un poids certain. Que d'ennuis depuis que – cela faisait environ deux ans – Madame Loewy, l'épouse du Professeur Loewy, avait emménagé comme locataire dans l'appartement non meublé. Et maintenant, voilà que débarquait la Gestapo en chair et en os ! Jamais encore Irmgard n'avait eu affaire à ses agents ! Évidemment la Loewy payait rubis sur l'ongle ; elle jouissait d'une bonne pension ; veuve de professeur d'Université : au bas mot soixante-dix marks par mois ; et ça se voyait ! De plus, elle avait du bien ; les meubles qu'elle avait ramenés de son appartement cosu de la Poststrasse témoignaient d'une incontestable opulence ! Allez donc savoir pourquoi elle avait quitté cet appartement princier, magnifiquement situé près du parc Colombi ? Possible qu'elle ait été déroutée par les événements et ait souhaité se soustraire au voisinage immédiat de la synagogue détruite ; n'avait-elle pas un jour raconté quelle ne supportait plus la vue de ce terrain rasé, et que probablement son propriétaire juif ne tarderait plus à quitter le pays ? L'immeuble deviendrait alors la propriété d'Aryens et les Juifs en seraient expulsés ; c'est pourquoi elle avait préféré prendre les devants et se trouver un logement plus petit ; avec l'âge, on devient moins exigeant, on sait se contenter de peu.

Le piano à queue, un Blüthner s'il vous plaît, avait pour sût de la valeur. Elle avait tenue à le prendre avec elle. Quel travail de titan pour le hisser à l'étage ! Et puis l'accordeur qui y avait passé toute une journée ! En tout cas, l'épouse du Professeur jouait à merveille ; elle avait une bibliothèque spéciale pour ranger ses montagnes de partitions.

Vu qu'elle ne disposait plus que d'un trois pièces, la majeure partie de son mobilier était en garde-meubles. Précédemment, elle avait occupé un six pièces comme il sied à un professeur d'Université.

Les voisins et connaissances des Wiessler ne se privaient pas de leur casser du sucre sur le dos ; tout récemment, la Seufert, cette vieille commère qui habitait au 14, avait déblatéré de façon bien audible avec l'Albiez, sa voisine d'en face, qui logeait au 16 : quelle impudence d'imposer la présence d'une Juive à la Katharinenstrasse alors que plus aucun youpin n'y résidait ! Quelle honte pour une rue libérée de la présence des youtres ! Mais l'argent n'a pas d'odeur ; celui des Juifs pas plus que celui des Aryens ! Évidemment le Parti — le bureau de section se trouvait pour ainsi dire au coin de la rue — avait à plusieurs reprises clairement signifié à Hermann Wiessler — en toute amitié mais sans détour — que louer à une Juive pourrait s'avérer incompatible avec la poursuite de ses livraisons fort lucratives aux cantines publiques ; il s'agissait là d'une question de correction à l'égard des vrais Allemands ! Certes il n'avait pas jusque-là été incorporé parce qu'on avait jugé qu'il était plus utile à son poste civil, mais rien ne garantissait que cette situation dure éternellement ! Du reste, peut-être souhaitait-il aller combattre pour la patrie ? C'est en 1937, lors de la grande vague d'adhésion, que Hermann avait fini par prendre sa carte au Parti : même si l'on restait de bons catholiques et fréquentait tous les dimanches et jours fériés la grand-messe à l'église Saint-Martin, cela n'excluait pas que l'on sache s'adapter et que l'on fasse quelques concessions.

---

104. À partir du 17 août 1938, les nazis avaient fait obligation à toutes les personnes juives de sexe féminin d'ajouter à leur prénom habituel le prénom « Sarah » (« Israël » pour les hommes) afin qu'elles soient immédiatement identifiables.

## Uwe Timm (1940 - ?)

### La saucisse au curry<sup>105</sup>

Le lendemain matin, au début d'une journée de décembre qui s'annonçait froide et humide, les premiers clients rappliquèrent au tout nouveau stand de restauration de Mme Brückner, à commencer par les filles du bordel à bon marché de la rue Brahms, lesquelles étaient parvenues au terme de leur nuit blanche, épuisées, vidées, au bout du rouleau. Que n'avaient-elles dû, cette fois encore, laisser passer sur elles. Incroyable, tout ce qu'il fallait subir. Et le matin venu, ce maudit goût de carton dans leur bouche, qui faisait qu'elles avaient besoin maintenant de quelque chose de chaud, et même si c'était scandaleusement cher, une tasse de vrai café et une saucisse fumée ou grillé, n'importe quoi qui fût de nature à les reconforter. Mais aujourd'hui il n'y avait ni saucisse fumée ni saucisse grillée, aujourd'hui il n'y avait que ces saucisses sans peau, coupées en lamelles, nageant dans une infecte sauce rouge ou, plutôt, dans un brouet d'un rouge brunâtre. Horrible, dit Moni, mais ensuite, après la première bouchée, elle se sentit revivre. Sapristi, dit Moni. La grisaille se dissipait. Le froid matinal devenait supportable. Cela vous réchauffait le cœur, le silence pesant se peuplait de voix, oui, dit Lisa, on dirait de la musique, exactement. Et Lisa, qui travaillait depuis trois mois à Hambourg, ajouta : exactement ce qu'il nous faut, vraiment extra.

Ainsi s'amorça la marche triomphale de la saucisse au curry...

## Dieter Forte (1935 - ?)

### La bibliothèque<sup>106</sup>

Dès le lendemain, deux hommes de la SA surgirent et voulurent jeter un coup d'œil sur ses livres. Gustav irrité répliqua qu'il ne tenait pas une bibliothèque de prêt, il appela par son nom, Jupp, le plus âgé des deux visiteurs et lui demanda depuis quand il s'intéressait aux livres. Dans des temps plus anciens, Jupp avait vu l'avenir du Reich allemand plutôt de couleur rouge, la situation lui était désagréable, il voulut partir, mais il y avait l'autre, le plus jeune. Celui-ci se planta militairement devant les livres comme pour en faire l'appel, sans se douter le moins du monde qu'un être humain pût se ridiculiser facilement devant une bibliothèque. Il était dressé à chasser Marx et Engels comme un chien que l'on habitue à suivre une piste précise. Il était mal tombé avec Gustav, car pour Gustav la bourgeoisie commençait déjà avec Marx et Engels. En revanche, il trouva Kropotkine, il regarda Gustav d'un air interrogateur. Gustav, qui n'aimait pas que l'on portât la main sur ses livres, se trouvait dans cet état d'esprit où l'on est capable d'affirmer froidement à d'autres hommes que le globe terrestre n'est pas plus grand qu'un dé, et répondit : « Il a construit la porte de Brandebourg. » Sur le moment, il était difficile de prouver le contraire. Le type trouva Bakounine, et Gustav répondit : « Il a recueilli des contes de Prusse-Orientale. » Le type tira Blanqui des rayons, Gustav, d'une voix déjà plus forte : « Un général de Frédéric II. » Jupp, qui sentait venir une bagarre, prit débonnairement, en guise

---

105. *La Découverte de la saucisse au curry* [*Die Entdeckung der Currywurst*, 1993], traduction française Bernard Kreiss, Paris, Seuil, 1996, pp. 182-183.

106. *Le Garçon aux semelles de sang* [*Der Junge mit den blutigen Schuhen*, 1995], traduction de Nicole Casanova, Paris, Albin Michel, 1997, pp. 71-73.

d'offre de paix, un volume de Shakespeare sur l'étagère, et Gustav hurla : « Tu ne sais même pas ton alphabet ! » Le plus jeune dit : « Je vais vous montrer ce que je sais faire », il agrippa des deux mains un côté de la bibliothèque, appuya une botte contre le mur, cria à l'autre : « Toi aussi ! », et avec un « Ho, hisse ! », ils renversèrent le meuble.

Aux yeux de Gustav, la bibliothèque était pour le moins *l'ordre du monde*. Les livres de Gustav s'étaient regroupés, au cours de sa vie, de telle manière que poésie et philosophie, sciences humaines et naturelles, entassées les unes à côté ou au-dessus des autres, reliées par des signets, des points d'interrogations et d'exclamation, formaient un livre unique où l'on pouvait tout en réfléchissant aller avec facilité d'un thème à l'autre. La bibliothèque était pour lui la civilisation, le royaume de la pensée, et qu'elle fût maintenant par terre était l'anéantissement de la pensée, le royaume de la barbarie. Quand le nuage de poussière fut retombé, trois hommes sales se tenaient face à face, deux d'entre eux se seraient volontiers rués l'un sur l'autre à coups de couteau. Soudain Finn fut là elle aussi, et elle tenait une planche à la main. Un groupe d'hommes immobile, plein de poussière et de toiles d'araignées, et après le coup de tonnerre qui venait de frapper, tout resta longtemps silencieux. Alors les deux hommes de la SA s'en allèrent, non sans menacer de revenir. Gustav interdit à Finn de relever la bibliothèque, les livres devaient rester gisant sur le sol comme ils l'étaient à présent, selon l'ordre politique actuellement régnant.

## Herta Müller (1953 - ?)

### Les petits papiers<sup>107</sup>

Je ramassai un bout d'écorce dans l'herbe et le jetai aux pieds de Paul en disant : écoute, les hirondelles ne peuvent pas voler aussi vite qu'elles en ont l'air, elles ont un truc.

Paul coinça l'écorce entre ses orteils et l'enfonça dans l'eau. Quand il retira son pied, elle remonta aussitôt, brillante et noire. Il fit « tiens donc ».

Il leva les yeux un instant, juste assez longtemps pour que je voie les points noirs qu'il y avait dedans. Pourquoi lui demander encore quels fruits noirs sont cachés dans ses yeux si pour lui les hirondelles ne valent pas la peine qu'on en parle et que ses pensées sont bien ailleurs que ses orteils. Du vent soufflait dans les frênes, je tendis l'oreille pour capter le bruit de leurs feuilles et Paul sans doute celui de l'eau. Il ne voulait pas que nous parlions.

Le lendemain, j'expérimentai le « tiens donc » sur Nelu à l'usine quand il vint me trouver à mon bureau, une liste entre le pouce et la tasse de café. Il parlait de tailles de boutons pour les manteaux de femme que nous fabriquions cette année-là pour la France. Près de sa bouche, les pointes de ses moustaches bougeaient comme des ailes d'hirondelle. Je le laissai me lancer quelques phrases à la face. Quand il en arriva au travail de la semaine fixé par le plan, je comptai les poils qu'il avait oubliés sur son menton en se rasant. Je levai les yeux et quêtai son regard. Dès que nos pupilles se furent rencontrées, je lâchai en un rien de temps :

Tiens donc.

Nelu se tut et revint à son bureau. J'ai essayé d'autres mots, par exemple « eeh, hmm », mais rien ne valait « tiens donc ».

Le jour où je m'étais fait pincer avec les petits papiers, il nia m'avoir dénoncé. Nier est à la portée de tout le monde. Je m'étais séparée de mon mari au moment où l'on emballait les costumes en lin pour l'Italie. Après notre déplacement professionnel de dix jours, Nelu voulait continuer à coucher avec moi. Quant à moi, j'avais pris la résolution de me marier

---

107. *La Convocation* [*Heute wäre ich mir lieber nicht begegnet*, 1997], traduction de Claire de Oliveira, Paris, Métailié – points 2010, pp. 56-59.

pour partir à l'Ouest, et j'avais mis dans dix poches de pantalon un bout de papier où j'avais écrit *Ti aspetto*, mon nom et mon adresse. Le premier Italien qui se manifesterait serait le bon.

Lors de la réunion des collègues inscrits au Parti, réunion à laquelle je n'eus pas le droit d'assister, on condamna mes petits papiers, qualifiés de prostitution sur le lieu de travail. Lilli me raconta que Nelu avait plaidé le crime de trahison, mais sans parvenir à convaincre. Comme je n'étais pas membre du Parti et que c'était mon premier crime, on décida de me donner l'occasion de m'amender. On ne me renvoya pas, Nelu essuya un revers. Le responsable du travail idéologique m'apporta dans mon bureau deux copies d'un blâme. Je dus signer l'original comme quoi j'avais pris acte, et la copie resta sur mon bureau.

Pour l'encadrer, dis-je.

Cette plaisanterie ne fut pas au goût de Nelu.

Qu'est-ce que tu leur veux, à ces Italiens, ils vont venir te baiser, t'offrir des collants et du déodorant, et puis ils iront retrouver leurs fontaines. Si on suce, on a droit en plus à du parfum.

Je vis des rognures volantées et de la farine noire tomber de son taille-crayon et me levai. Je tins le blâme au-dessus de sa tête et le lâchai. La feuille plana et ne fit aucun bruit en tombant sur le bureau, sous son menton. Nelu tourna la tête vers moi et, blanc comme un linge, esquissa un sourire. Puis, par mégarde, il poussa du coude le crayon taillé. Ce dernier roula sur le bureau avant de tomber, nous le regardâmes et l'écoutâmes heurter le sol avec un petit bruit sec. Nelu se pencha enfin afin que je ne le voie plus se ronger l'intérieur de la bouche. La pointe était cassée. Il fit :

Il est tombé par terre, pas au plafond.

Cela m'étonne moi aussi, dis-je, avec quelqu'un comme toi, il faut s'attendre à tout.

Ce jour-là, je revenais à l'usine après trois jours d'interrogatoires. Nelu n'ouvrit pas le bec pour poser des questions. Il était capable de plus que je ne l'imaginai. Sur les trois papiers que l'on trouva ensuite dans les pantalons destinés à la Suède, on pouvait lire « Meilleurs salutations de la dictature ». Les papiers étaient exactement identiques aux miens, mais ils n'étaient pas de moi. On me renvoya.

## **Juli Zeh (1974 - ?)**

### **Rita Skura<sup>108</sup>**

Dans son enfance, Rita croyait aveuglément n'importe quelle ânerie. Sans cesse menée en bateau par ses camarades d'école, elle était connue pour faire une victime idéale. C'était Rita qui regardait en l'air pour repérer un OVNI et prendre des coups de pied dans les tibias. Rita en minijupe qui escaladait le marronnier pour porter secours à un oiseau tandis que les garçons restés au sol tentaient en rigolant de deviner la couleur de sa petite culotte. Tous les trucs marchaient, même les plus bêtes. Elle perdait tous ses crayons de couleur dans des paris truqués et passait des heures dans une cachette sans qu'on la cherche. Quand on jouait aux gendarmes et aux voleurs, personne ne voulait la prendre dans son équipe.

Et pourtant, dès l'âge de dix ans, Rita savait ce qu'elle ferait plus tard. Le moment venu, ses parents levèrent les bras au ciel. Mais Rita possédait certaines qualités, dont une dose stupéfiante d'entêtement. Elle se cramponna à sa décision, affirmant — ce qui était aussi paradoxal qu'astucieux — que l'être humain n'était jamais plus performant que dans

---

108. *L'ultime question* [Schilf, 2007], traduction de Brigitte Hébert et Jean-Claude Colbus, Arles, Actes Sud – Babel, 2013, pp. 141-143.

les domaines qu'il connaissait le moins, et elle posa sa candidature. Au cours de l'entretien préalable, elle fournit une réponse fautive à la moitié des questions. Ce résultat s'expliquait uniquement par la loi des probabilités. Le rouge de la honte au front, elle promit de compenser, à force de zèle et d'application, sa foi inébranlable en la normalité et la bonne volonté des gens. Elle fut acceptée. Les études ne furent pas toujours faciles. Au cours des séminaires de criminologie, elle se retrouvait systématiquement dans le rôle du témoin ballot qui se fait piéger par des questions insidieuses. Il ne se passait pas un seul jour sans qu'elle envisage de jeter l'éponge – jusqu'à ce fameux jour où sa route croisa un certain Schilf. Ayant deviné sa personnalité dès la première séance, cet instructeur la prit à part pendant la pause de midi. Il lui expliqua qu'elle possédait tous les dons nécessaires à une carrière de criminaliste à une seule condition : qu'elle respecte une règle élémentaire. Elle devait comprendre que l'adversaire compterait sur sa naïveté ; il lui suffirait alors de partir du contraire de ce qu'elle pensait et d'agir à rebours de ce que lui suggérait son instinct. De ce jour, les résultats de Rita firent plus que s'améliorer : ils devinrent franchement bons. Dans tous les cas, sa crédulité lui soufflait avec une fiabilité enviable des conclusions erronées, si bien que, en suivant le conseil de son professeur, elle parvint à un nombre astronomique d'élucidations. Il lui suffisait de regarder la photo d'un suspect et de le croire coupable pour être sûre qu'il était innocent. Quand elle lisait un témoignage et le trouvait plausible, elle savait que l'intéressé mentait. Sa naïveté fit place à une assurance implacable, à croire qu'elle voulait prendre sa revanche sur toutes les avanies passées. Elle s'adressait aux suspects d'une voix rugissante et son flair surpassait non seulement celui de ses condisciples, mais même celui des formateurs. En lui remettant son diplôme, un préfet à moustache lui serra la main, et Rita répondit à sa pression au point d'arracher une grimace de douleur à son supérieur hiérarchique.

## Hans Magnus Enzensberger (1929 - ?)

### Le scandale de la simultanité<sup>109</sup>

Quand il s'agit de crise du logement, d'histoires d'amour, de soucis d'argent, de ce qu'on mange chaque jour et de laver des langes de bébé, l'idéologie et la propagande se heurtent tôt ou tard à leurs limites. En ce sens, on peut parler de sociétés totalitaires, mais non totalement totalitaires. Même dans les conditions extrêmes des camps de concentration, les gardiens ne sont jamais parvenus à éradiquer complètement le quotidien ; même là, on continuait à faire du troc, à chuchoter, à se disputer, à s'aider. C'est encore plus vrai pour ce qui subsistait de la société civile dans le Reich de Hitler. De nombreuses niches s'y sont maintenues jusque dans les dernières années de la guerre. Pendant les étés, les plages de baignade étaient noires de monde, on s'adonnait à l'apiculture, on jouait au football, on collectionnait les timbres ou l'on allait faire de la voile. La fameuse *Volksgemeinschaft*, la communauté raciale du peuple, demeurait une fiction. Pendant que les uns cultivaient leurs jardins ouvriers, les autres fréquentaient les thés dansants de l'hôtel Adlon ou se retrouvaient au Jockey-Club. Pour autant, les tentatives ne manquaient pas pour contrôler et exploiter ces résidus de la vie normale. Les loisirs de masse bénéficiaient d'une haute priorité. Pendant qu'on promulguait les lois racistes de Nuremberg, la UFA produisait des films intitulés *Toujours quand je suis heureuse* ou *Deux fois deux dans le lit à baldaquin*. En plein effort d'armement et sous le slogan « La Force par la Joie », qui ferait pâlir d'envie toute agence

---

109. *Hammerstein ou l'intransigeance* [*Hammerstein oder der Eigensinn*, 2008], traduction de Bernard Lortholary, Paris, Gallimard – folio, 2011, pp. 268-271.

de publicité d'aujourd'hui, on organisait des voyages et des croisières pour les travailleurs... Au demeurant, la dictature se heurtait aussi, dans ces années trente et quarante, à des limites techniques. Les possibilités de surveillance qui font aujourd'hui partie de la vie quotidienne dans les sociétés les plus démocratiques étaient encore inimaginables à l'époque. Cela explique peut-être l'impression étonnante de franchise et d'imprudence que nous donnent beaucoup de journaux intimes et de lettres de ces années-là, et l'impunité relative de la « rouspétance » générale. La principale source qu'exploitait la Gestapo, ce n'était pas un système omniprésent d'écoutes et de surveillance, c'était le phénomène épidermique de la dénonciation.

Que dans les conditions d'un tel régime il y ait eu des zones d'apparente normalité, ce n'est toutefois pas réconfortant ; au contraire, c'est plutôt lugubre et inquiétant. Pour ceux qui sont nés après, il est inévitablement difficile à comprendre que des morceaux de vie aient été épargnés par la politique et aient pu hiberner ainsi face à la terreur. Mais ce scandale de la simultanéité ne saurait être abordé à coups de jugements moraux rapidement portés ; car il n'est pas le propre du passé. Même dans les conditions historiques actuelles, beaucoup plus confortables, sa virulence n'est pas éteinte.

## **Katharina Hagen (1967 - ?)**

### **Boulimie<sup>110</sup>**

Derrière moi, j'entendis Rosemarie et Mira qui éclataient de rire. Lorsque je ressortis de l'eau, elles parlaient de leur poids.

- ...et notre petite Iris, là, elle a déjà ce qui s'appelle un bon gros popotin.

Rosemarie me lança un regard de défi. Mira pouffa...

Il y avait du vrai, je n'étais pas maigre. Je n'étais même pas svelte. J'avais de grosses fesses de grosses jambes, pas de poitrine et un ventre rond. J'étais la plus laide des trois. Rosemarie était la mystérieuse, Mira la dévergondée, moi la grassouillette. C'était vrai aussi que je mangeais trop. J'aimais lire et manger en même temps. Une tartine après l'autre, un gâteau après l'autre, sucré et salé en continuelle alternance. C'était merveilleux : les histoires d'amour avec une portion de gouda, les récits d'aventure avec du chocolat aux noisettes, les drames familiaux avec du muesli, les contes de fées avec des caramels mous, les romans de chevalerie avec des cookies. Dans beaucoup de livres, on passait à table quand le suspense était à son comble : boulettes de viandes, gruau, pain d'épice, une rondelle de saucisson noir, et du meilleur. Parfois, lorsque j'allais fouiner dans notre cuisine, ma mère se mordait la lèvre inférieure, hochait la tête dans ma direction d'une manière bien particulière et disait que ça suffisait maintenant, que le repas du soir serait servi dans une heure et que je ferais bien de surveiller un peu ma ligne. Pourquoi disait-elle toujours que ça suffisait au moment où ça ne suffisait justement plus ? Elle savait qu'elle m'humiliait avec ces phrases, que je regagnerais ma chambre vexée, que je ne viendrais pas à table pour le repas du soir, que je me faufiletais dans la cuisine plus tard pour chiper et rapporter dans mon lit des amandes et du chocolat à cuire. Je mastiquais les amandes en même temps que ma colère et mon dégoût de moi-même, et j'avalais le tout avec du chocolat. Et aussi longtemps que je mangeais en lisant, il n'y avait aucun problème. J'étais tout ce que l'on pouvait être, sauf moi-même. Mais il ne fallait surtout pas que je m'arrête de lire.

---

110. *Le Goût des pépins de pomme* [Der Geschmack von Apfelkernen, 2008], traduction de Bernard Kreiss, Paris, Éd. Anne Carrière – LdP, 2011, pp. 174-175.

## Berhard Schlink (1944 - ?)

### Quand la vie est sortie de ses gonds....<sup>111</sup>

Ils marchèrent le long de la plage, le père en complet veston, avec cravate et chaussures, lui en chemise et jeans, les baskets attachées par les lacets et pendues à l'épaule. « Tu as parlé de tes études pendant le trajet – mais après ? Comment as-tu pu ne pas faire la guerre ? Pourquoi exactement as-tu perdu ton poste de juge ? As-tu aimé être avocat ?

- Quatre questions d'un coup ! J'avais déjà à l'époque ces troubles du rythme cardiaque que j'ai toujours ; cela m'a épargné de partir à la guerre. Le poste de juge, je l'ai perdu parce que je conseillais juridiquement l'Église confessante<sup>112</sup>. Cela déplaisait fort au président du tribunal de grande instance et aussi à la Gestapo. Je suis donc devenu avocat et j'ai continué à conseiller cette église en qualité d'avocat. Mes associés du cabinet m'ont laissé faire ; cela n'avait quasi rien à voir avec les tâches habituelles d' »un avocat, contrats, sociétés, hypothèques, testaments ; et j'ai rarement plaidé.

- J'ai lu l'article que tu as publié en 1945 dans le *Tageblatt*. Pas de haine envers les nazis, pas de règlements de comptes, pas de représailles, tu parles d'affronter tous ensemble les urgences, de rebâtir ensemble les villes et les villages détruits, d'être solidaire des réfugiés – pourquoi être si conciliant ? Les nazis ont fait bine pire, je sais, mais enfin ils t'avaient tout de même privé de ton poste. »

Ils n'avançaient que lentement dans le sable. Son père n'avait pas l'air disposé à ôter finalement ses chaussures et ses chaussettes ni à retrousser les jambes de son pantalon, il continuait d'un pas lourd. Jamais ils n'atteindraient ainsi le bout de la longue plage claire et le cap Arkona : cela lui était égal, mais certainement pas à son père, qui avait toujours des objectifs et des projets et qui, au petit déjeuner, s'était enquis de ce cap. Ils devaient être de retour à l'hôtel dans trois heures.

Là encore, il allait renoncer à espérer une réponse lorsque son père dit : « Tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est quand la vie est sortie de ses gonds. Plus important que tout, alors, c'est qu'elle retrouve un ordre.

- Le président du tribunal de grande instance...

- ...m'a aimablement salué, à l'automne 1945, comme si je revenais de longues vacances. Ce n'était pas un mauvais juge ni un mauvais président. Il était sorti de ses gongs, comme tous, et comme tous il était content que ce fût fini. »

Il vit les gouttes de sueur sur le front les tempes de son père. « Est-ce que tu sortiras de tes gonds si tu marchais pieds nus et ôtais ta veste et ta cravate ?

- Non. » Il rit. « J'essaierai peut-être demain. Aujourd'hui, j'aimerais m'asseoir au bord de la mer et regarder les vagues. Pourquoi pas ici ? » Il ne dit pas s'il n'en pouvait plus ou s'il ne voulait plus. Il remonta les jambes de son pantalon pour ne pas les déformer aux genoux,, s'assit en tailleur sur le sable, regarda la mer et ne dit plus rien.

Il s'assit à côté de son père. Une fois qu'il se fut libéré de l'impression qu'ils auraient dû parler, il goûta la vue sur la mer calme et les nuages blancs, l'alternance de soleil et d'ombre, l'air salé, la brise légère. Il ne faisait ni trop chaud ni trop froid. Une journée parfaite.

« Comment se fait-il que tu aies lu mon article de 1945 ? » C'était la première question que lui posât son père depuis leur départ, et son ton ne disait pas si c'était par méfiance ou par simple curiosité.

« J'avais rendu un service à un confrère du *Tageblatt*, et c'est lui qui m'a envoyé copie de ton article. Je suppose qu'il avait cherché dans les archives quelque chose qui pourrait

111. *Mensonges d'été* [Sommerlügen, 2010], traduction de Bernard Lortholary, Paris, Gallimard – folio, 2013, pp. 276-279.

112. *Bekennende Kirche* = BK : fraction de l'Église protestante opposée au régime national-socialisme fondée le 22 avril 1934 sous l'égide du pasteur Martin Niemöller.

m'intéresser. »

Son père hocha la tête.

« Lorsque tu conseillais l'Église confessante, avais-tu peur ? »

Son père déplia les jambes, les étendit devant lui et s'appuya sur les coudes. Cela avait l'air inconfortable et cela l'était sans doute, car au bout d'un moment il se redressa et se remit en tailleur. « J'ai eu longtemps l'intention d'écrire quelque chose sur la peur. Mais quand j'en ai eu le temps, à la retraite, je ne l'ai pas fait. »

## Ferdinand von Schirach (1964 - ?)

### Dissection<sup>113</sup>

Aujourd'hui, elle ne se moquerait pas de lui. Il ferait ce dont il avait envie. Il la posséderait. Il s'imaginait à quel point elle aurait peur. Les animaux qu'il avait tués, eux aussi, avaient eu peur. Il avait pu s'en rendre compte. Leur odeur changeait, juste avant qu'ils ne passent de vie à trépas. Plus ils étaient gros, plus ils avaient peur. Les oiseaux étaient de peu d'intérêt, les chats et les chiens en avaient davantage ; ils sentaient venir la mort. Mais les animaux ne pouvaient parler. Elle, parlerait. Tout dépendrait du temps qu'il mettrait ; pour en obtenir le plus possible. C'était bien le problème : ça ne devait pas être précipité. S'il était trop nerveux, ça irait de travers. Comme ç'avait été le cas avec son tout dernier chat ; après l'amputation des oreilles il n'avait pu se contenir et c'est bien trop tôt qu'il l'avait aveuglé achevé d'un coup de couteau.

La trousse à dissection lui avait coûté cher mais elle était au complet, y compris ciseaux à os, trépan, couteau à cartilage et sondes cannelées. Il l'avait commandée sur Internet. *L'atlas anatomique*, il le connaissait sur le bout des doigts. Il avait tout consigné dans son journal, de la première rencontre en discothèque jusqu'à ce jour. Il l'avait prise en photo à son insu et collé sa tête sur des images pornographiques. Il avait tracé les lignes qu'il voulait découper. En pointillés noirs comme dans *L'atlas anatomique*.

Elle sortit par la porte. Il se tint prêt. Lorsqu'elle tira le portillon du jardin derrière elle, il descendit de voiture. Le plus dur aller arriver. Il devait la forcer à venir, elle ne devait pas crier. Il avait couché tous les scénarii par écrit. Les dessins, les photos de la jeune femme, celles des animaux torturés et les centaines de films gore, tout cela, la police le trouva après coup dans la cave de ses parents. À la suite de la découverte du journal intime et de la trousse de dissection dans sa voiture, les fonctionnaires avaient fouillé la maison. Il avait également installé dans la cave un petit laboratoire de chimie – ses tentatives pour fabriquer du chloroforme étaient restées vaines.

La Mercedes le heurta du côté droit alors qu'il descendait de voiture. Il vola par-dessus le capot, sa tête heurta le pare-brise et il resta étendu à gauche de l'automobile. Il mourut sur le trajet vers l'hôpital. Il venait d'avoir vingt et un ans.

## Eugen Ruge (1954 - ?)

### L'exclusion<sup>114</sup>

La présidence était assurée par Günther Habesatt, le directeur de l'Institut et une personne invitée venue du département scientifique du comité central du SED<sup>115</sup> et que

113. *Coupables* [Schuld, 2010], traduction de Pierre Malherbet, Paris, Gallimard – folio, 2014, pp. 78-79.

114. *Quand la lumière décline* [In Zeiten des abnehmenden Lichts, 2011], traduction de Pierre Deshusses, Paris, 10/18, 2013, pp. 191-194.

115. *Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*, le parti dirigeant de la République démocratique allemande



Günther présenta comme le camarade Ernst. L'homme avait à peu près l'âge de Kurt. IL n'était pas très grand, nettement plus petit que Günther, quant au directeur il avait des cheveux gris coupé court et un visage qui donnait l'impression de sourire continuellement. Günther – raide comme la justice et sans lever les yeux au ciel – ouvrit la séance et lut le seul et unique point à l'ordre du jour ; le camarade Ernst prit alors la parole, tandis que Günther affichait un visage d'enterrement et que le directeur de l'Institut opinait ostensiblement du chef, et il se mit à parler de « la situation internationale qui devenait plus complexe » et de « la lutte des classes qui se renforçait ». À la différence de Günther, le camarade Ernst parlait avec aisance, presque avec éloquence, d'une voix ténue mais pénétrante qui baissait de façon douceuse quand il voulait insister sur un point – et soudain sa façon de parler ne sembla pas inconnue à Kurt, ou était-ce sa façon de feuilleter son carnet sans le regarder pendant qu'il parlait des « forces révisionnistes et opportunistes », où il fallait justement chercher le « principal ennemi », disait le camarade Ernst et, en prononçant l'expression « principal ennemi », il baissa la voix, et Kurt aperçut alors Paul Rohde qui était manifestement assis depuis le début juste à côté de la table occupée par la présidence, tout gris, tout ratatiné, le regard dans le vide, fini, se dit Kurt. Paul était fini, exclu du parti, mis dehors sur-le-champ, la chose était soudain évidente. Il ne s'agissait même plus de Paul Rohde ici. Il ne s'agissait plus d'une quelconque lettre. Ce dont il s'agissait ici, c'était ce que Kurt avait redouté depuis longtemps ou pour être précis depuis la mise à l'écart de Khrouchtchev (mais en fait avant même la mise à l'écart de Khrouchtchev<sup>116</sup>), il y avait eu suffisamment de signes avant-coureurs, sauf que ces signes n'avaient pas été des signes, Kurt le comprenait maintenant, mais la chose elle-même : le dernier plénum où l'on avait anéanti les écrivains critiques envers le régime<sup>117</sup>, la mise à pied du ministre de la Culture<sup>118</sup>, la rupture avec Havemann<sup>119</sup>, c'était ça, c'était là, c'était maintenant au sein de l'Institut sous les traits de cet homme dont le visage semblait continuellement sourire, dont la voix se faisait plus douceuse, cet homme qui tournait les pages de son carnet sans même les regarder pendant qu'il éclairait l'assemblée sur le « rôle de la science de l'histoire à notre époque » et le « rapport entre l'existence du parti et la vérité historique ».

Le silence s'était installé dans la salle, un silence qui ne se mua pas en toussotements ni en raclements de gorge, une fois que l'orateur eut terminé. C'était maintenant au tour de Rohde : autocritique. Kurt entendit Rohde sortir à grand-peine et par saccades son texte appris par cœur, chaque mot avait été convenu d'avance, c'était évident, Kurt l'entendit déglutir, les pauses devenaient insupportables jusqu'à ce que les mots tels que « de façon hostile... irresponsable... agi... » s'assemblent lentement en structures de phrase.

Günther demanda ensuite qui voulait prendre position. Le directeur du département demanda « spontanément » la parole, condamna le collègue Rohde qui l'avait profondément déçu et s'excusa pour son « manque de vigilance », sous les hochements de tête approbateurs du camarade Ernst.

Puis ce fut au tour de Kurt. Il sentit l'attention se concentrer sur lui. Sa gorge était sèche. Sa tête était vide. Il fut lui-même étonné de la phrase qu'il prononça :

— Je ne suis pas sûr de bien avoir compris ce dont il s'agit.

Le camarade Ernst plissa les yeux comme s'il avait du mal à reconnaître Kurt. On pouvait encore croire qu'il souriait, mais son visage avait pris une expression vulgaire, porcine.

L'espace d'un instant on aurait entendu une mouche voler, puis Günther se pencha vers le

---

créé les 21/22 avril 1946 lors du Congrès d'unification en zone d'occupation soviétique du Parti communiste (Wilhelm Pieck) et du Parti social-démocrate (Otto Grotewohl).

116. En octobre 1964.

117. Onzième session du Comité central du SED du 16 au 18 décembre 1965.

118. Hans Bentzien, successeur d'Alexander Abusch en 1961 et remplacé par Klaus Gysi en janvier 1966.

119. Robert Havemann, chimiste de renom, membre du Parti communiste allemand depuis 1932, résistant antinazi, exclu du SED, de l'Université et de l'Académie des sciences en 1964 pour avoir dénoncé la sclérose du régime et réclamé un retour au marxisme dialectique.

visage porcin. La salle était tellement silencieuse que Kurt put entendre ce que Günther murmurait.

— Le camarade Umnitzer était à Moscou la semaine dernière.

Le visage porcin regarda Kurt et acquiesça.

— Camarade Umnitzer, personne ici ne t'oblige à prendre position.

Puis, s'adressant à tout le monde, il ajouta :

— Il ne s'agit pas ici d'instruire un faux procès, n'est-ce pas, camarades ?

Il se mit à rire. Quelqu'un rit aussi. Ce ne fut que lorsque le collègue suivant prit la parole que Kurt s'aperçut que ses mains tremblaient.

Sa main tremblait encore quand il la leva pour approuver l'exclusion de Rohde.

Ensuite, il eut soif. Après la réunion, il descendit pour éviter la prise d'assaut des toilettes à l'étage et, lorsqu'il ouvrit la porte des toilettes pour hommes à l'étage du dessous, il se retrouva face à face avec Rohde. Ce dernier le regarda, lui tendit la main.

— Merci, dit-il.

— Pour quoi ? demanda Kurt.

Il hésitait à prendre cette main. Quand il la prit enfin, elle était froide et moite. Mais j'espère déjà lavée, se dit Kurt.

## **Vea Kaiser (1988 - ?)**

### **Le tacle<sup>120</sup>**

D'un coup de sifflet, l'arbitre appela Johannes sur le terrain. Il restait huit minutes de jeu, dont cinq de prolongation. Johannes se mit à évoluer avec une prudence extrême, veillant soigneusement à ne pas trop s'approcher de qui que ce soit ni a fortiori du ballon. Le journal médical de docteur Papi l'avait affranchi sur toute la gamme de blessures irrémédiables que l'on pouvait se faire en jouant au football.

Mé cours-y donc, Johannes ! Eul ballon ! criait l'entraîneur, fou furieux.

- Cours, fiston ! hurlait Alois.

- Il avait bu trop de bière et son visage luisait de l'éclat qui signalait son envie de se castagner.

Johannes jeta un bref coup d'œil à son père, ralentit la cadence. A peine avait-il reporté son attention sur le terrain que le ballon arriva droit sur lui. Johannes regarda alentour, il se trouvait complètement seul au milieu du terrain. La surface de réparation du FC St. Peter avait été le théâtre d'un carambolage général, Peppi Gippel s'était écroulé sur le sol avec tous ses gardes du corps, l'arbitre n'avait pas sifflé, car, en tombant, Peppi avait exécuté un ciseau retourné et envoyé le ballon à Johannes. Soudain celui-ci entendit de nouveau son père, qui lui criait d'une voix plus forte et plus insistante que les autres spectateurs :

- Cours, fiston, fonce ! Marche-moi c'but, hein ! Fonce donc, sacrédié !

Traversé par une brusque secousse, Johannes partit comme une flèche. Aiguillonné par son père, il fonça en dribblant vers la cage de l'adversaire. Un unique joueur qui titubait, étourdi, sur la surface de réparation après avoir tâté du coude de Günther Pflicker se dressait encore entre lui et le gardien. Trois minutes avant la fin du match, Johannes, seul contre un unique défenseur. A l'approche des seize mètres, il se demanda s'il devait dribbler à droite ou à gauche, droite ou gauche, tandis que l'autre gamin se dirigeait vers lui d'un pas chancelant. Tout Saint-Peter avait les yeux braqués sur Johannes.

Vas-y, fiston ! C'est mon fils ! hurla Alois.

---

120. *Blasmusikpop* [*Blasmusikpop*, 2012], traduction de Corinna Gepner, Paris, Presses de la Cité, 2015, pp. 175-178.

Johannes n'avait plus qu'à faire un crochet et à tirer, le gardien de but de St. Michel avait le visage tuméfié, il ne voyait presque plus rien, ce serait un jeu d'enfant que de marquer le but salvateur, 5 à 4, deux minutes avant la fin. L'adrénaline lui courait dans les veines. La victoire était à portée de main, les cris des spectateurs lui donnaient des ailes, c'était la première fois qu'on l'encourageait, qu'on le soutenait au lieu de se moquer de lui. Johannes fit un crochet à gauche, son adversaire allongea le pied sur la droite, raté ! Johannes l'avait eu, il se trouvait à présent à gauche du point de pénalty, en face du gardien de but, son bon pied était le gauche. Saint-Peter exultait, une occasion de rêve, il ne restait plus qu'à tirer. Johannes fit passer le ballon devant lui, recula le pied, amorça son mouvement – le gardien se trouvait trop loin sur la gauche pour pouvoir parer le tir, Johannes pouvait donc sans problème tirer dans le coin droit, quand soudain le sol se déroba sous lui. Un puissant craquement se fit entendre à l'endroit de son tendon d'Achille. Comme si l'on faisait claquer un fouet. Un son cinglant qui ne dura qu'une fraction de seconde, mais si marqué qu'il provoqua un bref silence dans les gradins. Échauffé par l'agressivité ambiante, l'esprit embrumé par le coup de coude de Pflicker, furieux d'avoir été dupé par un maigrichon à tignasse bouclée, le défenseur adverse avait fait une chose inimaginable pour tout footballeur qui se respecte : il avait rejoint Johannes et lui avait fait un tackle par derrière, lui enfonçant ses crampons dans la cheville. Avec un hurlement de douleur venu du fond de l'âme, Johannes s'effondra sur le sol.

## INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A. v. Arnim 3 / W. Bonsels 14 / W. Borchert 51 / L. Börne 5 / B. Brecht 25 / H. Broch 29 / E. Canetti 62 / V. Canetti 35 / P. Celan 59 / P.O. Chotjewitz 64 / A. Döblin 26 / G. Eich 49 / H.M. Enzensberger 77 / H.H. Ewers 17 / H. Fallada 48, 50 / D. Forte 74 / L. Frank 54 / S. Freud 22 / J.W. [v.] Goethe 1, 2, 4 / G. Grass 57 / H. Habe 44 / K. Hagena 78 / G. Hauptmann 19 / H. Heine 5 / G. Herburger 63 / S. Hermlin 52 / H. Hesse 21 / P. Heyse 8 / E. Hilsenrath 60 / E. Jünger 42 / F. Kafka 20 / G. Kaiser 43 / V. Kaiser 82 / E.E. Kisch 35 / W. Kolbenhoff 33 / E. Lasker-Schüler 14 / A. Latzko 18 / R. Leonhard 47 / E. Loest 58 / T. Mann 12, 19 / G. Meyrink 15 / S. Morgenstern 56 / Herta Müller 75 / F. Nietzsche 9 / H. Ott 71 / L. Perutz 15, 39 / A. Pirinçci 69 / E.M. Remarque 28 / R.M. Rilke 13 / T. Rosenlöcher 68 / J. Roth 27, 37 / E. Ruge 80 / N. Sachs 49 / A. Scharrer 34 / P. Schlier 23 / B. Schlink 78 / A. Schmidt 54 / A. Schnitzler 11 / F. v. Schirach 80 / A. Schopenhauer 6 / A. Seghers 53 / C. Spitteler 8 / A. Stifter 7 / T. Storm 10 / P. Süskind 66 / U. Timm 73 / K. Tucholsky 24 / B. Vanderbeke 67 / G. Wallraff 65 / F. Werfel 30 / F. Wolf 46 / J. Zeh 76 / S. Zweig 21.